

## La "1ère croisade"— un fait textuel ?

Les historiens chérissent la "première croisade" qui leur offre l'évènement le mieux documenté du "moyen-âge", avec une exceptionnelle série de chroniques quasi contemporaines dont la date de composition, les rapports et la vérité ouvrent des interrogations sans fin. Le bonheur de disposer de "sources directes" sur une affaire aussi importante et aussi ancienne, pousse l'amateur —et même le professionnel— à prendre pour "reportage" ce qui était célébration, *essay in persuasion*<sup>1</sup>, et à confondre trompettes et caméras !

Il n'y avait pas de caméras et, en vérité, le début vient à la fin : la légende de la première croisade et de Clermont (1095/96) naîtra de la libération de Jérusalem (1099), des échecs subséquents, et de la standardisation papale (achevée début XIIIe). Nous regardons les croisés de 1096 à travers les lunettes d'Innocent III (1198/1216), quand ce ne sont pas

---

<sup>1</sup> Kempf, 2010 : *le récit, aussi simple, aussi "cru" soit-il (tout au moins en apparence), est toujours un discours* (p 159).

Tyerman, 2011 : p 7 *from the start the 1rst crusade was a literary construct...8 the earliest written histories of the 1st crusade are essays in interpretation, not mere recitations of events...from the start the hisoriography of crusading was conceived as a branch of theology...11 theology was dressed up as adventure - and vice versa...(ch1 Medieval views of the crusades).*

L'analyse textuelle des "témoignages" s'intéresse aux "stratégies narratives" sous-jacentes (cf. note 90).

celles de la "question d'Orient" du XIXe ou du "clash des civilisations" du XXIe. La logomachie n'arrange rien (Rome vs Byzance, papauté vs empire, Chrétienté vs Islam, Occident vs Orient...).

Le lien rétrospectif croisade/papauté fait de la "première croisade" un piège historiographique. Puisque la vérité contemporaine nous échappe à jamais et que les concepts "macro" sont inopérants ou factices (1ère section), je passerai au "micro" : je mettrai l'accent sur le jeu des Comtes (2ème section). Sans eux, le séjour d'Urbain à Clermont en 1095 n'aurait pas laissé plus de traces que les lettres de Grégoire VII en 1074 <sup>2</sup>. La dynamique de leurs interactions constitue une

---

<sup>2</sup> Thatcher, 1905 : *Gregory VII barely missed the honor of having begun the crusading movement. His plan is clear from the following letter. The situation in 1095 was not materially different from that in 1074, and it is probable that Urban II, when he called for a crusade, had nothing more in mind than Gregory VII had when he wrote this letter. Gregory was unable to carry out his plans because he became involved in the struggle with Henry IV.*

Gregory, bishop, servant of the servants of God, to all who are willing to defend the Christian faith, greeting and apostolic benediction.

We hereby inform you that the bearer of this letter, on his recent return from across the sea [from Palestine], came to Rome to visit us. He repeated what we had heard from many others, that a pagan race had overcome the Christians and with horrible cruelty had devastated everything almost to the walls of Constantinople, and were now governing the conquered lands with tyrannical violence, and that they had slain many thousands of Christians as if they were but sheep. If we love God and wish to be recognized as Christians, we should be filled with grief at the misfortune of this great empire [the Greek] and the murder of so many Christians. But simply to grieve is not our whole duty. The example of our Redeemer and the bond of fraternal love demand that we should lay down our lives to liberate them. "Because he has laid down his life for us: and we ought to lay down our lives for the brethren," [1 John 3:16]. Know, therefore, that we are trusting in the mercy of God and in the power of his might and that we are striving in all possible ways and making preparations to render aid to the Christian empire [the Greek] as quickly as possible. Therefore we beseech you by the faith in which you are united through Christ in the adoption of the sons of God, and by the authority of St. Peter, prince of apostles, we admonish you that you be moved to proper compassion by the wounds and blood of your brethren and the danger of the aforesaid empire and that, for the sake of Christ, you undertake the difficult task of bearing aid to your brethren [the Greeks]. Send messengers to us at once inform us of what God may inspire you to do in this matter.

In Migne, *Patrologia Latina*, 148:329, trans. Oliver J. Thatcher, and Edgar Holmes McNeal, eds., *A Source Book for Medieval History*, (New York: Scribners, 1905), 512-13.

"campagne d'Orient" dont "la croisade" sera le produit *ex post* (3ème section).

## 1 Sortir du piège historiographique

La représentation traditionnelle repose sur une idée de croisade (dont on étudie la formation et l'évolution), idée qui s'emparerait de toutes les "catégories sociales". Le pape veut *libérer l'Eglise d'Orient*, les barons prennent l'Orient, les "pauvres" tuent les Juifs : la croisade fait les croisés. Je tiens que, au contraire, les croisés font la croisade.

On ignore ce qui s'est passé à Clermont en novembre 1095 (a). La croisade n'est papale qu'*ex post* (b). Il faut donc sortir Urbain de l'analyse (c).

### a) Que s'est-il passé à Clermont ?

L'*appel* d'Urbain n'existe pas en tant que texte. On ne saura jamais s'il a eu lieu, en quoi il consistait, à qui il était adressé et dans quel but. Que cette scène héroïque, iconographiée et commentée *ad nauseam*, ne soit pas "sourcée" n'a pas empêché l'historiographie d'en faire l'origine de la croisade <sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Et même d'y trouver un programme complet des croisades à venir, une démarche que Chevedden, 2013, qualifie de *créationniste* : *The essence of Crusade creationism is that crusading was created functionally complete from the beginning. It did not develop by historical processes but was "created" or "invented by Pope Urban II in 1095"* (p 1).

Si la critique du *Clermont paradigm* a l'immense et rare intérêt d'historiciser la première croisade en remplaçant l'apothéose du concept par un processus évolutif, je reste sceptique à l'égard de l'objectif "géopolitique" que Chevedden prête à la papauté du XIe siècle : l'offensive pour libérer l'Eglise d'un Islam affaibli (Sicile, Espagne, Palestine) au cours de laquelle la "croisade" reçoit ses attributs. Interprétant extensivement *translatio imperii* ("changement de pouvoir"), l'auteur fait de ces guerres (saintes par leurs résultats, davantage que par l'intention de leur promoteur) la dimension extérieure de la *Réforme*, lié à l'intérieure (empire germanique) par le soutien réciproque de la papauté et des princes émergents (Robert en Sicile, le Cid en Andalousie...). Dans cette acception dynamique,

Plusieurs chroniqueurs ne mentionnent pas l'*appel* d'Urbain et ceux qui le font en donnent des versions différentes, voire divergentes. La plus répandue est celle du tardif récit de Robert *le moine* (Guizot, T. 23), déjà populaire en son temps : le 27 novembre 1095, sur la place publique, le pape Urbain II proclame la croisade, son but et ses moyens. *En telle sorte retentit la trompette céleste.*

Quand on pense à l'importance qu'on accordera ensuite à cette *trompette*, il paraît ahurissant que plusieurs "témoins" l'ignorent ou jugent inutile de la mentionner. Quant à ceux qui citent l'*appel*, ils disent l'avoir entendu. Si ce n'est pas un artifice narratif, ils peuvent avoir saisi un écho, comme l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu...l'ours. Ils peuvent aussi avoir cru entendre : les prêcheurs et leurs épigones auront justifié par le pape leurs intentions et leur discours.

Et, si tel chroniqueur était réellement présent, qu'a-t-il compris et retenu ce 27 novembre 1095 ? La date exacte de l'écriture des chroniques n'est pas connue et fait débat. Une chose est certaine : elles sont *post factum*, écrites après que la "croisade" ait eu lieu et qu'elle ait triomphé. Leur vérité est *a posteriori*. Cela change tout car la "libération" de Jérusalem (1099) fait époque. Un tel miracle rayonne sur le passé et le transforme : son origine doit être à la hauteur de son aboutissement. La

---

l'expédition en Orient vise *ad liberandam ecclesiam* et, par le fait même, à réunir les Eglises d'Orient et d'Occident (cf. Krey, 1948) : une "theology of deeds" !

La meilleure formulation de sa thèse se trouve dans Chevedden, 2015. Voir aussi : Chevedden, 2005.

## légende de Clermont concurrence ou complément la légende de l'Ermite <sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Cf. Flori, 1995.

Aux marges de la zone Urbaniste, Albert d'Aix magnifie Pierre l'Ermite : alors qu'il pèlerinait à Jérusalem, l'Ermite a entendu l'appel de Dieu. Il est, non seulement le *précurseur*, mais le moteur de la "croisade" et son principal effecteur. Le pape *coopère* avec lui en apportant la sanction de son autorité. Certes, les historiens doutent d'Albert, longtemps suspecté, parfois réhabilité. Mais il est intéressant que cette version soit reprise par le savant Guillaume de Tyr (et par tous les historiens à sa suite, jusqu'à ce qu'Hagenmeyer exécute l'Ermite en 1879). Puisque pour cette période, Guillaume écrit par ouï-dire, on peut penser que telle était la légende : Pierre, missionné par Jérusalem (les chrétiens, le patriarche, le Christ), convainc et mobilise le pape, les rois et l'Europe. L'Ermite est le père de la "croisade".

Housley, 2006, p 44 remarque : *By the far the most volatile reputation has been that of none of the maiores but of a mere hermit, Peter of Amiens...E.O. Blake and C. Morris...suggested that the sources referring to Peter's role in initiating the Crusade constituted too strong a group to be easily set aside.*

Le récit de Guillaume est centré sur Jérusalem et sur Pierre l'Ermite. Le pape fugitif soutient l'Ermite qui, lui, soulève et mobilise l'Europe. Le discours de Clermont que Guillaume prête à Urbain est centré sur Jérusalem dans un ton apocalyptique (monde à l'envers, lois divines et humaines bafouées, comètes et tremblements de terre...). Jérusalem est l'héritage du Christ auquel il faut le rendre. L'empereur grec trop affaibli, il faut appeler l'Occident au secours. Donnons quelques extraits (Guizot, T. 16) :

*Au temps donc où la ville agréable à Dieu était, comme je l'ai dit, en proie à tant de souffrances, parmi ceux qui allaient accomplir l'œuvre de la dévotion et de la prière, en visitant les lieux saints, un prêtre nommé Pierre, né dans le royaume des Francs et dans l'évêché d'Amiens, ermite autant de fait que de nom, attiré par la même ardeur, arriva à Jérusalem...Comme il apprit aussi que le patriarche /grec/ de Jérusalem était un homme religieux et plein de la crainte du Seigneur, il désira conférer avec lui de l'état présent des affaires.../le patriarche/ lui exposa en détail tous les maux qui affligeaient profondément le peuple de Dieu, habitant de la Cité Sainte... 29-30... Pierre lui répondit : "Apprenez, saint père, que si l'Église romaine et les princes d'Occident étaient instruits par un homme actif et digne de foi de toutes vos calamités, il est hors de doute qu'ils tenteraient d'y apporter remède autant par leurs paroles que par leurs œuvres. Écrivez donc au plutôt au seigneur pape et à l'Église romaine, aux rois et aux princes de l'Occident...avec l'aide du Seigneur, je suis tout prêt à les aller trouver tous, à les solliciter, à leur représenter avec le plus grand zèle l'immensité de vos maux, et à les prier chacun de hâter l'époque de votre soulagement" p 31-32.../Plus tard, Pierre/ entra dans l'église de la Sainte-Résurrection. La nuit étant survenue, fatigué de ses oraisons et de ses longues veilles, et vaincu par cette fatigue, il s'étendit sur le pavé, pour s'abandonner au sommeil qui l'accablait. Lorsque son assoupissement fut parvenu au plus haut degré..., il lui sembla que Notre-Seigneur Jésus-Christ était comme placé devant lui et lui donnait la même mission...p 33*

*Après Victor, qui n'occupa le siège que deux mois, il /Grégoire/ eut pour successeur Urbain, qui, pour échapper à la fureur de Henri, successeur de l'autre Henri, et persévérant dans les mêmes voies, vécut aussi caché dans des lieux forts, au milieu de ses fidèles, sans trouver nulle part un asile parfaitement sûr. Ce fut au sein même de ces adversités qu'il reçut et traita avec bonté Pierre l'ermite, lorsque celui-ci vint s'acquitter de sa mission : il lui promit au nom du Verbe, dont il était l'appui, de se montrer, au temps nécessaire, coopérateur fidèle de son dessein. Pierre, embrasé du zèle divin, parcourt toute l'Italie, franchit les Alpes, visite successivement tous les princes de l'Occident, se transporte en tous lieux, presse, gourmande, insiste...Il juge même qu'il ne suffit pas de porter ses avertissements chez les princes, et qu'il convient de faire entendre les mêmes exhortations aux peuples et à tous les hommes de condition inférieure. Pieux Solliciteur, il parcourt tous les pays, visite tous les royaumes...Remplissant les fonctions de précurseur, il prépara les esprits de ses auditeurs à l'obéissance...p 36-37*

On corrobore cet *appel* problématique par quelques rares lettres d'Urbain II et le deuxième canon de Clermont : les lettres sont ambivalentes <sup>5</sup> et le canon, dont la brièveté n'exclut pas l'ambiguïté, ne nous est parvenu que par un résumé indirect <sup>6</sup>.

Notre ignorance des données de base rend presque impossible une analyse contemporaine. Nous ne connaissons pas les motivations du pape, des

---

*L'an mil quatre-vingt-quinzième de l'incarnation de Notre-Seigneur...le seigneur pape Urbain, voyant que la méchanceté des hommes avait dépassé toute borne, que tout ordre était renversé, et que toutes choses ne tendaient plus qu'au mal...quitta l'Italie pour fuir le courroux de l'empereur, traversa les Alpes et entra dans le royaume des Francs. Il y reconnut, selon qu'il l'avait déjà entendu dire, que toutes les lois divines étaient foulées aux pieds... p 37 /A Clermont/ Après avoir, de l'avis des prélats et des hommes craignant Dieu, arrêté les décisions qui paraissaient les plus propres à relever l'Église chancelante, et promulgué les canons qui furent jugés les plus utiles pour l'édification des mœurs, pour la réforme des énormes délits, et surtout pour le rétablissement de la paix, qui semblait disparue de ce monde, comme le disait Pierre l'ermite, toujours zélé pour l'accomplissement de son œuvre, le seigneur Urbain adressa une exhortation au concile assemblé...*

*...Non seulement ceux qui écoutaient Pierre, animés d'un zèle nouveau, préparaient leurs armes pour accomplir les desseins qu'il leur inspirait, mais encore l'effet de ses discours se propageait au loin et les absents éprouvaient aussi un ardent désir de satisfaire aux mêmes vœux. De leur côté les évêques se montraient, conformément au mandat qu'ils avaient reçu, fidèles Coopérateurs des mêmes œuvres; ils invitaient les peuples à suivre les voies qui leur étaient ouvertes... p 45-46.*

<sup>5</sup> Preuve de la précarité de la position d'Urbain, ses actes ont été détruits par son challenger, Clément III.

Riant, 1881 : *Je dois cependant, au sujet de ce concile /Plaisance/ et une fois pour toutes, faire ici une remarque qui s'appliquera à tous ceux qu'Urbain II a tenus en 1095-1097; les actes d'Urbain II furent brûlés avec les six dernières années des registres pontificaux, par l'antipape Guibert, au conventicule de Rome, en août 1098, et que par conséquent, on ne peut rien affirmer de précis à leur endroit* (Riant, 1881, "Inventaire critique des lettres historiques de croisades - 1<sup>o</sup> partie", *Archives de l'Orient Latin*, n<sup>o</sup>1, p 108).

Nous n'avons que des copies d'une lettre à l'abbaye de Vallombrosa (Cremona, Oct. 1096), une lettre à la ville de Bologne (sept. 96) et la fameuse *lettre aux Flamands* dont Strack, 2016 conteste l'interprétation : *the text /letter to the Flemings/ ... was probably issued on the pope's own initiative. This would be remarkable, because neither the canon of Clermont was cited, nor was Jerusalem mentioned explicitly. In contrast, the letters to Vallombrosa and Bologna were written on the request of petitioners who mentioned Jerusalem as aim of the expedition, not the pope. In sum, all three letters indicate that Jerusalem was originally not focus of Urban's concept of the crusade.*

Strack conclut : *It is, of course, impossible to explain with complete certainty what really happened in the years 1095/96 when the crusading movement developed. However, I would question the view that Urban II was very proactive in the issue of the crusade and that he argued in several letters for an expedition to Jerusalem.*

<sup>6</sup> *Quicumque pro sola devotione, non pro honoris vel pecunie adeptione, ad liberandam ecclesiam Dei Hierusalem profectus fuerit, iter illud pro omni penitentia ei reputetur.* L'absence de recueil des canons de Clermont permet de douter du texte. Strack (2016) relativise la portée performative de la mention de Jérusalem où il voit plutôt une restriction (*pro sola devotione*) qu'une incitation. Cf. aussi Chevedden, 2005.

Princes, des comtes, des chevaliers, des piétons et des masses de *menus*. Même pas leur effectif. Nous ne comprenons pas comment fonctionne le "religieux" quand il n'est pas simplement un facteur parmi d'autres mais une dimension systémique.

C'est pourquoi, si depuis dix siècles le narratif de la "première croisade" s'écrit au présent à partir de chroniqueurs plus ou moins contemporains, son analyse s'écrit au futur<sup>7</sup>: une définition générique (explicite ou non) de la "croisade" sert de filtre pour sélectionner et réinterpréter la masse de déclarations aussi surabondantes que douteuses. Notre compréhension —et même notre appréhension— de la "première croisade" est conditionnée par son futur. A commencer par son intitulé qui est déjà une invention : dans son temps, elle ne fut pas une "croisade", encore moins la "première".

- Pas croisade. *To put it crudely, we know there were crusaders : they did not* (Tyerman, 1995). Les contemporains disent et pensent *expeditio, peregrinatio, via, iter, passagium...* "Croisade" n'apparaît qu'un bon siècle après (à partir

---

<sup>7</sup> Erdmann (1935) fait exception, ce qui doit être souligné car on le crédite généralement d'autre chose : avoir défini un objet et construit un débat conceptuel, sortant ainsi l'historiographie du factuel. Mais, en plus, il rompt avec la tradition *forward* qui, consciemment ou non, analyse la 1ère croisade à la lumière des suivantes, et travaille *backward* à faire de la 1ère un aboutissement et non un point de départ : *Urban II's crusade was not a beginning but the culmination of a long development* (p 348). Poser le passé dans son propre passé, cette voie difficile, rarement explorée, devient de plus en plus tentante au fur et à mesure que les historiens deviennent plus habiles et que les voies canoniques sont plus encombrées.

Pour Erdmann, Grégoire VII, se basant sur la récente militarisation de la paix chrétienne (le pacifisme garde néanmoins des partisans), fusionne deux types de guerre : la *popular crusade* contre les païens et la *hierarchical crusade* contre les hérétiques et excommuniés. Grégoire échoue : une partie de la Chrétienté refuse son innovation et le thème de la défense de St Pierre ne devient jamais populaire. Le génie d'Urbain serait de renoncer à la dimension rejetée (*milites Sancti Petri*) en l'englobant dans une version large et consensuelle (*milites Christi*). Une telle adaptation aux possibilités serait digne du réalisme d'Urbain.



de *crucesignati*)<sup>8</sup> quand la papauté établit un standard. Et il n'est pas d'usage courant. Aussi tard que 1305/1309, Joinville n'emploie ni "croisé" ni "croisade". Il parle de *croiz*, de *pèlerinage de la croiz*, *départ outremer* alors que son éditeur de 1868 met des "croisés" et "croisade" partout dans les titres par lesquels il résume les chapitres.

- Pas première. L'expédition de 1096/99 —elle-même plurielle (Flori, 1991)—est la seule. La seule qui réussit : les autres, tout de suite, dès 1100-1101, échouent à la reproduire. La "première" fait époque en libérant Jérusalem, les suivantes ne font rien. La numérotation (tardive) masque ce hiatus. La "première", aspirée, absorbée, par une série plus ou moins longue et large selon les auteurs, prend l'apparence du prototype d'un concept générique. C'est plutôt un "rétrotype" !

---

<sup>8</sup> Tyerman, 1995 : *In French, the verb croisier or croiser can be found at the time of the Third Crusade, as well as in the chroniclers of the Fourth Crusade, Robert of Clary and Geoffrey de Villehardouin. By extension, croisé described those who had taken the cross (p 575)... However, it was only during and after the Third Crusade that the term 'crucesignatus' (and 'crucesignata') gained wide currency; and the initiative seems to have come from temporal authorities, not the papacy (p 576).*

Tyerman présente la "croisade", non comme la déclinaison d'un concept ou une invention, mais comme un *working process* : *To put it crudely, we know there were crusaders: they did not; or, if they did, their perception was far from the canonically or juridically precise definition beloved of some late twentiethcentury scholars 555... The First Crusade was part of an old process of justifying wars against pagans and enemies of the pope in an atmosphere where war was a familiar, necessary burden, not an inevitably abhorrent evil...558 The central point is that there was little that was new. However, this continuation of earlier church attitudes and papal policy has been misinterpreted as being a consequence of the First Crusade or, at least, of the initiatives of the Gregorian papacy...565 During the Third Crusade, as in the First, the practice of crusading fashioned the institution, not vice versa... 572 Crusading was far from escapist; it was integrated into existing patterns of thought and behaviour, a reflection, not a rejection of social attitudes...573*



Les historiens du XXe siècle débattent féroce­ment de ce qui fait "croisade" : la guerre sainte ? la croix ? la proclamation papale et les indulgences ? Jérusalem ? l'Islam ? la *dilatation* de la Chrétienté ?<sup>9</sup>. Mais ils mettent toujours du pape dans la croisade.

**b) La croisade est-elle papale ?**

La coïncidence des dates et des papes fait voir dans la "croisade" une dimension de la *réforme grégorienne*, prêtant au pape un "programme stratégique" que synthétise le thème dangereux de la *révolution papale* : Urbain, exécutant les rêves de Grégoire, préparerait le trône d'Innocent III.

A l'intérieur, libérer l'Eglise de l'empereur, des princes et des seigneurs ; à l'extérieur la libérer des *mécènes*. Libérer l'Eglise d'Orient est une expression ambiguë à laquelle la longue concurrence entre Rome et Constantinople, la surestimation de l'incident de 1054 (Humbert/Cérulaire<sup>10</sup>) et le

---

<sup>9</sup> Housley (2006) reprend et discute la classification de l'historiographie récente initiée par Constable, 2001 : traditionnalistes (guerre pour Jérusalem), pluralistes (guerre sainte pénitentielle), populistes (*popularists*, transcendance eschatologique) et généralistes (guerre papale). Cette catégorisation (et les problèmes de classement qu'elle engendre) montre bien que l'approche dominante est trop conceptuelle et pas assez historique. Cf. aussi Flori, 2004, et Chevedden, 2013 et 2015.

<sup>10</sup> Le pape de Rome envoie Humbert à Constantinople demander le secours de l'empereur contre les Normands d'Italie du sud, leur ennemi commun. Humbert, en même temps qu'il tente de convaincre l'empereur, se heurte au patriarche, jusqu'à leur fameuse excommunication réciproque (1054). Faute du soutien de l'empereur, le pape doit pactiser avec les Normands et donc devenir anti-byzantin, ce qui n'est pas sans avantage puisque les victoires normandes rendent à Rome sa juridiction sur l'Italie du Sud et lui font espérer retrouver l'Illyricum. Grumel, 1952, exprime le point de vue traditionnel : *C'est le schisme, parce qu'aux motifs politiques dont l'incidence est variable et les blessures guérissables, Michel Cérulaire a superposé des causes permanentes autrement graves et humainement indéracinables. Profitant du climat d'hostilité créé par un siècle de frictions et de luttes pour la domination en Italie méridionale, il a dressé comme une muraille entre les Églises des différences d'ordre théologique, liturgique, disciplinaire, et fait ainsi de ce qui n'était qu'une séparation de caractère politique, un schisme proprement dit, c'est-à-dire, une rupture de caractère ecclésiastique et religieux. La fougue d'Humbert, en*

schisme final <sup>11</sup>, confèrent un sens maximaliste : pousser ou obliger le patriarcat à reconnaître la suprématie du pape de Rome.

La réforme de l'Eglise, en détachant les clercs des Princes, barons, et laïcs en général, et en constituant l'institution ecclésiastique, tend à subordonner les premiers aux seconds. Si la "guerre sainte" (et ses récompenses) est un vieux standard <sup>12</sup>, de la Bible aux guerres saxonnes de Charlemagne avec leur cortèges d'extorsions et de baptêmes dans le sang, Grégoire la "papalise" en la labélisant : aux

---

*voulant frapper le coupable, ne fit que servir son dessein : le coup atteignait l'Eglise dont l'unité était désormais brisée, et la date de 1054 demeure à bon droit celle du schisme, et le nom de Cérulaire y est justement attaché.*

Ce propos est très exagéré et les historiens s'accordent aujourd'hui à considérer que l'incident est passé inaperçu. L'excommunication réciproque de deux bouillants prélats n'est pas la rupture entre les deux Eglises. Lorsqu'il en sera besoin, les auteurs byzantins ultérieurs iront chercher des arguments anti-latins chez Cérulaire, comme lui-même en avait pris à Photius : *la lettre de Michel Cérulaire à Pierre d'Antioche...développe de manière assez désordonnée et quelque peu pittoresque et populaire les griefs formulés par Photius; par là il donne le ton à une longue série d'opuscules...*(Darrouzès, 1963). Il ne faut pas confondre tradition littéraire et continuité historique !

<sup>11</sup> Le schisme est constitué au XIIIe siècle, en partie comme sous-produit paradoxal des efforts d'union. Cf. Thomas d'Aquin, 1263, *Contra errores Graecorum* (adressé au pape Urbain IV en préparation du concile d'union qui se tiendra à Lyon en 1274) : *Chapitre 32 — Le Pontife romain est le premier et le plus grand parmi tous les évêques : L'erreur de ceux qui prétendent que le vicaire de Jésus-Christ, le Pontife de Rome, n'a pas la primauté de l'Eglise universelle ressemble à celle de ceux qui prétendent que le Saint Esprit ne procède point du Fils* (Traduction Louis Vivès, 1857 vérifiée et corrigée par Charles Duyck, 2005).

<sup>12</sup> Thatcher Oliver J., McNeal Edgar Holmes, 1905, *A Source Book for Mediaeval History—Selected Documents illustrating the History of Europe in the Middle Age* :

§276. Forgiveness of Sins for Those who Die in Battle with the Heathen. Leo IV (847–55) to the Army of the Franks (Migne, 115, cols. 656, 657; and 161, col. 720) : *Now we hope that none of you will be slain, but we wish you to know that the kingdom of heaven will be given as a reward to those who shall be killed in this war. For the Omnipotent knows that they lost their lives fighting for the truth of the faith, for the preservation of their country, and the defence of Christians. And therefore God will give them the reward which we have named.*

§277. Indulgence for Fighting Heathen, 878 (Migne, 126, col. 816) : *John II to the bishops in the realm of Louis II [the Stammerer]. You have modestly expressed a desire to know whether those who have recently died in war, fighting in defence of the church of God and for the preservation of the Christian religion and of the state, or those who may in the future fall in the same cause, may obtain indulgence for their sins. We confidently reply that those who, out of love to the Christian religion, shall die in battle fighting bravely against pagans or unbelievers, shall receive eternal life. For the Lord has said through his prophet: "In whatever hour a sinner shall be converted, I will remember his sins no longer." By the intercession of St. Peter, who has the power of binding and loosing in heaven and on the earth, we absolve, as far as is permissible, all such and commend them by our prayers to the Lord.*

*milites Sancti Petri* sont promis toutes sortes de rétributions spirituelles s'ils défendent la papauté et la réforme (Erdmann, 1934 ; Flori, 1992, Cowdrey, 1998<sup>13</sup>). Grégoire n'a pas craint de couvrir de cette bannière des mouvements sociaux insurrectionnels (Patarins<sup>14</sup>). Une fois allié aux Normands, il les baptise "chevaliers du pape".

Lorsqu'on place la croisade dans cette ligne, elle devient une prise de pouvoir symbolique de l'Eglise sur la noblesse : au lieu d'attirer à lui un par un des *milites Sancti Petri*, le pape —à l'instar du joueur de flûte de Hamelin— rassemblerait en masse les *milites Christi*. La protection juridique des biens du croisé juré est de même nature que les privilèges d'immunité des abbayes<sup>15</sup>, les décrochant de leur supérieur et juge naturel pour les accrocher au pape. Si la "paix de Dieu" est concurrencée par la "paix du

---

<sup>13</sup> Cowdrey : *Amongst the most striking features of Gregory's exercise of the papal office is the frequency and the forcefulness with which he sought to recruit the laity of western Christendom, from kings and princes to the broad knightly classes, for one form or another of military service by placing their arms at the disposal of the apostolic see. Gregory set such service, in whatever form he claimed it, under the patronage of St Peter...Thus, service in pursuit of papal ends was a militia sancti Petri...*(p 650) *Such an endeavour to secure the availability of knights was both less and more than a plan to have available a kind of papal equivalent of the Varangian guard at Constantinople...Especially in his last years as pope, Gregory issued a clarion and general call to the service of St Peter to those knights who were willing to devote their arms to his immediate service...*(651) *Between 1077 and 1080, Gregory sought increasingly to inject into the warfare of a German kingdom divided between the claims of Henry IV and of Rudolf of Swabia the notion of a holy war in which whoever was on the side of righteousness had the guarantee of earthly victory; those who fought for it were guaranteed, through the apostles Peter and Paul whose warfare they were waging, both prosperity in this life and remission of sins and blessings in the life to come* (652).

<sup>14</sup> Dans cette variante locale de l'affrontement pape/empereur, les Patarins insurgés sont bénis par Alexandre II puis Grégoire VII qui les voient conduire une guerre de Dieu (*bellum Dei*). Leur leader Erlembald sera considéré comme un martyr et quasiment canonisé.

<sup>15</sup> Ullman, 1955 : *... having taken the cross, they enjoyed the Libertas Romana...this process was in some ways only a specific extension of the principles which had been followed in the monastic sphere, namely the institution of the so-called papal proprietary monasteries...*

Roi" (ou du comte), la guerre de Dieu remplace les guerres "laïques" <sup>16</sup>.

L'Urbain de nos légendes est cette trompette triomphante au son de laquelle la noblesse oublie ses supérieurs naturels et l'Occident roule sur l'Orient, marginalisant les rois excommuniés <sup>17</sup>, l'antipape de Rome, Guibert (Clément III), ses partisans <sup>18</sup>, et

---

<sup>16</sup> Housley, p 31 : *Erdmann linked the crystallization of the idea of the Crusade firmly to the radical views and aims of the Church Reformers /vexilla S. Petri, militia S. Petri/...32 /he/ was convinced that pilgrimage to Jerusalem and the recovery of its shrines, played a merely instrumental part in the pope's thinking. It was an iconoclastic position to take up but he was uncompromising. "Jerusalem, to the pope, had been simply a recruiting device...his original and primary basis was the idea of an ecclesiastical-knightly war upon heathens..."Erdmann's views on Jerusalem were supported by HE Mayer /The Crusades/. Most other scholars, however, have parted company with him / pour Flori in La guerre sainte/...the Church readiness, at specific times, to sanctify combat can be traced back to the period preceding the advent of the reform papacy...Flori argued that the factor that turned holy war into crusade was the special status of Jerusalem (id 35)*

*If there is one thing on which students of the crusade's origins are agreed, it is that events east of the Adriatic played at best the role of catalyst...The origins of the 1rst Crusade lay in developments that took place within Catholic Christendom.*

<sup>17</sup> Bréhier, 1907, 65 : *au moment où les plus grands souverains de l'Europe excommuniés /l'empereur Henri IV, les rois Philippe I et Guillaume le Roux/ s'isolaient dans leur abstention, le pape, qui avait réussi à soulever les fidèles, apparaissait comme le véritable chef de la chrétienté et son seul défenseur contre les progrès de l'islam.*

*Idem Dawson, 1946, 150: it was the great Cluniac Pope, Urban II, who launched the first Crusade at a critical moment in the history of the struggle between the Papacy and the Empire, when the Emperor and the kings of France and England were all under sentence of excommunication and when, therefore, Christendom could not look to them for leadership.*

<sup>18</sup> Foucher de Chartres (qui centre sa narration de Clermont sur la réforme de l'Eglise) fait le lien entre croisade et lutte des papes : *Cependant Guibert, bouffi d'orgueil de se voir le prince de l'Eglise, se montrait un pape entièrement favorable aux hommes dans l'erreur, exerçait, quoiqu'illégitimement, les fonctions de l'apostolat sur ceux de son parti, et décriait, comme vaines, les actions d'Urbain. Toutefois l'année où les Francs, qui pour la première fois se rendaient à Jérusalem, passèrent par Rome, ce même Urbain rentra dans l'entière jouissance de son pouvoir apostolique, avec l'aide d'une très-noble matrone nommée Mathilde, qui dans ce temps exerçait dans les Etats romains une grande influence. Guibert était alors en Allemagne; ainsi donc deux papes à la fois commandaient dans Rome ; et la plupart des gens ignoraient auquel des deux il fallait obéir, duquel on devait prendre conseil, et lequel était proposé pour porter remède aux maux de la chrétienté. Ceux-ci favorisaient l'un, ceux-là tenaient pour l'autre. Il était néanmoins évident aux yeux des hommes qu'on avait plus de bien à attendre d'Urbain, comme du plus juste des deux (Guizot, T243, 12-13).*

*En 1903, Lucien Paulot, dans son ouvrage sur Urbain II qui est davantage une célébration qu'une étude, écrit : Dociles à la voix d'Urbain, les fils de l'Eglise. s'étaient levés pour défendre les droits de leur Mère. Aussi peut-on affirmer que l'un des résultats les plus immédiats et non des moindres de la prédication et de l'exécution de la Croisade fut sans contredit la complète mise en échec de l'antipape Guibert. La croisade auréolait la Papauté légitime d'un prestige universel. Dès Clermont, Guibert était vaincu. Aussi comprend-on aisément l'attitude hostile des*

annihilant l'empereur germanique qui, selon ses propres prétentions universalistes, aurait dû initier la *libération des chrétiens d'Orient* en alliance avec les rois et l'empereur de Constantinople.

Voire.

On oublie qu'Urbain est en fuite et que, encore en 1098, Clément, son challenger, effacera par le feu ses actes pontificaux. Rome lui échappe, maints cardinaux se sont rangés du côté du pape de Rome (Clément III), la plupart des évêques germaniques soutiennent l'empereur, les autres accordent à Urbain plus de révérence que d'obédience, les rois font ce qu'ils veulent, les dîmes ne rentrent pas, les Normands d'Italie sont des alliés dangereux, Urbain craint le roi Philippe et aussi le duc de Bourgogne sur les terres desquels il se garde de mettre le pied...Ce pape en péril n'a rien d'un maître du monde !

L'objet du concile de Clermont de 1095 n'est pas la croisade. Répliquant en France le Concile de Plaisance de la même année, il reprend les standards de la "réforme". Il condamne l'investiture laïque des fonctions ecclésiastiques et, plus encore, il nie les devoirs féodaux associés : les terres ecclésiastiques ne sont pas des fiefs, elles appartiennent à l'Eglise et ne doivent pas de service. Les laïques n'ont rien à exiger. Au contraire, ils doivent défendre le patrimoine de l'Eglise et sa liberté. Et tout particulièrement ceux du chef de l'Eglise.

---

*schismatiques vis-à-vis des croisés, comme nous l'avons vu lors de leur première entrée à Rome. Ils sentaient bien que la croisade était leur défaite. Ce qui donna à cette déconfiture un relief des plus saisissants, c'est que, à la suite du concile de Rome et de la nouvelle prédication de la croisade, une expédition s'organisa à la tête de laquelle marchait, apparemment sur la volonté d'Urbain II, Albert II, comte de Parme, le frère en personne de l'antipape. C'en était assez pour empoisonner les derniers jours de Guibert...(p 502).*

Rien de neuf. Ce sont les proclamations habituelles qu'il faut faire approuver de façon récurrente sans que, pour autant, elles soient suivies d'effet. Pourquoi la *libération de l'Eglise d'Orient* serait-elle autre chose ? Un appel au consentement et à l'obédience, non un but politique pratique. En la prenant à son compte, le pape proclame qu'il est (voudrait être) le chef de l'Eglise d'Orient comme de celle d'Occident. Et son concile est réuni pour valider cette "papalité".

Urbain est un habile, un réaliste, non un illuminé comme le bouillant Grégoire<sup>19</sup>. Au lieu de se battre, il rachètera Rome, morceau par morceau. Il a rassemblé ses soutiens "italiens" à Plaisance, il rassemble maintenant ses soutiens transalpins. Sa tournée méridionale après Clermont ne vise pas à prononcer les sermons enflammés légendaires qu'on lui prête pour en faire le père de la croisade. Elle vise à assoir son pouvoir. Elle sert à renforcer son réseau d'influences (notamment clunisiennes), en consacrant des églises, en distribuant des privilèges d'immunité, en levant des fonds, en arbitrant les innombrables conflits entre les abbayes et les évêques et entre les abbayes elles-mêmes (Crozet 1927).

---

<sup>19</sup> Barraclough, 1992, 91 : *Urban II's pontificate was the turning-point in the struggle that had commenced in 1076...Coming to the throne at the lowest ebb of papal power...Driven from Italy, he found refuge in France...and from this basis he gradually and skilfully built up the standing of the papacy...The 1rst Crusade...assured the papacy a moral leadership. In this way Urban II's cool, resolute guidance grafually brought about a reversal in the position of the parties, while his diplomacy and tact recovered for the Church the sympathy which Gregory's intransigence had lost. Henry IV rather than the pope seemed now to be the obstinate, uncompromising party...L'A. souligne aussi le rôle d'Urbain dans la mise en place d'une organisation pontificale : ...an urgent need arose to adapt the machinery of government to the new circumstances. This occured under Urban II whose pontificate thus stands out as a decisive turning-point in papal history /curia etc/ p 94-95.*



Le pape ne fait pas d'agit-prop en faveur de la croisade, ce sont des "prêcheurs" qui parcourent églises et marchés, châteaux et places publiques. Ils n'ont pas laissé de traces écrites. On ne sait rien d'eux, sauf une chose : ils ne sont pas les agents directs du pape. Ça n'existe pas encore. Ce sont des allumés charismatiques comme d'Arbrissel ou l'Ermite. Ils parlent directement au nom de Dieu, ils opèrent des miracles, leur sainteté en fait des médiateurs. Les gens se pressent frénétiquement pour les toucher, les entendre et les suivre. Les plus excités de leurs "apôtres" prennent le relais et prêchent en leur nom. Nul doute qu'ils soient nombreux et qu'ils multiplient les disciples. Nul doute que, à chaque tour, le message ne se simplifie, se dramatise et se "millénarise". Comment les gens de ce temps, immergés dans le sacré, ne s'émouvraient-ils pas quand Dieu, par la bouche d'un saint vivant, les appelle à libérer Jérusalem, à combattre l'Antéchrist et à rejoindre le Paradis... Les barons et leurs chevaliers, guère plus éduqués, ne sont pas faits d'une autre étoffe.

La croisade n'est pas papale. Adhémar, légat du pape auprès de Saint-Gilles, ne jouera que le rôle d'archichapelain armé et de mascotte<sup>20</sup>. Les gens du

---

<sup>20</sup> Sa réputation *post life* est plus remarquable que ses actions. Cf. Kostick, 2009.

Bréhier Louis, In: Mgr Alfred Baudrillart, ed., 1912, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Tome premier. fasc. 1-6 : *Adhémar était déjà devenu le héros d'une véritable légende ; beaucoup de croisés avaient cru le voir apparaître et on raconta qu'au moment de la prise de Jérusalem, il était monté le premier sur les remparts. Les chroniqueurs aiment à le comparer à Moïse, parce qu'après avoir conduit le peuple chrétien, il n'a pu voir la Terre promise... On finit même par lui attribuer l'initiative de la première croisade qu'il aurait conseillé au pape à la suite d'une vision d'un prêtre de son diocèse* (cf. Caffaro)

Caffaro (ca 1155), *Liberatio Orientis*, RHC occ, T 5, p. 48-49 . Dans le texte de Caffaro, c'est toutefois le Puy, plus que son évêque qui est le vecteur sacré : douze hommes sont réunis à l'église Ste Marie et délibèrent des moyens



pape ne réussiront pas à s'emparer du royaume qui tombe du ciel. La croisade se fait sans le pape <sup>21</sup>.

Qu'il ait lancé une proclamation générale à libérer l'Eglise d'Orient aussi théorique que celle qui nie les devoirs féodaux de l'Eglise, ou qu'il se soit borné à bénir l'expédition de Saint-Gilles en cours de

---

d'aller en pèlerinage à Jérusalem. L'ange Gabriel apparaît à l'un d'eux et lui intime d'aller trouver l'évêque pour qu'il actionne le pape afin de délivrer Jérusalem.

De son vivant, Adhémar n'est pas le seul à avoir reçu d'Urbain la *licentia ligandi atque solvendi*. L'ont aussi le chapelain du comte Etienne de Blois et celui du duc de Normandie, Arnoul de Choques, dit Malecouronne, qui succédera à Adhémar et deviendra le premier patriarche latin de Jérusalem. Dépourvu du double prestige de prélat et baron, Arnoul ne jouit pas auprès des chroniqueurs de la célébrité d'Adhémar. (Richard, 1960).

Hill & Hill, 1955, pour la première fois dans l'historiographie, ont contesté l'importance traditionnellement accordée à Adhémar. Brundage, 1959 : *They conclude that there has been a grave mistake. Adhemar, they tell us, was not, after all, a very great ecclesiastical statesman. The good bishop was simply "a trustworthy man whose recorded accomplishments fell far short of the encomiums heaped upon him"...*/d'où provient alors son succès posthume ?/ "It lies in part in the very obscurity of his deeds and perhaps also in the human desire to find among the leaders of the Crusade a man who could be praised by all. Adhemar was a non-controversial figure of good repute." Brundage, quant à lui, prend la défense d'Adhémar et de son œcuménisme.

Pour France (1970),...*recent writers have pointed out that Adhemar emerges as a very shadowy figure from the pages of contemporary chronicles* /Hill, 1955/...*We ought perhaps to remember that Adhemar commanded an army ; this alone would give him influence in the council of leaders...* 289 *Raymond of Aguilers was exaggerating when he saw the death of Adhemar as the cause of the scattering of the army in August 1098; there is no evidence that Adhemar could have stopped this, or would have wished to.*

<sup>21</sup> Ce sera plus tard l'incapacité des Latins à se maintenir en Syro-Palestine, à s'auto-renforcer et à coexister entre eux et avec leur environnement, qui rendra la main aux papes. Les Latins, par leur faiblesse et sous l'effet de la "contre-croisade" musulmane, dépendent des secours de l'Europe dont le vecteur financier, idéologique et organisationnel est la papauté qui s'investira de manière croissante pour des résultats de plus en plus médiocres. Dans le même temps, de Latran I (1123) à Latran IV (1215), le concept s'affine et son potentiel s'affirme. Innocent III (1198-1216) en donnera la version canonique.

Housley : *What made the 13th century different in many ways was the pontificate of Innocent III...*(p 54) *It is generally accepted that with Innocent III crusading was for the first time placed within a coherent ideological perspective. This revolved around the concept of a Christian community. Christianitas, or when conceived more juridically and politically, the respublica christiana. Crusading was seen as akin to the foreign policy of this community and the role of the Roman curia in initiating and managing Christendom's crusading efforts was accentuated: it was no coincidence that I formulated the doctrine that the pope was Christ's 'Vicar'. The centrality of Christ in the devotional experience of crusading was thus to have its mirror image in the place that the Roman curia aspired to occupy, through its administrative offices, legates and bulls, in the organization of the crusading effort /and mendicant friars for preaching/...*(55) *One of the most far-reaching changes initiated by Innocent was his ruling the the Church must shoulder much of the escalating financial burden of crusading ant that it should do this by paying a form of income tax imposed by the pope and collected by clerics* (58).

Déjà la dîme de Saladin avait financé la 3ème croisade.

mobilisation, ou que, en dehors de lui, la dynamique des pèlerinages ait poussé des fous de Dieu à prêcher la libération de Jérusalem, Urbain a la surprise de voir des bandes armées partir outremer. Il les bénit bien sûr. Invraisemblablement, elles réussissent, prennent Antioche et libèrent Jérusalem. Elles n'étaient pas dirigées par le pape, ni par un roi. Elles ne veulent d'autre général que Dieu.

Là est le miracle. Là est le danger, l'immense danger. Depuis qu'une Eglise chrétienne s'est posée comme médiatrice entre le Ciel et la Terre, elle se heurte à la spontanéité de la multitude : églises ou abbayes "privées", saints ermites, prêcheurs non autorisés, illuminations, soulèvements mystiques. Toute l'histoire de l'Eglise catholique, tout son développement institutionnel consiste à combattre l'hérésie du contact direct avec Dieu. Elle lui oppose, non sans mal, une chaîne de commandement totale (et toujours contestée) : organisation centralisée, contrôle du prêche, nominations et discipline ecclésiastique.

1099 surprend l'Eglise papale en plein milieu d'une *réforme* qui est une étape décisive de ce processus d'organisation de la *societas christiana* dont l'issue reste alors encore incertaine (empereur, rois, métropolitains, évêques etc.). Il vise, ce processus, à désintriquer l'Eglise et *le siècle*, les clercs et les laïcs, et à recomposer l'articulation des *deux glaives*.

Et voilà que "Dieu" donne Jérusalem aux laïcs comme pour renverser dix siècles d'histoire ecclésiastique, comme pour annuler le dernier siècle de *révolution papale* !

Que Dieu se passe du pape, que le *miles Christi* diverge du *miles Sancti Petri*, que les barons ne fassent pas hommage de Jérusalem au pape, qu'ils désignent un patriarche douteux (Arnoul de Chocques) pour occuper le siège le plus sacré de la Chrétienté, tout cela est impensable, ne peut exister, n'a pas existé, n'existera pas. Il faut réintermédiaire.

En septembre 1098, la *lettre des barons* envoyée d'Antioche à Rome (dont on n'a pas le texte original) n'était vraisemblablement pas l'appel au pape qu'on en a fait pour le remettre au centre<sup>22</sup>. Après l'explosion cosmique que représente la libération de Jérusalem, aucun de ceux pour qui Urbain est l'héritier de St Pierre ne pourrait imaginer qu'il n'ait pas allumé la mèche. En particulier, quelques chroniqueurs fidèles au pape<sup>23</sup>, écrivant après Jérusalem, feront de lui l'origine et le moteur, lui prêteront un *appel de Clermont* qu'il doit avoir lancé puisque l'ordre divin veut que les *clercs* dirigent les laïcs et que les *clercs* supérieurs dirigent les *clercs* inférieurs. N'oublions pas que dans ce monde la vérité n'est pas factuelle : est "vrai" ce qui doit être.

---

<sup>22</sup> Au contraire, France (1970) la présente comme une tentative de repousser les conflits internes. De même que l'ambassade à Alexis (début Juillet 1098, Hugh of Vermandois and Baldwin of Hainault) était une manière pour Saint-Gilles de repousser les prétentions de Bohémond et de gagner du temps, de même ce tardif (11 septembre) appel au pape à venir prendre la tête de l'expédition répond aux persécutions subies par les Provençaux à Antioche et repousse le règlement d'un conflit insoluble (*the division was made the more insoluble by the peculiar nature of authority on the crusade*, 285).

<sup>23</sup> Parmi les chroniqueurs "papo-centrés", l'un des plus tardifs (1120), Robert *le moine*, le collectionneur de miracles, est le plus disert et donne à la postérité la version de l'*appel* qui devient standard : une place immense, une foule innombrable, un discours enflammé, un soulèvement immédiat. Abbé de St Rémi de Reims au moment de Clermont, puis parti Outremer, Robert, de tous les chroniqueurs, aura le plus de succès, grâce, probablement, au mélange de merveilleux et d'héroïque. De multiples manuscrits nous ont été conservés et le texte sera l'un des premiers imprimés à Paris vers 1470.

*Ex post*, la marginalisation de l'Ermite par les chroniqueurs et la réintermédiation en général transforment les prêcheurs en envoyés et agents du pape — ce qu'ils deviendront rapidement (Dominicains), quoique des agitateurs intempestifs et non autorisés continuent à soulever les foules comme ce Rudolf que Bernard de Clairvaux devra combattre dans la phase de lancement de la seconde croisade ou comme ces prophètes qui rassembleront les croisades des enfants.

La réinterprétation de la nature de la "croisade" (Bernard de Clairvaux) en fait une entreprise de salut individuel. Le moyen devient la fin : la croisade permet de sauver son âme, directement (pèlerinage) et médiatement (indulgences). Les papes du XI<sup>e</sup> suivaient une longue tradition en égalant la participation à une guerre sainte à une pénitence, remplaçant toute autre imposée —ou susceptible d'être imposée— par un confesseur pour prix de l'absolution conditionnelle donnée à un pêcheur repentant <sup>24</sup>. De même, les évêques admettent (ou prônent) le caractère pénitentiel du

---

<sup>24</sup> Chirat, 1954 :... *L'absolution est essentiellement une prière; aussi bien, malgré la dignité officielle de ceux qui la prononcent, son énoncé est empreint de réserve et comporte des clauses restrictives, pour marquer l'incertitude qui subsiste sur l'étendue de ses effets valables devant la justice divine. L'indulgence est une remise extrasacramentelle de la peine que l'Eglise a elle-même infligée au pécheur ; elle est accordée en termes catégoriques qui dénotent l'exercice légitime d'une autorité pleinement fondée...*(46) *L'indulgence plénière que les papes ont parfois accordée aux croisés à partir d'Alexandre II (1063) s'appuie sur le même principe que l'indulgence partielle. Elle assure la remise de toute la pénitence canonique, sans garantir évidemment de façon ferme l'entier affranchissement des peines à expier devant Dieu. La condition fixée pour bénéficier de cette exonération pouvait paraître compenser entièrement la pénitence canonique, puisqu'elle exposait non seulement à de multiples embarras, mais aux plus graves dangers. Par cet aspect, l'indulgence de la croisade se rattachait de façon plus évidente aux "rédemptions", tandis que les indulgences partielles paraissaient en connexion plus étroite avec les "absolutions"...*(47)

travail effectué par dévotion au chantier d'une cathédrale<sup>25</sup>.

L'évolution au XIIe<sup>26</sup> et les canons du XIIIe, papalisent le *pouvoir des clefs* et l'étendent à l'au-delà (purgatoire)<sup>27</sup>. De même que l'économie financière des croisades passe par la fiscalité et l'administration papales, de même l'économie du

---

<sup>25</sup> Ultérieurement, puisque le pape est l'Église, toute contribution aux projets papaux deviendra pénitentielle, qu'il s'agisse de construire (St Pierre de Rome) ou de combattre (guerres italiennes). On connaît le résultat (Luther etc.) et la féroce critique du XVIIIe qui conduira, au XIXe, Michaud à distinguer la sincérité des premières croisades de l'instrumentalisation ultérieure.

<sup>26</sup> Elle est liée au flux/reflux de la position papale, toujours incertaine, entre les tumultes romains et l'empereur. La première "croisade" proclamée contre des Chrétiens (mais pas la première guerre sainte) date de 1199, quand Innocent III appelle les vrais Chrétiens à combattre Markward d'Anweiler, lieutenant du défunt Henry VI qui s'oppose à la volonté du pape de gouverner le sud de l'Italie au nom du petit Frédéric (futur II). Housley : *the casus belli was a political one and Markward was not accused of holding heretical beliefs...Five years later...Latin empire of Constantinople and the almost immediate use of the crusade for its defence against counter-attacks from the exiled Byzantines and Bulgaria. Crusades followed against other Orthodox communities, including the Russian principalities. And in 1208, Innocent proclaimed the Albigensian Crusade... (116) once the inquisition had been organized crusading against heretics largely disappeared, the major exception being the Hussites in the 1420s...but the 'political' crusades persisted, becoming by far the most frequent manifestation of 'internal' crusading for several generations to come. In the 13th and 14th century they were associated above all with the pursuit of papal territorial goals in Italy...principally...in the centre of the peninsula (117).*

<sup>27</sup> Iogna-Prat, 2013 : *Dans le vocabulaire romain tardif, indulgentia désigne l'amnistie accordée par les empereurs chrétiens. Dans son acception classique, qui n'est pas antérieure au début du XIIIe siècle, il s'agit de la rémission (absolutio, remissio, indulgentia) ou de la mitigation accordées par l'Église des peines temporelles dues, ici-bas et au Purgatoire, pour les péchés confessés et pardonnés. Cet usage s'enracine dans la pratique ancienne de commutation des peines constitutive de la pénitence dite « tarifée » du haut Moyen Âge, elle-même apparentée au Wergelt, système judiciaire suivant lequel une faute donnée doit faire l'objet d'une compensation donnée ou de son équivalent. Dès la fin de l'époque carolingienne émerge la notion de substitution possible par de bonnes œuvres de la réparation attendue du pécheur : pèlerinage, donation à un établissement pieux, entretien d'une église...La pratique est appelée à prendre toujours plus d'ampleur au cours des XIe-XIIIe siècles, son champ d'application s'étendant aussi bien pour les personnes (rémissions particulières/rémissions générales) que pour les peines (indulgences partielles/indulgences plénières). La logique de substitution à l'œuvre a pour conséquence de valoriser des temps et des lieux particuliers. Avec les translations de reliques, mais loin derrière les appels à la croisade, inaugurés par le pape Urbain II à Clermont en 1095, les consécrations d'églises sont au nombre de ces occasions solennelles au cours desquelles, dès les années 1030, les prélats accordent de généreuses remises de peines. La participation à l'édification d'un lieu de culte est même à ce point une bonne œuvre que Guillaume Durand (1230-1296), dans son Pontifical, fait mention d'une indulgence accordée, dès la mise en chantier du bâtiment, aux pécheurs présents lors de la cérémonie de pose de la première pierre. D'où la valorisation des actes d'oblation sur les chantiers de construction ecclésiale, manifeste dès le milieu du XIIe siècle...*

salut passe par l'appareil de distribution des rétributions spirituelles. L'argent et le salut vont ensemble : en 1215 Innocent III permettra de remplacer ou de racheter un vœu de croisade par un versement en numéraire et accordera des indulgences à ceux qui apportent des subsides à la croisade <sup>28</sup> .

Le rôle des papes comme maître d'œuvre des expéditions de secours dirigées par les rois rendra rétrospectivement évidente l'équation de la papauté et de la croisade. Les canons de la Croisade formulés par Innocent III, aussi tardifs qu'inefficaces, rejailliront sur les expéditions antérieures qui en deviendront des anticipations.

Cette typification sera développée, complétée, achevée et conceptualisée par nos historiens qui cherchent à définir l'essence de la "croisade" et débattent à l'infini du paradigme crusadique...

### **c) Oublier Urbain**

Les croisés font la croisade. Pour exposer cette endogénéité, commençons par expliciter deux postulats anthropologiques.

Les "barons" — comme tout le monde en ce temps — baignent dans le sacré (qui n'est pas

---

<sup>28</sup> Housley : *The one area in which the development of the medieval papacy was indubitably shaped by crusading was that of the curia's control over the Church at large. The overall centralization of the Church would surely have occurred anyway...but the financial needs created by crusading accelerated this trend...The system of papal taxation, notably through tithes, but also other benefice taxes like annates, intercalary fruits, was created for crusading purposes and initially at last derived its moral justification from it... /même si/ the whole system worked less to the benefit of the papacy than that of a range of secular leaders to whom the financial proceeds were normally channelled...*

*These points about the centralized taxation of the Church also apply mutatis mutandis to the multiplication of indulgences in the late medieval Europe...The 'marketing' of indulgences was central to all preaching campaigns against the Turks in the 15th and early 16th century (148).*

synonyme de "religieux", encore moins de "clérical"). Aussi difficile à comprendre que ce soit pour nous aujourd'hui, le sacré n'est pas un "facteur", il fait partie de la vie. Si Baudoin de Boulogne a les genoux cagneux à force de prières, c'est, comme les jambes arquées du cavalier, de l'ordre du phénoménologique, pas de l'ontologique. La familiarité de ces gens avec ce que nous appelons le surnaturel en fait, pour eux, quelque chose de naturel : battre les statues des saints, maltraiter les reliques, tancer Dieu ou négocier avec lui, capter la bienveillance d'une relique, relève d'un dialogue vivant et direct entre la Terre et le Ciel. Quoique l'Eglise de la "réforme grégorienne" s'emploie à imposer son intermédiation et la papauté sa "verticale du pouvoir", elle est encore loin, très loin, d'avoir le monopole du sacré. Tout baron peut à la fois adorer les saints et piller les monastères, construire des églises et en détruire d'autres, chercher son salut et vivre excommunié. Ses rapports avec l'Eglise (au sens large) sont d'autant plus ambivalents que la concurrence pour les ressources entre les deux est plus vive.

En effet, comme tout bœuf a besoin d'herbe, tout baron a besoin d'un pays pour paître ses chevaux, entretenir ses hommes et fleurir son honneur. Je dis "pays" pour rester vague car, aux Xe/XIe, le baron n'a pas de conscience topographique (Lisson, 2017) : le pouvoir ne se pense pas territorialement comme nous le font supposer les frontières des Etats modernes et une illusoire cartographie historique. On s'abuse en cherchant pourquoi le comte de Toulouse, "régnant"



des Pyrénées aux Alpes, abandonne tout. On le verra, Raymond, comme les autres, ne règne pas sur un espace, il a des droits dans un espace, certains acquis, d'autres prétendus : aucuns ne sont garantis, la compétition est permanente. L'espace du pouvoir n'est pas encore un stock patrimonial, mais un flux (et souvent un reflux). Comme l'écrit excellemment Lisson : *united territories did not exist and power needed constant maintenance*. Ni les Grands ni les moins grands ne quittent un domaine bien réglé pour se lancer à l'aventure (*give up the certain for the uncertain*) ; ils remplacent une aventure par une autre ou peut-être poursuivent ailleurs la même aventure, échangeant un incertain contre un autre. Et leurs hommes les suivent, en partie parce que ce sont leurs parents ou patrons (France, 1997), en partie parce que c'est *business as usual*.

Au-delà des différences conjoncturelles et personnelles entre partants et non partants d'un côté, au sein des partants de l'autre, leur type est le même : ces bêtes à bon Dieu sont aussi des bêtes de guerre qui vivent en meute. J'emploie ce vocabulaire pour creuser le fossé entre eux et nous, désynchroniser, exprimer l'étrangeté (*otherness*) de ces sires auxquels nous ne devons prêter ni notre rationalité ni nos méta-concepts.

L'histoire de brigands dont riait le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup> est aussi anachronique que l'hagiographie.

---

<sup>29</sup> Par exemple, Voltaire, *Essai sur les mœurs*, Chap. 55 : *On avait pleuré en Italie sur les malheurs des chrétiens de l'Asie ; on s'arma en France. Ce pays était peuplé d'une foule de nouveaux seigneurs, inquiets, indépendants, aimant la dissipation et la guerre, plongés pour la plupart dans les crimes que la débauche entraîne, et dans une ignorance aussi honteuse que leurs débauches. Le pape proposait la rémission de tous leurs péchés, et leur ouvrait le ciel en leur imposant pour pénitence de suivre la plus grande de leurs passions, de courir au pillage. On prit donc la croix à l'envi.*

Essayons d'être contemporains : Urbain II n'est pas "le" pape mais le challenger de Clément III, le pape n'est pas l'Eglise (évêques, abbés, chapitres...), l'Eglise n'est pas la Religion, la Religion n'est pas le Sacré, le Sacré ne s'oppose pas au "profane" : l'ambiance mystico-magique<sup>30</sup> n'exclut ni l'honneur, ni l'aventure, ni le butin, ni la conquête ; tout cela marche ensemble, ce que ne voyait ni la critique antireligieuse du XVIIIe ni l'analyse matérialiste du premier XXe.

Dès le XIIe siècle, les *chansons de geste* traitent la participation des chevaliers et barons à la Croisade comme une affaire d'*honneur* (Flori, 1990)<sup>31</sup> : il s'agit de ne pas forfaire à sa foi et de suivre son comte ou son sire, et d'obtenir la gloire en se distinguant des autres par sa vaillance. Si l'on prend en compte les valeurs propres à la *sieurie*, la transmutation ultérieure de la croisade en exercice de chevalerie<sup>32</sup> n'apparaît plus comme une

---

<sup>30</sup> La reconnaître n'est pas la comprendre puisque, d'une part l'expérience mystique est transcendante et incommunicable et que, d'autre part, nous, dans le monde postchrétien, sommes particulièrement mal placés. On est alors tenté de rationaliser l'a-rationnel en plongeant dans la psychologie des profondeurs. Comme, hélas, ces profondeurs n'ont laissé ni chroniques ni documents, on fait bouillir le chaudron des sorcières : "l'histoire des mentalités" (Alphandéry) invoque un apocalyptisme latent que la religion officielle aurait recouvert sans l'anihiler et auquel seule l'élite la plus instruite resterait insensible.

Reste que la "première croisade" est marquée par une espèce d'enthousiasme qui manquera aux autres. Le fanatisme populaire divergera des croisades officielles (ou en sera l'objet et la victime) et suivra son chemin —jamais bien loin de la révolte "sociale" lorsque le *menu peuple* est laissé à lui-même.

<sup>31</sup> Dans le même sens, Tyerman, 1995: *The First Crusade was remembered as a symbol of loyalty and honour, a focus and inspiration for traditional secular qualities, not as a new way of salvation or a new form of holy war*, p 553.

<sup>32</sup> Housley : *The fact that the /Great/ schism did not put an end to the persistence of crusading in the east is clear proof that the latter owed relatively little of its impetus to papal initiative. Indeed perhaps the most striking feature of crusading in this period is its full integration into chivalric culture...Nearly all historians agree that the narrative sources...are unanimous in portaying a world in which combat against the 'pagans', 'Saracens' or 'unbelievers' was a thoroughly praiseworthy activity... ( 129) The conflict in the Mediterranean was one of the 'fronts' most eagerly sought out by individuals or groups to display their prowess, win their spurs and advanced their careers...The*

corruption sportive ou une dégénérescence individualiste mais comme l'aboutissement d'une tendance inhérente, sublimée dans la représentation quand la réalité la condamne (cf. la malheureuse charge de Nicopolis en 1396).

Les Croisades deviendront la guerre de Troie de l'Europe<sup>33</sup> — unité contre l'autre, rivalités entre soi, exploits héroïques, interventions divines. Leur transmutation en épopées, mêlant le roi Arthur, Charlemagne et Jérusalem, engendrera leur Homère, le Tasse, dont la fantaisiste et tardive célébration (*Jérusalem libérée*, 1581) aura une immense fortune : sans parler de Chateaubriand, le Tasse est omniprésent dans le premier tome de *Histoire des Croisades* de Michaud (1825) ! Armide et Renaud, Clorinde et Tancrède etc. inspirent abondamment peintres, dramaturges, chorégraphes et auteurs... Imaginons que, au XXVe siècle, la *Jérusalem délivrée* demeure la seule trace de la croisade : *Je chante les pieuses armes, et le capitaine qui délivra le grand tombeau du Christ*

---

*clearest evidence for the ongoing appeal of combat against non-believers to the fighting classes of the 14th cent. derives not from the eastern Mediterranean but from the Baltic region... One of the clearest messages to emerge from studies of the Reisen is that the 'chivalric crusading' that they epitomized was largely couched in terms of individual inspiration, adventure and reputation...(130) the famous Feast of the Pheasant held at Lille in 1454, one of the chief platforms for Philip the Good's crusade programme, reminds one strongly of the chivaleric paraphernalia created by the Teutonic Knights to entertain volunteers for their Reisen (137).*

*In fact the impact of crusading as a military experience seems to have occurred... in the more intangible field of social values. Chivalry has been subject to a massive amount of re-evaluation in recent years, but its relationship with crusading has been confirmed as a highly important one... in large measure the core values of both crusading and chivalry were the products of the laity, which created them in accordance with its own agendas, modes of thought and behaviour. Although the influence of the Church was always felt... its teachings were never accepted without a certain amount of reshaping...(155)*

<sup>33</sup> Je l'entends au sens allégorique. Au sens étroit, la "trojanisation" des croisades est un programme à la fois identitaire (origines troyennes des Francs) et agressif, surtout après la conquête de Constantinople : nous reprenons la terre qui appartenait à nos ancêtres (*que fu a nos anchisieurs*, Robert de Clari). Cf. Tanniou, 2014.

(I, 1)...<sup>34</sup>. Nos lointains descendants auraient —via Le Tasse— le même rapport avec l'évènement que nous avec Troie via Homère ! Armide deviendrait leur Hélène...Et ils n'auraient pas l'idée d'imputer la croisade à un Urbain que le Tasse ne mentionne qu'une seule fois, en passant : pour lui, le gourou de la croisade, c'est l'Ermite.

Attention ! "Dépapaliser" la croisade ne la laïcise pas. Cela n'aurait pas de sens pour une époque et des acteurs qui ignorent notre différence entre "laïc" et "religieux". **Nous** voyons une dimension laïque, non seulement dans les pillages et conquêtes, mais dans l'idéalisation de l'honneur qui engendrera les standards de chevalerie, tant littéraires que comportementaux. Et, à côté, nous voyons une dimension religieuse (pénitences, prières, processions...). Nous avons tort de projeter nos catégories. Concernant les acteurs concrets, il vaut mieux parler de "sacré" que de "religion" pour éviter les schémas institutionnels de l'Histoire ecclésiastique. Dans ce temps, le sacré est partout, c'est un mode de vie et une pratique qui, pour presque tous, doit plus à la magie qu'à la théologie, aux miracles qu'aux sacrements, aux rites qu'aux rituels. On a dit des anciens Romains qu'ils pratiquaient la religion du "faire". Avant la *devotio*

---

<sup>34</sup> Commençant la sixième année du *voyage*, le poème ne parle pas de l'origine de la Croisade. Urbain n'apparaît qu'une fois et seulement pour avoir armé Godefroi ! *Godefroi lui répond : Sache maintenant qu'au jour où le grand Urbain me ceignit cette épée à Clermont et, de sa main puissante, m'arma chevalier du Christ...*(XI, 23). La lutte des Chrétiens et des Musulmans est plus magique que religieuse : Pierre l'Ermite qui assure le leadership du sacré chez les premiers est une espèce de Merlin et les *Sarrazins* mobilisent sorciers et démons de l'Enfer. Les enchantements maléfiques abondent (du jardin d'Armide au bois maudit), comme, de l'autre côté, les fées et les saints errants. C'est cela qui a fait le succès du Tasse, rebondissant sur le *Roland amoureux* de Boiardo et le *Furieux* d'Arioste : grandes batailles et combats de magie, méchants sorciers, sorcières séductrices, bonnes fées, belles aventurières, héros étourdis, amours contrariées...Cf. Larue, 2002.

*moderna* n'y-a-t-il pas quelque chose de cela chez nos Chrétiens ?

La sainte armée inclut une multitude de serviteurs, tâcherons et femmes de peine, filles de joie et trafiquants. Quand tout va mal, on chasse les non combattants pour dissiper le courroux de Dieu en purifiant les guerriers. Une fois les confessions et processions faites, les cierges brûlés, l'encens dissipé, les cantiques chantés, les messes dites et la faveur de Dieu revenue, on rappelle les "mauvais" (qui ne partent jamais bien loin) et les "turpitudes" recommencent.

## **2 Le jeu des comtes**

Il est commun d'identifier les expéditions par le ou les Grands qui y figurent. Cela vaut mieux que les qualificatifs pseudo-ethniques (Provençaux, Picards, Lorrains, Normands...) mais l'expression consacrée de *leaders* est maladroite ou même mystificatrice : chaque "armée" est une collection de troupes. Chaque comte, chaque sire, vient avec ses hommes qu'il tient et retient par loyauté, récompense, habitude. Les Grands ont plus d'hommes, plus de richesses, plus de relations, plus d'influence : s'ils pèsent davantage, ils ne sont pas des chefs. Ne disons pas que telle expédition est sous "le commandement" de tel comte ou duc, mais plutôt sous sa bannière.

Ne cédon pas à la "peopolisation" à laquelle poussent à la fois la documentation et l'appétit de l'œil pour ce qui brille, surtout dans la proximité de

trônes que l'Histoire ultérieure a mythifiés (*les personnes royales sont d'une sorte à part*). Hugues le grand n'a rien de grand. Voyant la "1ère croisade" à la lumière de St Louis, on a magnifié le frère du roi Philippe, *le maisné* (moins né = cadet), comme si Philippe, exclu par son excommunication, se faisait représenter ; comme si Philippe, par anticipation, était un "roi de France". Philippe n'a pas grand chose d'autre que sa couronne et, comme il a déjà un fils pour la recevoir, un frère, même valeureux, ne compte guère. La chance de Hugues est d'épouser une héritière : il est comte de Vermandois par sa femme Adèle dont le frère a été préalablement déshérité<sup>35</sup>. Sa petite troupe est la première à partir.

---

<sup>35</sup> Les grands faits d'Heribert II († 943) et les mariages de ses filles (*Adele to Count Arnulf of Flanders, Luitgard successively to Duke William I of Normandy and Count Theobald of Blois*) ne doivent pas conduire à surestimer les comtes de Vermandois. Lisson, 2017 : *the imprisonment of King Charles III attests to the count's political strength (giving him considerable leverage to attend his affairs), but, in the end, in terms of territorial power, Heribert II was still very much a local lord* (p 9) ... *It therefore seems safe to assume that the title of "count of Vermandois" was an eleventh-century innovation. The tradition of linking the toponym Vermandois to the tenth-century counts goes back to the central Middle Ages* (12).

Herbert IV ((1028–1080) obtient par sa femme des droits sur le Valois. Il déshérite son fils Hugues *l'insensé* par le conseil de ses barons. Coliette (1771) ¶, pour l'expliquer, émet plusieurs hypothèses : 1) Hugues était roux et pustuleux, 2) il était *envieux*, 3) les barons voulaient échapper à la main du comte en en transmettant les droits au roi par le mariage d'Adèle... Quoiqu'il en soit, il en est réduit à la sirie de Saint-Simon et — ironie !— c'est de là que sortiront les ducs de Rouvroy-Saint Simon. Coliette note (T1, p 673) : *Ce qu'il y a d'étrange & de bien surprenant dans l'expulsion d'Eudes de Vermandois, c'est qu'elle paroît avoir été autant l'ouvrage de son pere Hébert IV, que de sa mere Adèle de Crépy*. Les descendants de Hugues *l'insensé* sont ainsi indument privés de l'héritage de celle-ci : *l'expulsion juste ou non d'un ancêtre ne peut être préjudiciable à ses descendants. Il y a plus ; l'exhérédation du Vermandois emporta celle du Valois, & des autres domaines immenses que laissa la Maison de Crépy*. Ayant arraché le Vermandois à Philippe d'Alsace (1185), Philippe-Auguste le réunit à la couronne (1215) : *Le Roi...fit solennellement renoncer Jean de Saint-Simon à toutes les demandes que ce Seigneur & ses descendants pourroient former sur cette hérédité* (id, p 674).

¶ *Mémoires pour servir à l'histoire...de la province du Vermandois*, par M. Louis-Paul COLLIETTE, 1771, Cambrai, 2 vol.

Guibert de Nogent, Lib. 2, Guizot 9:72 : *Je crois devoir nommer en tête de tous les autres princes Hugues-le-Grand, frère de Philippe, roi des Français : quelques autres, sans doute, lui étaient supérieurs en richesses et en puissance ; mais il ne le céda à aucun pour l'éclat de la naissance et l'honnêteté de la conduite que Coliette traduit : Ses biens seulement ne répondoient point à la grandeur de sa naissance. Quelques Seigneurs de sa suite l'effaçoient même par leur train ; mais son mérite étoit reconnu transcendant* Coliette, 1771, T2, p39.

Passant par les Alpes et Bari, ils subissent une tempête en traversant l'Adriatique dans laquelle la plupart disparaissent. Les rescapés arrivent à Durazzo d'où Hugues est conduit à Constantinople. Sans douter de sa valeur guerrière, il ne mérite pas d'être surhaussé par une "royauté" qui n'a alors pas cours. Il n'est pas le premier (*princeps*), seulement le premier à partir (*primus*) ! Il sera aussi un des premiers à rentrer : après la prise d'Antioche, envoyé en ambassade à l'empereur pour demander des secours, au lieu de rejoindre ses besogneux camarades, il quitte le pays, prenant place parmi les *déserteurs* qui se rachèteront à la malheureuse expédition de 1101<sup>36</sup>.

---

Une fois Hugues mort glorieusement (1102), Adèle reprend le gouvernement et le garde après son remariage.

Coliette, T2: 116 *Adèle de Vermandois, devenue veuve de Hugues de France (état qu'elle garda pendant à peu près quatre ans), & après avoir convolé en de secondes noces avec le Comte de Clermont, ne se désaisit point d'un pouce de son domaine, ni du moindre degré de son autorité dans ses possessions du Vermandois & du Valois.* Elle lègue les "comtés" de Vermandois et de Valois à Raoul, le fils qu'elle a eu d'Hugues, et le "comté" d'Amiens à Marguerite, la fille qu'elle a eue de Renaud de Clermont, laquelle épousera le comte de Flandres.

Raoul épousera la fille d'Etienne comte de Blois et Adèle de Normandie que, devenu sénéchal de Louis VII, il répudiera pour Pétronille, la sœur d'Eléonore d'Aquitaine, moyennant la guerre de Champagne (Vitry etc) et excommunication...

<sup>36</sup> Sirtar, 2018: *The crusading deserters were labelled with the stigma known as infamy (infamia) which was a social exclusion resembling secular excommunication...*(111) /mais/ *the French chroniclers writing in 1105–1109 tended to rehabilitate the crusading deserters. There are two possible explanations for this approach: (1) the chroniclers' affection either for the deserters or for their families, and (2) the outcome of the Crusade of 1101* (115).

Ainsi, Guibert de Nogent : *Qui pourrait dire que le comte Etienne et Hugues, qui furent en tout temps si honorables, puissent être comparés, pour avoir paru un moment revenir sur leurs pas, à quelques-uns de ceux qui persévèrent dans leur abandon ? Leur fin contribua si puissamment à l'accomplissement des choses au sujet desquelles on les accuse, qu'on peut maintenant chanter leurs louanges en toute assurance, tandis que l'existence des autres fait encore rougir tous les hommes de bien...Les deux hommes dont je parle eurent une conduite toujours honorable, avant comme après les circonstances que je raconte. Les autres, parce qu'ils ont vu Jérusalem et le sépulcre, pensent qu'ils ont pu se livrer en sécurité à toutes sortes de crimes ; ils reprochent à des hommes saints, si on les compare à eux, de s'être retirés, et tandis qu'eux-mêmes sont entachés d'un nombre infini de forfaits, ils ne veulent pas même convenir que la fin de ces hommes saints soit digne des plus grands éloges.* Lib V, Guizot 9: 190-1

*Voici ce que disent quelques personnes pour expliquer le refus de Hugues-le-Grand de retourner auprès de ses compagnons d'armes...dans la délicatesse de son honneur, il redoutait d'avoir à souffrir des privations au milieu de ceux qui étaient ou plus avarés ou plus ardents à amasser des ressources, quoique lui-même fût plus grand, ou du moins ne cédât à aucun d'entre eux en distinction. Au surplus, personne ne saurait se plaindre avec justice. des*



De manière variable, les chroniqueurs louent leur Grand. Le remettre dans son contexte local conduit à relativiser. L'épaisse brume informationnelle n'expose au soleil que les pics les plus élevés dont les noms sont célèbres. Elle cache les contreforts (les sires, leurs hommes, leurs pauvres), les vides (les absents) et les monts anonymes : une multitude d'expéditions restent invisibles, faute de chef connu et de traces documentaires : outre les "pauvres" dont nous parlerons (§3a-ii), mentionnons cette flotte "anglaise" qui aurait capturé Laodicée, ces "Lombards" que les comtes trouvent déjà arrivés, et tant d'autres dont nous ne savons rien.

On ne peut pas cartographier des absences qui n'ont pas assez été étudiées : outre une bonne partie des "comtes" germaniques mobilisés pour l'empereur ou trop occupés par la "guerre civile" ; outre les sires anglais retenus par leur roi (Rufus), les "espagnols" voués à leur propre libération, il manque les comtes d'Aquitaine et leur duc, ceux d'Anjou, ceux de Bourgogne. Remarquons qu'ils ne sont nullement stigmatisés. Dira-t-on que, même aussi "chrétiens" que les autres, ceux qui restent ont

---

*retards de celui qui revint cependant dans la suite, et qui succomba enfin illustré du martyr, et emportant la réputation du plus brave chevalier. Lib VI: 209*

*Coliette T2, 41. Nous ne savons quelle raison déterminait tout-à-coup notre Comte à se retirer. Après s'être acquitté de sa commission, il ne revint point à l'armée des Croisés ; mais il repassa en France. Cette éclipse, à laquelle personne ne s'étoit attendu, lui est devenue un crime auprès de quelques écrivains du temps, qui n'ont peut-être jamais discuté ni même connu les motifs de sa conduite. Mais Guibert de Nogent, plus réfléchi dans le jugement qu'il a porté de Hugues, trouve bien excusable la disparition d'un Prince, qui, toujours élevé délicatement & dans l'abondance, & prêt à manquer de tout, parce qu'uniquement livré à sa bravoure il avoit négligé & perdu toutes les ressources dont il avoit le plus de besoin, sauve, par une fuite prudente, ses jours infortunés des rigueurs de la misère plus formidable pour lui que toutes les armées des Infidèles. Aucun autre historien n'étoit plus en état de bien parler du comte Hugues, & d'en faire connoître tout le mérite à la postérité, que Guibert, abbé de Nogent-sous-Coucy. Il avoit l'honneur de lui faire souvent sa cour ; & le Prince le combloit de sa bienveillance & de son amitié même.*

autre chose à faire ? Mais les partants aussi avaient un agenda local, parfois plus pressant ! On ne trouve pas de différences significatives qui enrichiraient l'analyse historique.

Qu'il y ait tant d'absents invalide le thème de la "levée en masse". Ici, des comtes sont sensibles (à quoi ? à l'aventure ? à la gloire ? à Jérusalem ? à l'émulation ?) et enclenchent un processus de mobilisation. Là, ils ne le sont pas. Est-ce dû aux vecteurs (qualité des prêcheurs ou envoyés) ou aux circonstances locales ou personnelles ? Les uns poussent ou sont poussés, les autres non. Mais ils ne sont pas différents, comme en témoigne la liste des participants aux expéditions de 1101 (Cate, 1969). Par exemple, en 1095, Guillaume (IX d'Aquitaine et VII de Poitiers), ne part pas, quoiqu'il ait bénéficié de la meilleure propagande puisque la tournée d'Urbain se fait largement chez lui. En 1101, il part, malgré sa récente conquête de Toulouse.

Pour 1096, les expéditions significatives comprennent quatre vagues indépendantes (chaque groupe étant fait de morceaux plus ou moins lâchement confédérés) : deux grandes et deux petites. Les premières sont les troupes des "Provençaux" et le conglomérat des "Normands-Flamands-Blésois". Les secondes, les Italo-Normands et les "Lorrains" qui, de marginaux, deviendront centraux.

Malgré sa supériorité (richesse, effectifs, pape...<sup>37</sup>) Raymond de Saint-Gilles, comte de

---

<sup>37</sup> France, 1970, souligne que Saint-Gilles est le seul des "chefs" à avoir eu des relations avec le pape, avant et après Clermont et suggère que, si son leadership sur sa propre expédition allait de soi, l'agglomérat de plusieurs troupes le

Toulouse, ne parvient pas à imposer son leadership et, de 1096 à sa mort (1105), va d'échec en échec. Sans surestimer le "hiatus culturel" entre *oc* et *oïl*, on pourrait penser à structurer le jeu des comtes en opposant le pôle "provençal" à la constellation normande<sup>38</sup>. Mais cette constellation n'est pas un parti. Les "Normands-Flamands-Blésois" n'agissent pas ensemble et leur importance est tactique, non stratégique, à la différence des "Provençaux", des "Italo-Normands" (Bohémond) et des "Lorrains" (Godefroy, Baudoin).

Nous examinerons d'abord le conflit entre les deux premiers et son arrière-plan (a), puis introduirons les derniers (b), avant de généraliser (c).

#### **a) Italo-Normands et Provençaux**

Rappelons que, début XIe, des Normands — Bohémond en est issu — ont découvert les opportunités de l'Italie du sud byzantine. Ils ont combattu pour et contre les uns et les autres avant de se mettre à leur compte. Ils ont combattu et même vaincu le pape (Civitate, 1053) jusqu'à ce qu'il soit poussé à s'allier à eux par besoin de soutien contre les Byzantins d'abord, l'empereur germanique plus

---

met dans une situation inextricable, principal mais non premier : *although Raymond led the biggest single army, the crusade was joined by other magnates who were his equals in rank, and who possessed large armies...sources. The Count, in fact, failed to capitalise on his resources of wealth and power. Bohemond, in contrast, beginning with a small but good army, became the dominant figure in this period of the crusade* (288).

<sup>38</sup> Sauf l'insignifiant Hugues de Vermandois, tous les autres appartiennent à la constellation normande ou sont en rapport avec elle. Outre les Normands proprement dits (les deux Robert et Bohémond/Tancrede), Etienne de Blois est le mari d'Adèle, la fille de Guillaume *le bâtard* (ce qui a un sens politique dans les rapports Blois-Champagne/Capétiens) ; les Boulogne, en sandwich entre Flandres et Normandie, sont dans la problématique anglaise (Eustache *aux gernons*). Même Raymond a eu une normande d'Italie comme deuxième épouse (et a tenté de raffler la dot de sa sœur !).

tard : en devenant vassaux du pape (Melfi, 1059), ils légitiment leurs conquêtes passées et futures (Sicile). C'est sous la bannière (*vexilla*) papale qu'ils prennent la Sicile aux Musulmans et rétablissent les églises à partir de 1061. A présent, *milites Christi*, ils sauvent Grégoire VII du désastre (1084) et se payent en pillant Rome. Si Guibert (Clément III) est un pape germanique, son challenger, Urbain II, est un pape normand<sup>39</sup>. Quelque vingt-cinq ans après la prise de Jérusalem, le chroniqueur William de Malmesbury fera de Bohémond l'inspirateur d'Urbain : à la faveur de la croisade, *Urban might obtain Rome; and Boamund, Illyria and Macedonia*<sup>40</sup>.

En effet, les Normands, une fois l'Italie du sud conquise sur Byzance, ont regardé de l'autre côté de l'Adriatique. Opposant l'or au fer, Byzance a excité les rivalités entre Normands et les révoltes urbaines contre eux (McQueen, 1986). En recrutant massivement des mercenaires normands<sup>41</sup>, Byzance

---

<sup>39</sup> *Without the Normans, Urban II would have lacked the political power, military backing, and precedence to call for crusade* (David C. Douglas, *The Norman Achievement*, Berkely: University of Los Angeles Press, 1969).

<sup>40</sup> William of Malmesbury's *Chronicle of the Kings of England*, 1125 [1127]. Bk IV, CHAP. II. The Expedition to Jerusalem. [A.D. 1095–1105.]: *In the year of the incarnation 1095, pope Urban the second, who then filled the papal throne, passing the Alps, came into France. The ostensible cause of his journey, was, that, being driven from home by the violence of Guibert, he might prevail on the churches on this side of the mountains to acknowledge him. His more secret intention was not so well known; this was, by Boamund's advice, to excite almost the whole of Europe to undertake an expedition into Asia; that in such a general commotion of all countries, auxiliaries might easily be engaged, by whose means both Urban might obtain Rome; and Boamund, Illyria and Macedonia... Still nevertheless, whatever might be the cause of Urban's journey, it turned out of great and singular advantage to the Christian world...*

<sup>41</sup> Cette longue habitude de traiter avec les barbares inspirera le comportement d'Alexis à l'égard des Grands de la croisade : Magadalino (1996) souligne que l'empire croit savoir gagner des alliés barbares et les maîtriser, même conflictuellement. *As Jonathan Shepard has observed, his /Alexis/ treatment of the crusading leaders suggests a care to avoid the mistakes which had led Herve to rebel against Michael VI, Crispin to rebel against Romanos IV, and Roussel to rebel against Michael VII.* Cela réussit d'abord avec Bohémond mais déraile en un lieu crucial : *the capital of Byzantine Syria was Antioch, another great city of antiquity, an apostolic see and one-time imperial residence. Modern histories of Byzantium consistently underestimate the significance of the reintegration of this*

augmente son potentiel militaire et diminue celui des chefs adverses : s'ils ne rétribuent pas suffisamment leurs hommes, ceux-ci partent en face. Enfin, l'empereur de Constantinople exploite les conflits au sein de la Chrétienté occidentale : en s'alliant à l'empereur germanique, il fait pression sur les alliés du pape.

Byzance ne sait pas résister à la force des Normands dans les batailles en face à face, comme le montrent les victoires de Guiscard en Illyrie en 1081. Mais Byzance sait susciter des troubles en Italie du sud et une attaque du pape par l'empereur Henri IV. Cela oblige Guiscard à rentrer (1084), laissant le commandement à son fils Bohémond. Celui-ci poursuit la pénétration jusqu'à ce que l'affaiblissement de son armée finisse en déroute : non payés, ses hommes le quittent pour Byzance.

Si Bouillon est la *star* posthume de la croisade, Bohémond en est la *star* présente, une légende vivante<sup>42</sup>. Sa force, son physique avantageux, son charisme, séduisent jusqu'à Anne Comnène : *un homme tel qu'on n'en avait jamais vu dans l'empire, sa présence éblouissait autant les yeux que sa*

---

*city...The very fact that Bohemond, the most byzantinised of the crusaders, coveted Antioch and allowed it to distract him from completing his pilgrimage to Jerusalem, is indicative of the city's value in Byzantine eyes...*

<sup>42</sup> France dans son review de l'ouvrage que Flori consacre à Bohémond : *Bohemond was the star of the First Crusade, notamment pour ses qualités guerrières que Flori a le tort d'oublier. Or, without Bohemond the soldier, this is a portrait which, for all its learning, is deeply flawed.*

Paul (2010 :537-8) souligne que son assimilation (physique et politique) à son père Guiscard le rend épique : *As is clear from the episodic and even genealogical structure of epic cycles, medieval audiences were enthralled by the idea that heroes might inherit both the character and the ambitions of their ancestors. Bohemond's continuation of his father's old struggle -waged on the same battlefield and against the same enemy- fit this model precisely. Indeed, according to some accounts, it would seem as if Robert and Bohemond were an extension of the same ego.*

*réputation étonnait l'esprit*<sup>43</sup>. Aussi impressionnant qu'elle le trouve, Anne l'habille en *fourbe, qui, sous prétexte de piété, cachait le dessein de s'emparer de Constantinople* et, à sa suite, une grande partie des historiens en fera le *bad guy*, le symbole d'un opportunisme qu'on prête trop généreusement aux Normands, oubliant que, dans la guerre de tous contre tous, la souplesse est aussi nécessaire que la force physique. Il est vrai que "les Normands" (une généralisation abusive) ont gagné plus souvent que les autres.

---

<sup>43</sup> Dans le Livre XIV de l'*Alexiade*, alors qu'elle narre avec horreur la dernière expédition de Bohémond contre Byzance, elle en dresse un portrait presque énamouré. Diehl, 1908 : *Il faut lire dans l'Alexiade le portrait enthousiaste qu'Anne Comnène a tracé de ce géant roux, à la taille fine, aux larges épaules, à la peau blanche, aux yeux bleus étincelants, au rire éclatant et terrible, de ce héros redoutable et séduisant à la fois, si bien fait au physique qu'il semblait construit d'après le « canon » de Polyclète, et au moral si souple, si habile, si beau parleur...Ainsi parlait du barbare d'Occident cette princesse byzantine, plus de quarante ans après le jour où Bohémond lui était apparu pour la première fois comme un éblouissement. Il n'y a point dans l'Alexiade tout entière, exception faite du basileus Alexis, un homme à qui Anne Comnène ait fait les honneurs d'un portrait plus achevé et plus flatteur.* Charles Diehl, "Figures byzantines - Anne Comnène", *Revue des Deux Mondes*, 5e période, tome 43, 1908 (p. 690-708).

La traduction Cousin du texte d'Anne (1685, *Hist. Const.*, T4, p 394) étant lourde, je donne la version anglaise : *He was such a man, to speak briefly, as no one in the Empire had seen at that time, either barbarian or Greek, for he was a wonderful spectacle for the eyes, and his fame surpassed that of all others. But to describe the figure of the barbarian in detail : he was so tall, that he surpassed the tallest man by almost a cubit ; he was slender of waist and flank, broad of shoulder, and full-chested ; his whole body was muscular, and neither thin nor fat, but very well proportioned, and shaped, so to speak, according to the canon of Polyclitus. His hands were active, and his step was firm. His head was well joined to his body, but if one looked at him rather closely, one noticed that he seemed to stoop, not as though the vertebrae or spinal column were injured, but, as it seemed, because from childhood on he had been in the habit of leaning forward somewhat. His body as a whole was very white ; his face was of a mingled white and ruddy color. His hair was a shade of yellow, and did not fall upon his shoulders like that of other barbarians ; the man avoided this foolish practice, and his hair was cut even to his ears. I cannot say whether his beard was red or some other color ; his face had been closely shaved and seemed as smooth as gypsum ; the beard, however, seems to have been red. His eyes were bluish-gray, and gave evidence of wrath and dignity ; his nose and nostrils gave vent to his free breathing ; his nose aided his chest, and his broad chest his nostrils, for nature has given to the air bursting forth from the heart an exit through the nostrils. The whole appearance of the man seemed to radiate a certain sweetness, but that was now cloaked by the terrors on all sides of him. There seemed to be something untamed and inexorable about his whole appearance, it seems to me, if you regarded either his size, or his countenance, and his laugh was like the roaring of other men. He was such a man in mind and body that wrath and love seemed to be bearing arms in him and waging war with each other. His mind was many-sided, versatile, and provident. His conversations were carefully worded, and his answers guarded. Being such a man, he was inferior to the emperor alone in fortune, in eloquence, and in the other natural gifts.* (cit. Yewdale, 1925: 137).

Bohémond a toutes les apparences de l'aventurier sans avoir ni scrupule<sup>44</sup>. A la guerre illyrienne de Guiscard, il n'a rien gagné. Ensuite, son héritage lui échappe et passe à son demi-frère qu'il combat pour en arracher des morceaux, sans pouvoir aller trop loin en raison de la vigilance de leur oncle commun, Roger de Sicile.

Bohémond saisit la chance de la croisade. Abandonnant le siège d'Amalfi qu'il faisait avec son frère et son oncle, il emmène avec lui une bonne partie de l'armée. Mais il manque de ressources : pour s'imposer à ses hommes et compenser son infériorité par rapport aux grands comtes latins, il fait la paix avec l'empereur Alexis et entre à son service (Sheppard, 1988). Il s'entremet activement pour obtenir des autres Grands qu'ils jurent fidélité à l'empereur. C'est encore comme lieutenant de l'empereur qu'il ravitaille les assiégeants de Nicée. Il espère devenir *domestic of the East*. Antioche le dévie. L'occasion est trop belle et l'empereur superflu. Bohémond arrache Antioche à Saint-Gilles et y reste, au lieu d'aller libérer Jérusalem. Quelques années plus tard, en proie à la double pression des "Turcs" et de l'empereur, Bohémond s'échappe pour assembler en Europe une armée qui secourrait Antioche contre l'empereur. Le pape lui donne sa bénédiction et un légat pour prêcher croisade. La tournée "française" de Bohémond suscite l'enthousiasme. Il y gagne d'épouser une fille du roi

---

<sup>44</sup> Contra : Bartlett (2008) s'emploie à définir ce qu'est alors la "piété" pour comparer le comportement des Normands à celui des autres afin de montrer qu'ils ne méritent pas leur réputation d'hypocrisie. *Recent trends in crusade historiography depict the Frankish participants of the First Crusade as acting out of piety, while their Norman counterparts remain as impious opportunists. This thesis challenges this prevailing point of view, arguing that the Norman crusaders met the same standard of piety as the Franks.*



Philippe (et d'en envoyer une autre à Tancrède), ce qui n'est pas grand chose mais a bonne allure <sup>45</sup>. Son armée, débarquée en Illyrie, n'est pas combattue de front par Alexis qui la vainc en coupant ses approvisionnements. Bohémond doit se reconnaître vassal de l'empereur pour Antioche (traité de Déabolis, 1108). Il meurt (1111) <sup>46</sup> : Rodomont en "loser" ?

Au contraire, son rival, le vieux Raymond de Saint-Gilles, a toutes les apparences de la piété, de la fidélité aux serments et du désintéressement. A la faveur d'héritages, il en est venu à "régner" *des Pyrénées aux Alpes*. Après deux mariages fructueux, il vient d'épouser la fille du roi de Castille-Léon et sa riche dot qui l'accompagnent en Orient. C'est, pour

---

<sup>45</sup> Ne prenons pas le roi Philippe pour Louis XIV ! Un siècle après l'usurpation capétienne, il a, dans le royaume de l'Ouest, le titre de roi et pas grand chose d'autre. Sans parler de ses "problèmes" matrimoniaux et de son excommunication corrélative, les grands comtes sont plus puissants que lui et même les sires le vainquent (guerre du Puiset). Si "fils de roi" vaut succession à la couronne selon son rang, fille de roi n'est pas grand chose de plus qu'un cadeau diplomatique. Constance a épousé d'abord Hugues, comte de Troyes, frère cadet du grand comte de Blois, Etienne-Henri. A son "divorce", dix ans plus tard, elle rejoint son ex belle-sœur, la formidable Adèle de Blois, fille du *Conquérant*, qui, depuis la mort d'Etienne, gouverne les comtés. On a tort de sous-estimer son rôle dans le voyage français de Bohémond : c'est à Chartres, non à Paris, que Bohémond épouse Constance et qu'il prononce son grand discours de recrutement. C'est des possessions blaisoises que viendront la plupart des "croisés".

<sup>46</sup> A tout prendre Déabolis n'était pas un si mauvais résultat. D'ailleurs les chroniques de l'abbaye de Fleury feront de l'expédition de 1108 une victoire de Bohémond ! *The Fleury texts also substantially skew the final result of the war in 1108, making it seem as if Bohemond had not actually been defeated but had extracted oaths of security and fidelity from Alexios.* (Paul, 2010).

Pour avoir une légitimité, Bohémond s'était fait enfiéffer d'Antioche par le Légat du pape qui n'en avait guère le droit. En devenant vassal de l'empereur, il obtenait un titre incontestable et l'avenir restait ouvert. C'est seulement si l'on pense que la croisade de Bohémond visait à s'emparer de Constantinople que le Traité de Déabolis (1108) est une défaite absolue.

Bohémond rentre en Italie et meurt, ce qui paraît à beaucoup une fin de partie. Mais McQueen, 1986 : *As Yewdale /1917/ pointed out Alexius actually gained very little from the treaty as Tancred was still in Antioch defending its territories ostensibly on behalf of his uncle. The fact that Bohemond's ambitions remained in the east is born out by the fact that he continued to style himself 'Prince of Antioch' and more dramatically, by the fact that at the time of his death he was raising an army and a fleet to take east, vraisemblablement pour préparer sa revanche.*

partie, dans ses terres qu'Urbain fait son "tour de France". Raymond est le premier à prendre la croix. Il aurait tout abandonné à son fils Bertrand et juré de ne jamais revenir. Il est pieux. Il est bon pour les pauvres, les défend et les nourrit. Réticent d'abord à prêter serment à Alexis, il lui serait ensuite le plus fidèle. Il aurait si peu d'ambitions personnelles que son "comté" de Tripoli est le dernier à voir le jour. Il meurt en 1105. L'opposition "culturelle" entre *provençaux* et "nordistes" d'une part, la jalousie à l'égard de ses richesses et puissance d'autre part, en feraient le mal-aimé d'une croisade dont il aurait dû être le chef naturel et à laquelle il aurait tout sacrifié.

Vraiment ?

Il est vrai que la troupe de Raymond est la plus nombreuse (quoiqu'elle manque de comtes et de chevaliers) et que son Trésor ne s'épuise jamais. Par contre, le "quasi royaume" méridional *des Pyrénées aux Alpes* que maints historiens lui prêtent est une double illusion. D'abord, la façon dont Raymond se fait comte est douteuse (mystérieuse éviction de son frère Guillaume et, à sa mort, spoliation de Philippa, l'héritière de celui-ci —cf. Pradalier, 2005<sup>47</sup>). Ensuite, le grand comté n'existe pas : dans cette *curieuse principauté bipartite à deux pôles* (Toulouse et Nîmes), le duc d'Aquitaine et le comte de Barcelone ont des droits importants et des prétentions considérables ; de plus, le comte de

---

<sup>47</sup> La note XV de la nouvelle *Histoire générale du Languedoc* (Du Mège, Tome 3, 1841) reconnaît : *Il est assez difficile de fixer le droit qu'avoit Raymond de S. Gilles à la succession de Guillaume comte de Toulouse son frere, qu'il recueillit à l'exclusion de cette princesse ; et les auteurs sont fort partagez là-dessus.* Et invoque une vente qu'aurait faite, de son vivant, Guillaume à Raymond, et une clause de substitution qui l'aurait établi héritier à la place de la fille de Guillaume. Mais la clause en question concerne des droits particuliers (Moissac) et non le comté. Guillaume semble s'être laissé envahir paisiblement par son frère.

Toulouse est en concurrence avec "ses" comtes, vicomtes, châtelains, et les entités religieuses qu'il soutient sont attaquées par d'autres.

On dira que le tableau n'est pas propre à ce pays et qu'on pourrait dresser à peu près le même du comté de Blois ou de n'importe quel autre. Justement, c'est le point : Raymond est comme les autres. On a glosé exagérément sur la "tradition romaine" qui aurait fait du comté de Toulouse un proto-Etat. Peut-être a-t-elle retardé la "révolution des châteaux" et modifié ses formes, elle ne l'a pas prévenue. Au XIe, le "pouvoir comtal", dépourvu de base castrale, est une coquille presque vide (Débax 2005 et 2016 <sup>48</sup>). A preuve : la crise qui suit le départ de Raymond. La conquête de Toulouse par le duc d'Aquitaine en 1098 au nom des droits de son épouse Philippa <sup>49</sup> bénéficie du soutien des

---

<sup>48</sup> La "mutation féodale" se fait au XIe : *Contrairement à ce qui a souvent été écrit, les sociétés hispano-occitanes du XIIe siècle peuvent être considérées comme tout aussi féodales que celles de l'Europe du Nord* (Bonnassie, 1980). Débax, 2005 : *Le point le plus saillant est sans doute la faillite assez générale des pouvoirs aux niveaux supérieurs de l'aristocratie...*(p : 3) *Les comtes ont subi de front les attaques grégoriennes, mais aussi et surtout ils ont vu leur suprématie sérieusement contestée par l'ascension de l'aristocratie châtelaine...*(6) *Le déclin du pouvoir comtal dans ses bases militaires et judiciaires et la multiplication des châteaux peuvent être observés dès la deuxième moitié du Xe siècle* (7).

Débax, 2016 : *La crise des pouvoirs comtaux trouve une de ses causes dans la prolifération des châteaux et l'apparition d'une aristocratie châtelaine. Ce phénomène est une évolution au long cours qui est à l'oeuvre en Languedoc depuis la fin du Xe siècle ; elle fait sentir pleinement ses effets fin XIe-début XIIe. On voit en effet apparaître une aristocratie châtelaine qui ancre son pouvoir sur un château et qui constitue une seigneurie autour de celui-ci...L'ancrage d'une domination aristocratique polarisée sur des châteaux est pleinement achevée fin XIe-début XIIe. Il semble que cette évolution a particulièrement affecté le pouvoir comtal, surtout le pouvoir raimondin...De fait, il manquera toujours aux comtes de Toulouse cette base castrale et ces réseaux de fidélités que les Trencavel, par exemple,...ont su se constituer au cours du processus de féodalisation...*

<sup>49</sup> Pradalier (2005) examine les relations Aquitaine/Toulouse : *L'histoire des relations entre Toulouse et l'Aquitaine bascule au XIe siècle ; jusque vers 1060, les comtes de Toulouse, en héritiers lointains des ducs de l'époque mérovingienne, font valoir épisodiquement leurs prétentions aussi bien sur l'Aquitaine stricto sensu que sur la Gascogne. Elles sont favorisées par le morcellement politique, en particulier la dualité Aquitaine-Gascogne. Tout change avec la constitution d'un bloc unique, même disparate, sous la poigne de Gui-Geoffroi, alias Guillaume VIII d'Aquitaine. Le rapport de forces se renverse alors en faveur des Aquitains, ainsi que l'illustrent l'incendie de*

innombrables challengers des comtes, augmentés des ennemis que Bertrand s'est fait par sa maladresse. Interrompue par le départ en Orient de Guillaume et vraisemblablement le paiement d'une rançon par Bertrand (1101), l'offensive aquitaine reprend (1108-1119), cause ou conséquence du départ de Bertrand en Orient <sup>50</sup>.

Finalement, loin d'être un "quasi roi", Raymond ressemble à Robert *Courteheuse* (Curthose), duc de Normandie : l'Orient le soustrait à la situation impossible de son pays <sup>51</sup>. La comparaison tournerait

---

*Toulouse en 1064 et le mariage de Guillaume IX et de Philippa en 1094. Désormais Toulouse est sur la défensive et les comtes issus de Raimond de Saint-Gilles ne semblent trouver leur salut qu'en s'appuyant sur leurs territoires provençaux. Paradoxalement la pression aquitaine accentue le caractère bipartite du comté, sans pour autant réussir à faire sauter le verrou toulousain.*

Les droits spoliés de Philippa justifieront en 1098 la prise de Toulouse par son mari, le duc d'Aquitaine, Guillaume IX, puis, en 1141, le siège de Toulouse par Louis VII, mari de sa petite fille Aliénor...et, après le "divorce", la tentative de Henri Plantagenêt, nouvel époux d'Aliénor, qui voit Louis VII venir au secours de Toulouse (1159). En 1164, une armée commandée par l'archevêque de Bordeaux viendra à nouveau menacer Toulouse. En 1188, Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine, lance une nouvelle offensive contre Toulouse.

<sup>50</sup> Pradalier : *Si la victoire reste au duc d'Aquitaine appuyé sur une partie de l'aristocratie régionale et sur Saint-Sernin et ses milites, elle est de courte durée. La pression de la papauté fait céder Guillaume IX qui se croise à son tour en 1100. Aussitôt, l'autre prétendant, Bertrand, fils de Raimond de Saint-Gilles, paraît dans la place...Bertrand n'en est plus le maître dès 1108 et il n'y a aucune raison de penser que les Aquitains ne la réoccupent pas immédiatement, même si les témoignages de leur présence se concentrent vers 1114-1115.*

*...Saint-Sernin se retrouve dans le camp aquitain et la ville se divise à nouveau. Ce qui pourrait expliquer la fuite de Bertrand en Orient et les combats de rue en 1114...Saint-Sernin et ses vassaux urbains ( les Baptizat, les Manent, etc...) ne sont pas les seuls à soutenir Philippa et Guillaume IX. Désormais, c'est toute la région qui bascule dans leur camp...*

*D'où vient alors qu'en 1119 une révolte expulse la garnison de Guillaume IX et son chef Guillaume de Montmoreau du Château Narbonnais, avant qu'une troupe de Toulousains n'aille chercher à Orange en 1123 Alfonse-Jourdain, l'autre fils de Raimond de Saint-Gilles...?*

*...Les événements de 1119 ne mettent pas fin aux visées aquitaines sur Toulouse. Mais celles-ci se coulent désormais dans le contexte de la Grande guerre méridionale où interviennent aussi les Barcelonais et les grands seigneurs du Midi dont les Trencavel.*

<sup>51</sup> Orderic Vital : *Ainsi la Normandie était misérablement troublée par ses propres enfants, en proie à leurs fureurs, et le peuple désarmé était sans protecteur, livré à la désolation. Dans de telles infortunes, le duc Robert, inquiet de ce qu'il voyait, et redoutant de plus grands malheurs encore, puisqu'il était abandonné de presque tout le monde, résolut, d'après l'avis de quelques personnes religieuses, de remettre ses Etats au roi son frère, de prendre la croix du*

même à l'avantage de Robert qui, non seulement fait payer très cher l'engagement de la Normandie à son frère roi d'Angleterre, mais, après une croisade aussi honorable et confortable que possible, rejoint la Sicile en héros, capitalise sa gloire en épousant une belle et riche héritière dont la dot rachète son duché <sup>52</sup> (qu'il reperdra plus tard comme on le sait) !

N'en déduisons pas trop vite que les Grands (et les moins grands) partent pour échapper à leurs problèmes et tenter une nouvelle chance. Ne remplaçons pas le schéma des cadets par celui des "losers". D'autres ont les mêmes difficultés et ne partent pas. S'il est banal de dire que les problèmes font partie de la vie, dans le monde instable de ce temps tout pouvoir est problématique et, dans une certaine mesure, aléatoire. Répétons le : *power needed constant maintenance*.

---

*Seigneur, et, satisfaisant à Dieu pour ses péchés, d'entreprendre le voyage de Jérusalem. Dès que le roi des Anglais connut ce projet, il l'approuva avec joie. (OV IX, Guizot 27: 420).*

David, 1920 : 89 *Moreover, the situation of Duke Robert at home was such that new fields of opportunity and adventure offered peculiar attractions to him...*

<sup>52</sup> David, 1920 : *once in his life he had played a distinguished part in a great adventure worthy of the best traditions of the Normans. It is true that he had not displayed so great energy and resourcefulness as some of the other leaders...But for the moment he stood without a rival; and it is little wonder that he gained the hand of one of the great heiresses of Norman Italy /Sibyl of Conversano/ together with a dower sufficiently rich to enable him to redeem his duchy. The Crusade had been a fortunate venture in the life of Robert Curthose. He had set out from Normandy with a record of continuous failure and a reputation for weakness and incompetence. He was now returning with all the prestige and glory of a great crusading prince /Ascalon/, his past sins and failures all forgotten. He was soon to become a hero of romance...(118) Yet he was still the same indulgent, affable, 'sleepy duke,' who had failed in the government of his duchy once and was to fail again...(119) THOUGH Robert's life had been filled with failures and had ended in a signal disaster, his memory by no means perished with him. As a leader in the Holy War he had earned an enviable fame, which was early enhanced by legend (dès son vivant: Robert le moine, Raoul de Caen, WoM, Wace, Gaimar, chanson d'Antioche, chanson Jerusalem)..(190) In refusing the Latin crown, Robert had contemned and spurned the gift of God. Hence his defeat at Tinchebray and wellnigh thirty years of incarceration. No feature of the Robert legends was more persistent of more universally accepted than this...(200).*

La rivalité de Bohémond et de Raymond à Antioche, théorisée comme une opposition à propos du respect des serments prêtés à l'empereur, est un conflit d'appropriation, non seulement de la ville mais de la Syrie où, du côté de l'Euphrate, Baudoin de Boulogne se fait "comte" d'Edesse, ce qui, on le verra, renforce la position de son frère Godefroy de Bouillon.

Antioche est la deuxième ville de l'empire, l'un des cinq patriarcats de la Chrétienté (St Pierre), la capitale de la Syrie byzantine. Sa richesse, sa localisation, ses fortifications, lui donnent un poids stratégique. Puisque Bohémond n'a pas obtenu le mandat de l'empereur (*domestic of the East*), il se fait autocrate, prenant, du fait d'Antioche, une option sur tout l'Orient, à faire ratifier ou pas par l'empereur selon les circonstances. On comprend les réticences jalouses des autres Grands et l'opposition de Raymond dont l'échec nous masque qu'il a la même idée. Ce n'est pas seulement pour se renforcer à Antioche que Bohémond ne participe pas à la marche vers Jérusalem : "géopolitiquement", Jérusalem est une périphérie sur laquelle celui qui tient Antioche a déjà une main <sup>53</sup>.

---

<sup>53</sup> Wolf (1991) montre que le chroniqueur de Bohémond, l'auteur de la *Gesta Francorum*, a du mal à habiller le stratège en *miles christi* : *Bohemond's subsequent failure to respect his own oath by refusing to relinquish his hold on Antioch was difficult for the Gesta author to explain after having painted such a glowing portrait of a single-minded miles Christi...One of the ways that he dealt with Bohemond's failure to fulfill his vow as a pilgrim was simply, by drawing as little attention to his departure /of the expedition to Jerusalem/ as possible.../une autre manière est de maximiser Antioche/ The sheer weight of attention made the capture and defense of Antioch the focal point and climax of the Gesta Francorum. The conquest of Jerusalem, by comparison, was relegated to a rather hasty denouement...It was at Antioch, too, that the enemy first assumed epic...The author also intensified the drama at Antioch by elaborating on the story of Stephen of Blois' desertion...to elevate Antioch to the position of the pivotal battle...to give precedence to Antioch. If he could not bring Bohemond to Jerusalem, he could, in a sense, bring "Jerusalem" to Bohemond by elevating Antioch's place in the Gesta Francorum from an important step on the road to the Holy Sepulchre to the one truly miraculous episode in the entire expedition (p 212 sq).*



Bohémond sera déçu : à la faveur de son absence, la dynamique interne de la conquête conduit à instituer un "royaume de Jérusalem". C'est un des nœuds de l'expédition. Notons que, à propos de Jérusalem, nul ne songe à mentionner les serments à Alexis et les droits de l'empire. Son statut se dispute entre Croisés : les barons déboutent l'Eglise qui voulait un fief papal et décident de choisir un roi. Les autres Grands étant, soit prêts à partir, soit inacceptables, ils élisent Godefroy de Bouillon, duc d'empire pour la Basse-Lorraine (encore un faux-semblant —cf. *infra*) puis nomment eux-mêmes un patriarche (le normand Arnoul de Choques). Godefroy convient aux barons : d'un côté, il a toute la noblesse souhaitable (double ascendance carolingienne) ; de l'autre, il n'a pas la capacité de les empêcher de se constituer des domaines, fiefs fictifs ou *princées*. Ce faisant, volontairement ou non, entraînés par la mystique de Jérusalem, les barons portent un coup stratégique à la position d'Antioche<sup>54</sup>. Bohémond cherchera à la rétablir en jouant la carte papale (remplacement d'Arnoul par Daimbert et revendications "théocratiques" de celui-ci) mais il ratera l'occasion de la mort de Godefroy, étant fait prisonnier peu avant (Melitene). Baudoin succèdera à son frère et, surmontant l'opposition du clergé, parviendra, lui, à se faire couronner roi.

Quelques années plus tard, Raymond de Saint-Gilles, tant de fois déçu (Antioche, Arqa, Jérusalem, Ascalon...), n'aura pas de scrupule à se saisir du petit

---

<sup>54</sup> Barker 1911 :... *The establishment of a kingdom in Jerusalem in 1100 was a blow, not only to the Church but to the Normans of Antioch. At the end of 1099 any contemporary observer must have believed that the capital of Latin Christianity in the East was destined to be Antioch.*



"comté" de Tripoli, montrant ainsi que, à Antioche, la défense des serments et des droits de l'empereur lui servait à contrecarrer les ambitions de Bohémond dont le modèle de phagocytose était partagé par tous.

**b) Lorrains**

Etonnante carrière posthume de Godefroy de Bouillon ! Il deviendra un héros d'épopée par débordement de la mystique de Jérusalem : de la légende du cygne à la *Jérusalem délivrée*, en passant par la *chanson de Jérusalem*, Godefroy, *le capitaine qui délivra le grand tombeau du Christ*, saint et super-héros, sera présenté, rétrospectivement, comme le chef de la première croisade <sup>55</sup>.

Albert d'Aix, son chantre : *Ici commence le premier livre de l'histoire de l'expédition à Jérusalem, dans laquelle sont racontés les hauts faits du très-illustre duc Godefroi, dont le zèle et les travaux délivrèrent la Cité sainte des mains des infidèles et la restituèrent aux fils de la sainte Eglise.*

Mais aussi Guibert : *autant le duc Godefroi était supérieur à ses frères par sa sagesse, autant il*

---

<sup>55</sup> Citons, par exemple, la progermanique Chronique de Zimmern : *Il [L'illustre et cher prince, le duc Godefroi de Lorraine] guérit miraculeusement en quelques jours, et dès qu'il fut de retour en Allemagne, il prit congé de l'empereur et par toutes sortes de moyens amassa l'argent nécessaire pour payer la solde d'un certain nombre de gens de guerre. Pendant douze ans, il poursuivit son projet : enfin, du consentement de ses deux frères, le seigneur Baudouin et le seigneur Eustache, il vendit tous leurs biens fonds, ce qui lui procura une somme considérable d'argent comptant, se proposant de l'employer pour le bien général de la chrétienté...Lorsque les princes de Gaule et d'autres nations apprirent que l'on allait commencer la glorieuse entreprise chrétienne que leur avait déjà prêchée auparavant le pape Urbain, à Clermont en Auvergne, ils choisirent unanimement pour chef de toute l'armée le duc Godefroi.*

Les chroniqueurs "français" goment sa "germanité", ce que déplorait, entre autres, l'historien des croisades Bernhard von Kugler : *Gottfried, so begeistert auch die Franzosen von ihrem Godefroy de Bouillon zu sprechen pflegen, gehört im wesentlichen doch nicht zu ihrem, sondern zu unserm Volke* (Historisches Taschenbuch, 1886,4).

*le fut par sa puissance et par le nombre des chevaliers qui le suivirent.*

Parmi toutes les illusions engendrées par la mystique de Jérusalem, cette assumption de Godefroy est la plus surprenante. *Ex ante*, le grand homme, ce n'est pas lui mais son frère aîné, Eustache III comte de Boulogne, celui dont, *ex post*, on parlera le moins : *overlooked or dismissed*, il reste *in His Brothers' Shadow* (Tanner, 2003). Eustache, probablement parti avec les deux Robert (Normandie et Flandres), se joint à ses frères Godefroy et Baudoin après Constantinople.

On ne croit plus à la théorie des cadets démunis : la *via sancta* doit être pavée d'or. Toutefois, il se trouve que la plupart des "Grands" de la première croisade sont des cadets. Ils sont fortunés —*sine qua non*— mais cadets. Cela dénote sans doute des capacités ou des circonstances particulières : Raymond de Saint-Gilles, Godefroy et Baudoin. Si Bohémond est techniquement un aîné, les circonstances en ont fait un cadet. Etienne de Blois et Courteheuse échappent à la règle, mais le premier se couvrira de honte et le second restera comme le *sleeping duke*.

Eustache III, comte de Boulogne, est le fils et héritier du riche Eustache *aux germons*<sup>56</sup>, descendant de Charlemagne à la fois par son père et par sa mère. Il jouit de l'heureuse position de son

---

<sup>56</sup> Entre les ambitions normandes et flamandes, Eustache se met au *centre of political developments in Flanders, Lorraine and England through a policy of strategic marital and political alliances* (Van Cuick, 2014). Epoux de la fille du roi d' "Angleterre" Æthelred *le malavisé*, puis de la fille de Geoffroi *le barbu* duc de Haute-Lorraine, Eustache, apporte son concours à la conquête de l'Angleterre sur son vieil ennemi Godwinson (Harald) mais échoue ensuite à s'emparer de Douvres pour son propre compte. Réconcilié avec Guillaume, il récupère les grands domaines qui lui avaient été attribués lors de la conquête. Il meurt en 1087, les laissant avec son comté à Eustache, son fils aîné.

petit comté au centre du trafic de la Manche (Wissant).

Le cadet Godefroy (dont Guillaume de Tyr fera un aîné !), sans avenir à Boulogne, a été confié à son oncle maternel, Geoffroy *le Bossu*, duc de Basse-Lorraine. Godefroy a la chance que l'échec du mariage du *Bossu* le laisse sans enfant. Gravement blessé par un assassin, le *Bossu*, au moment de mourir (fév. 1076), adopte le jeune Godefroy (15 ans) et en fait son héritier, lui attirant une multitude d'ennemis qui saisissent l'occasion pour revendiquer telle ou telle possession de Geoffroy : notamment la formidable Mathilde de Toscane et Albert de Namur.

Mathilde, séparée du *Bossu* depuis leur mariage, est techniquement sa veuve<sup>57</sup>. Soutenue

---

<sup>57</sup> Cf. Dupréel, 1904. Béatrice, épouse de Geoffroy *le Barbu*, père du *Bossu*, était sa cousine wigéricide au 4ème degré canonique [arrière-arrière-grand père commun : Wigéric, comte palatin de Lotharingie † 916/19]. Fille de Frédéric duc de Haute Lorraine († c. 1026), elle épouse d'abord un fidèle impérial de la maison de Canossa, Boniface, marquis de Toscane. Après son assassinat (1052), elle s'unit au *Barbu* sans qu'ils demandent la permission de l'empereur ni la dispense de consanguinité. L'empereur, déjà en conflit avec l'un et l'autre pour des raisons différentes, entre en Italie, refuse d'approuver le mariage, garde Béatrice en prison. *Le Barbu* repart en Lorraine où, à la faveur des attaques du comte de Flandres, il fait la paix avec l'empereur (probablement en 1056). Il profite de la papalisation de son frère Frédéric (Etienne IX, 1057-8) pour étendre ses possessions au Nord de l'Italie et devenir *duc et marquis* (Spolète etc). Mais, malgré sa participation à l'instauration du pape Nicolas II, l'alliance normande de celui-ci le fait repartir dans l'empire (1060), laissant Béatrice en Italie, régente de sa fille Mathilde jusqu'en 1067.

Redevenu "germain", il participe au coup d'Etat d'Annon (Kaiserswerth) et remet en selle le pape Alexandre contre son rival Cadalus. L'empereur le fait duc de Basse-Lorraine à la mort de Frédéric de Luxembourg (1065), Basse-Lorraine dont la revendication armée lui avait fait perdre la Haute-Lorraine paternelle.

Redevenu mari et italien en 1067 (expédition contre les Normands à la place de Henri IV à l'initiative d'Hildebrand), il meurt en 1070, après avoir fait en commun avec Béatrice de grandes pénitences et dons qui font jaser.

Dès 1055-6, *le Barbu* et Béatrice ont fiancé le fils du premier à la fille de la seconde, *le Bossu* et Mathilde. Ils les marient...Mathilde a un enfant qui meurt dans les mois qui suivent. Elle quitte son mari (1072), retourne en Italie où elle s'éloigne de sa mère († 1076), conservant de grandes possessions et revendications en Lotharingie. Devenue veuve, elle épouse politiquement en 1089 Welf *le gros*, le jeune fils du duc de Bavière, et s'en sépare en 1095, avant ou après que le duc quitte le camp du pape pour celui de l'empereur.

En analysant la symbolique du sarcophage romain que Mathilde donne comme tombeau à sa mère (Phèdre et Hippolyte), Lazzari, 2017, suggère que l'inceste (au sens canonique) commis par Béatrice et *le Bossu* serait la cause

bien sûr par son pape (Grégoire VII), elle s'allie à Albert, le comte de Namur qui réclame Bouillon, et à Théodoric, l'évêque de Verdun qui veut récupérer le comté de Verdun dont *le barbu* s'était emparé. Elle s'allie même à Manasses, l'excommunié archevêque de Reims. Godefroy doit se battre contre tous, défendu par son tuteur, le prince-évêque de Liège.

Quoique l'embrouillamini successoral se mêle à la *querelle des investitures*, l'antagonisme de Godefroy avec Mathilde et donc avec son pape, n'a rien de dogmatique : *in the struggle between the rival church factions, he had no pronounced views, and was guided by his local interests* (Andressohn, p 42). On ne sait pas s'il participe aux campagnes impériales contre l'antiroi Rudolf (1078/80) et contre le pape en Italie de 1082-84 (prise de Rome).

A la mort du *Bossu*, Henri IV n'a investi Godefroy que du *marquisat d'Anvers*, attribuant le duché à son propre fils, le bébé Conrad, et nommant *vice-duc* Albert de Namur, l'ennemi de Godefroy. Leur lutte est permanente (Dorchy, 1948). Dix ans après la mort du *Bossu*, Godefroy n'a toujours pas conquis son héritage, malgré les secours reçus de son père et de ses frères. L'empereur le fait enfin duc de Basse-Lorraine (1087), mais la mort de l'évêque

---

de leur séparation et de leurs pénitences, et que la mort de son enfant aurait été comprise par Mathilde comme une punition divine.

Noter que l'histoire va plus loin puisque Daimbert, l'archevêque de Pise nommé par Mathilde en 1088, disputera à Godefroy de Bouillon la primauté à Jérusalem et cherchera à empêcher de lui succéder son frère, Baudouin de Boulogne.

de Liège (1091) le prive de son principal soutien et lui cause des difficultés supplémentaires <sup>58</sup>.

Au total, en 1096, si Godefroy a retrouvé le titre ducal et gardé le comté de Bouillon avec sa forteresse, ses droits restent contestés. En ce sens, son départ a quelque chose d'une liquidation : avec le concours de sa sainte mère Ida, il fait la paix avec le Prieuré Saint-Pierre qu'il avait pillé, vend ses droits sur le comté de Verdun, Mosay, Stenay et Falkenstein à l'évêque Richer, et engage le comté et le château de Bouillon à l'évêque impérial Otbert de Liège. Bonne affaire pour ses compétiteurs !

Son départ en Orient semble devoir moins à l'enthousiasme qu'à l'émulation <sup>59</sup>. L'exemple

---

<sup>58</sup> Les évêques de Metz, Toul, et Verdun ayant basculé du côté d'Urbain, l'empereur pour renforcer son emprise sur Liège vend la nomination à un fidèle, Otbert— si fidèle qu'il l'accueillera en 1106 lorsque, après avoir été forcé à abdiquer, il s'échappera de prison. Aussitôt en place, pour payer ses dettes, Otbert viole la grande et riche abbaye St Laurent dont l'abbé et les moines se réfugient à l'abbaye de St Hubert et, attaqués par Otbert, fuient à Reims, passé du côté papal. Mais les guerres de l'évêque l'obligent à demander l'assistance de la noblesse, ce qui permet à Godefroy et aux Grands d'imposer la réintégration des abbés (1095).

Dorchy, 1948, p 990 : *Otbert avait pu obtenir l'évêché de Liège, en partie grâce à l'argent de l'ex-abbé de Saint-Laurent, Wolbodon. Celui-ci, déposé par Henri de Verdun par suite de ses excès, avait obtenu en retour d'Otbert la promesse d'être restauré à la tête de l'abbaye. Le nouvel évêque tint parole, chassa Bérenger qui avait remplacé Wolbodon, et rétablit ce dernier à Saint-Laurent. L'abbé expulsé alla se réfugier auprès de l'abbé de Saint-Hubert Thierry II qui prit en main sa défense, ce qui lui valut d'être déposé à son tour (fin 1093).*

<sup>59</sup> Andressohn (1947) : *What influenced Godfrey, alone of the German princes, to make the decision, is a matter of speculation. The stress placed upon his piety is of later origin and does not seem justified, for his conduct toward church property was by no means exemplary. Like many other lay princes he profited by the confusion and the turmoil of the Investiture Struggle. Shortly before the crusade he interfered in the destructive internal strife which had been raging in the wealthy monastery of St. Trond, and secured for his part in imposing a new abbot the sum of one hundred marks, an outlay which nearly ruined the abbey. He also dissolved the priory of St. Peter near Bouillon and took over its possessions. His equivocal attitude in regard to the trial of Abbot Theodoric of St. Hubert and Abbot Berenger of St. Laurent justifies the chronicler in remarking that he blushed because of a guilty conscience.... (p 48) The chronicle of St. Hubert appears to intimate that Godfrey followed the example of others rather than that he led the way. It states that the princes of the provinces undertook to go, and Godfrey planned to accompany them. Pilgrimages to the Holy Land were not a new ambition to this region; in 1064, Bishop Siegfried of Mainz, Bishop William of Utrecht, and a number of other bishops...(49) There was great enthusiasm for the crusade in Lorraine; great numbers of common folk from Lorraine and the Rhenish regions were recruited by Peter the Hermit, Gottschalk, and Emico (52).*

d'autres Grands, à commencer par son aîné, Eustache, la pression maternelle et, peut-être, les difficultés locales l'ont décidé. A 35 ans, s'il s'est beaucoup agité, il n'a pas réussi grand chose. Il n'est même pas marié.

Comme c'est la règle, il demande la permission de quitter le pays à l'empereur qui la lui accorde. Si Henri IV ne pousse pas à la croisade, il ne l'empêche pas, pas plus en 1096 qu'en 1100-1101<sup>60</sup>. Il ne les perçoit pas comme une opération d'Urbain et, moins encore, comme une tentative de le doubler en prenant la direction de la Chrétienté à sa place. Ses soucis sont plus concrets : les implications "géopolitiques" du remariage de Mathilde de Toscane avec Welf, fils du papaliste Duc de Bavière (1089), lui ont fait prendre l'offensive en Italie où il reste coincé, de 1093 à 1096, les Bavarois bloquant les cols. A cela s'ajoute le ralliement à Urbain de son fils héritier, le *vice-roi* Conrad. Ce n'est qu'en 1095/96 que l'empereur fait la paix avec Welf et peut rentrer en Allemagne regrouper ses forces.

C'est à ce moment que se font les départs. Godefroy assemble une troupe à partir de son

---

<sup>60</sup>Cate, 1969 : *At any rate, Henry IV interposed no objections to enlistments in Germany (he was to propose a pilgrimage himself two years later), and some of his adherents were among those who now took the cross...Chroniclers speak of recruits from all the duchies, but most of the persons actually named were from Bavaria and its marches. The ranking layman was Welf IV of Bavaria. The old duke had fought first for Henry IV, then on the papal side, but had latterly made his peace with the emperor and now had determined to go to Jerusalem in expiation of his sins. He was accompanied by Ida of Austria, widow of Leopold II and mother of the ruling margrave, Leopold III; by count Frederick of Bogen and the burgrave Henry of Regensburg; and by one Bernhard, sometimes identified as count of Scheyern. Among the many clergy attached to the army were archbishop Thiemo of Salzburg, bishop Ulrich of Passau, abbot Giselbert of Admont, and, fortunately for us, the historian Ekkehard of Aura (p350).*



"réseau", parents et amis <sup>61</sup>. Ne croyons pas qu'il mobilise les comtes de Basse-Lorraine, ils ne sont pas ses vassaux. Alors, le duché n'est pas une principauté territoriale : Godefroy a des possessions d'un côté, un titre ducal de l'autre, pas un "duché". En Lorraine comme ailleurs, c'est la force qui valide

---

<sup>61</sup> Murray, 1992, exploite toutes les sources disponibles pour étudier la composition et l'évolution de la troupe de Godefroy. *We cannot simply assume that Godfrey's household accompanied him in toto to the East. We will discover that numerous knights entered his service in the course of the crusade.* Murray distingue trois phases (quatre) :

1) au départ : *Considering the peripheral position of Lower Lotharingia within the empire, as well as its accessibility to France and the preaching of the crusade, Godfrey's army included relatively few of the major nobles of the duchy, especially those of comital rank* (313). Trois composantes : le réseau, le comte du Hainaut qui ne veut pas partir avec Robert de Flandres, des *lords and knights* de Haute Lorraine (dont le fils aîné du Duc, Louis, comte de Mousson), restés sans drapeau à la suite de la maladie du Duc, Theoderic I, comte de Bar et Montbéliard.

2) à Constantinople : *contemporary sources do yield the names of some individual Germans and others who seem to have joined Godfrey or Baldwin after Constantinople* (322)... *Such lords, it must be stressed, were in straitened circumstances. They were leaderless, and had lost baggage, arms, mounts and followers in the debacle at Nicaea. Their adhesion to the newly-arrived contingents is thus hardly surprising. Yet lords and knights from the other armies were also joining Godfrey about this time. Godfrey's brother Eustace III of Boulogne had left Europe in the company of his lord, Robert II of Flanders, and Robert of Normandy...Yet thereafter Eustace seems to have been associated more with his brothers than with the two Roberts* (323)

3) à Antioche : quoique, de son côté, Baudoin et les perspectives qu'il ouvre à Edesse attirent des hommes des troupes de ses frères et aussi de Robert de Flandres, *From around the winter of 1097-98, we can discern a parallel growth of ties of dependency within Godfrey's exercitus... It is thus evident that from the time of the siege of Antioch ever-increasing numbers of knights were penniless and had nothing to bargain with except their own service.* D'où Godefroy tire-t-il les ressources nécessaires ? outre ce qu'il a emporté, il a reçu des dons de l'empereur à Constantinople et *Another vital source of supply was Baldwin* (provisions et argent) ... *Thus by the time of the siege of Antioch, a time when many in his own exercitus and indeed in other contingents were in serious financial difficulties, Godfrey had access to new sources of income and supplies in addition to whatever reserves had remained from earlier. The growth of ties of dependence may also have been expedited by the disappearance of intermediate levels in the command structure of the army* (328).

4) une fois roi, Godefroy peut distribuer des terres et une partie des tributs qu'il perçoit : *The subsequent establishment of a Frankish state with Godfrey as its ruler allowed him to provide patronage in the form of fiefs and financial support. Although the actual territory under his control was small, he could also dispose of substantial amounts of tribute paid by the Muslim cities of the coast* (328).

Ainsi, conclut l'A., *When it set off in August 1096 the army was almost entirely Lotharingian in composition, a character which was greatly influenced by the alliances and animosities which had arisen in the two duchies during the years of the Investiture Contest and its accompanying feuds. Yet in the course of the three years it took to reach its ultimate goal, the army was constantly changing in composition and structure* (329).



les droits. Le titre de Godefroy est seulement une dignité impériale, sans autorité par elle-même <sup>62</sup>.

Godefroy, sans enfant, semble avoir choisi pour héritier son petit frère Baudoin de Boulogne : initialement voué à l'Eglise, celui-ci a pris goût à la guerre en venant avec Eustache au secours de leur frère et a épousé la fille (hélas, non héritière) de Raoul II de Tosny, un grand baron anglo-normand. Godehilde (Godevere) l'accompagne en Orient (†1097). Baudoin sera le bras droit de Godefroy, tant pendant le voyage (lui et son entourage servent d'otages pendant la traversée de la Hongrie) que pendant le siège d'Antioche où les ressources de son comté d'Edesse alimenteront le Duc, lui permettant de recruter pour renouveler sa troupe qui, malgré le renfort des rescapés germaniques à Constantinople,

---

<sup>62</sup> Pour Dupréel (1904), dès *le Barbu*, le duché se décompose et les efforts contraires du Bossu ne suffisent pas : *Désormais, une grande puissance centrale ne pourra plus maintenir l'unité du duché. Les seigneurs du second rang ont trop profité des régnes de Gothelon le Jeune et de Frédéric de Luxembourg, des luttes de Godefroid et de Henri III, des intérêts étrangers de l'époux de Béatrice absorbé par d'autres soins; ils ne s'arrêteront plus dans la voie de l'émancipation complète. Lorsque Godefroid le Bossu essaya plus tard d'enrayer ce mouvement désastreux pour sa famille (son refus de tenir les promesses de son père semble bien trahir cette préoccupation), ses efforts arrivèrent trop tard ou furent trop éphémères* (p 135).

Dorchy (1948) héroïse Godefroy. Henri IV lui refuse le duché en 1076 (peut-être en raison du soutien de son père à son ennemi de Frise) et le prend en mains en l'attribuant au bébé Conrad et en le confiant à un vice-duc, Albert de Namur. Pour Dorchy, l'incapacité de Godefroy à récupérer son héritage est au contraire l'échec d'Albert à administrer le duché.

Lorsque l'empereur attribue enfin le titre à Godefroy, l'A. s'interroge (p 987) : *En 1087, le pouvoir ducal en Basse-Lotharingie était désagrégé. Godefroid de Bouillon aurait-il la force nécessaire et l'influence personnelle suffisante pour le restaurer, pour lui redonner l'éclat qu'il connut sous Godefroid Ier, Gozelon le Grand et Godefroid le Bossu? C'est ce que nous verrons.* Il répondra triomphalement p 998 : *En conclusion, à la fin du xie siècle, le rétablissement de la dignité ducale semble acquis.* Il note cependant : *Il /Godefroid/ ne put certes éviter le morcellement du duché entre les Grands bas-lotharingiens, mais il s'allia avec ceux-ci et les rendit inoffensifs en pratiquant une politique d'équilibre...Certes la Basse-Lotharingie acheva de se morceler, mais la fonction ducale n'en resta pas moins réelle.* Mais il a ruiné sa thèse par avance en remarquant à la suite de la question précédente : *Les neuf années pendant lesquelles Godefroid exerça le pouvoir sont peu connues, par suite de l'insuffisance des sources dont nous disposons* p 987. S'il n'y a pas de traces dans les sources, c'est que Godefroy n'a pas fait grand chose en tant que duc !

s'est évaporée. En ce sens, Baudoin mérite bien sa place de successeur de Godefroy à Jérusalem.

Un autre adjoint de Godefroy nous importe : Baudoin du Bourg [Bourcq], encore un cadet. S'il tient aux Lorrains par son père, Hugues, comte de Rethel en Ardennes, il tient aux Franciens par sa mère, Mélisende, l'une des fameuses *Montlery sisters*<sup>63</sup>. Par là, il interface le groupe de Godefroy avec les barons d'Ile de France et d'Orléanais, en particulier le *Puiset-Montlery gang* (Riley-Smith). Adjoint de Baudoin de Boulogne dans la conquête d'Edesse, celui-ci l'enfieffe du comté quand il succède à Godefroy à Jérusalem en 1100. L'adjoint de Baudoin du Bourg, fils d'une autre *Montlery sister*, à la mort du roi Baudoin (1118), jouera un rôle décisif dans le coup d'Etat par lequel le cousin du Bourg est fait Baudoin II de Jérusalem à la place d'Eustache de Bologne (Murray, 1992a).

On s'étonnerait que la petite troupe "lorraine" ait eu un tel succès si l'on ne pensait pas à celui de la petite troupe "italo-normande" : les marginaux finissent par occuper le centre.

---

<sup>63</sup> Guy[I] (±1095), fils de Thibaut *File-Etoupes*, Seigneur de Montlhéry, épouse Hodierna de Gometz-la-Ferté. Leurs filles sont fameuses par leur descendance.

Riley-Smith, 1997 : *Montlhery was one of those troublesome castellan families - others were Beaugency, Montfort, and Le Puiset - which in the eleventh century had come to dominate the territories round Paris at the king's expense...*(p 170) *Two of Guy and Hodierna's sons, the husbands of two of their daughters, six grandsons, a granddaughter and her husband, and the husband of another granddaughter, a great-grandson and the husband of a great-granddaughter took part in the First Crusade. This extraordinary record was due largely to the offspring of Guy and Hodierna's four daughters, the legendary Montlhery sisters whose procreativity was mentioned with awe by the twelfth-century historian William of Tyre. They were married into the families of St Valery and Le Puiset-Breteuil, which each sent three first crusaders, Le Bourcq of Rethel, which sent two, and Courtenay which provided one* (171).

**c) Un monde fluide**

La "guerre sainte" ne modifie pas le "logiciel" des barons. Ils sont, outremer, les mêmes qu'en Europe. Si la "révolution des châteaux" se termine, ses résultats ne seront pas fixés avant longtemps : les droits sont instables, la compétition permanente, les rapports avec la féodalité ecclésiastique conflictuels, les fidélités multiples et volatiles. Le schéma des hommages ne constitue pas une chaîne de commandement.

Ce sont ces hommes, les comtes et châtelains, leurs chevaliers, leurs piétons, leurs valets, leurs prêtres et leurs clercs, qui passent outremer.

Qu'il ait "faim" ou non, tout baron, tout sire, est un "mangeur de terres" et doit l'être car cela conditionne son identité, son existence et l'entretien de son entourage. "Mangeur de terres" chez lui, il le reste en Orient, dans ce vide créé par l'absence de l'empereur et les victoires sur les "Turcs". Les historiens d'aujourd'hui, prisonniers d'une alternative anachronique entre "spirituel" et "matériel", discutent et mesurent la part relative de "piété" et d'"avidité". Les barons sont pieux (à leur manière) et accapareurs. Pour autant que le 2ème canon de Clermont soit véridique, il énonce que le pèlerinage vaudra pénitence à ceux qui le feront dans le but de délivrer l'Eglise d'Orient et non pour s'enrichir. Il ne proscrie pas l'enrichissement, il le subordonne : le butin, le pillage, l'appropriation sont des accessoires ou des moyens pour une fin, sanctifiés par celle-ci. Raymond en saint et Bohémond prédateur sont des caricatures.

Il est vain de distinguer et compter les "avides", ceux qui restent en Orient, et les "pieux", ceux qui rentrent, leur vœu accompli, sans accaparer de terres, sans enrichissement, sauf toutefois la gloire et les reliques qui sont un capital transférable (Robert de Normandie n'est pas le seul !). Parmi eux, certains ressentent la fatigue de la longue et dure expédition ou le "mal du pays", d'autres ont trouvé incommestible le désert palestinien ou manqué d'occasion intéressante. Une fois revenus, quelques-uns rejoindront un monastère, la plupart recommenceront à "manger de la terre". Les barons ici et là-bas sont les mêmes. J'aimerais croire à la légende d'Urbain pour le créditer de ce coup de génie : avoir mobilisé les barons tels qu'ils sont.

Est-ce à cause du piège historiographique, de la mystique crusadique ou du mythe de l'Orient que nul ne pense (ou n'ose) comparer cette aventure à d'autres contemporaines ? La durée d'une expédition de milliers de kilomètres, ses rigueurs, ses effectifs "innombrables", son but et son résultat eschatologiques (Jérusalem), semblent appeler l'évocation de l'expédition d'Alexandre le Grand aux limites de l'univers plutôt que celle de la conquête de l'Angleterre voisine, trente ans avant Clermont. Jérusalem et Londres paraissent d'autant moins comparables que nous les voyons à travers leur héritage : les siècles de croisades réitérés et la normalisation papale pour la première, l'histoire d'Angleterre pour la seconde ; rétrospectivement, ces deux conquêtes font époque, chacune dans une dynamique singulière.

Essayons de combattre ce biais et de nous placer dans le temps de l'évènement : la différence est-elle qualitative ou quantitative ? une question d'échelle ou de nature ? Dans les conditions "sociotechniques" du temps, l'accès à l'Outremer lointain par terre et à l'outremer proche par eau demandent des efforts différents dont, néanmoins, la somme est beaucoup plus semblable que ne nous le suggèrent nos moyens de transport : l'Angleterre est alors infiniment plus loin de la Normandie qu'aujourd'hui.

Le *vexillum* papal sanctifie Guillaume *le bâtard* et sa coalition de Normands, Boulonnais, Flamands et autres, dont beaucoup sont déjà pourvus sur le continent. Illustrant la fluidité du monde de ce temps, ils vainquent puis évincent les nobles "saxons". Mais rien n'est acquis. Aussi habile et puissant que soit Guillaume, il subit des révoltes, saxonnes et aussi normandes. Ses fils le combattent et se combattent. Puis ce sera *l'anarchie d'Etienne* et les Angevins. Au total, une affaire aussi problématique que celle d'Orient, avec les Norvégiens dans le rôle des Turcs !

Partout, à ce moment et plus tard, de telles expéditions se font et se défont : les Normands en Italie du Sud, puis en Illyrie, puis en "Tunisie" ; l'expansion germanique à l'Est et en Italie du Nord ; les "Français" en Angleterre, puis en Languedoc...sans oublier, à l'arrière-plan, le grand glissement des "Turcs" vers l'Occident, ni les Slaves...Nous devons nous déprendre de la cartographie et des frontières "intangibles" pour admettre l'instabilité essentielle de ce temps.

Le voyage outremer fait partie de la série. Ces armées de sires emportent avec elles la "révolution des châteaux". Pour ces barons, quoique l'outremer ne soit pas vierge (empire grec), ce que personne ne tient —ou ne tient plus— est *terra nullius* et bon à prendre, mais, encore une fois, cela n'implique ni avidité particulière, ni dénuement. Le sire est fait pour prendre, qu'il soit nanti ou non. Il prend pour empêcher ses concurrents de le faire, il prend pour lui-même et pour redistribuer afin d'entretenir la fidélité de ses "clients".

On a longtemps pensé que leur famille envoyait les cadets en Orient pour s'en débarrasser. A cela, on objecte que le coût de l'expédition est tel qu'il vaut mieux garder son cadet que l'expédier. L'argument ne vaut rien : cette "société" n'est pas basée sur l'individu mais sur le groupe. Ce sont les comtes, les barons qui vendent ou engagent des terres, empruntent, pillent, pour constituer des trésors grâce auxquels ils financent le départ et l'entretien des parents et des hommes qui, par conviction, loyauté ou obligation, partent avec eux. Ces liens, il faut les valider en permanence : dans la crise du siège d'Antioche (famine, maladie, intempéries —cf. *infra* §3b-ii), les chevaux disparaissent, mais aussi les clients et les serviteurs.

### **3. Dynamique d'ensemble**

Après avoir passé du "macro" (1ère section) au "micro" (2ème section), j'adopte une approche "mésos" : ayant décomposé "la croisade" en groupes

et en acteurs, remplacé l'unité par la pluralité, je mets ensemble ces "plusieurs". Quoiqu'ils ne constituent pas un macro-sujet ("la croisade"), ils concourent à une action (la campagne d'Orient 1096/99). Elle me pose deux questions, l'une interne, l'autre externe : de quelle matière "sociale" les troupes sont-elles faites ? (a) comment joue la pression des forces extérieures, l'empereur et la guerre (b) ?

**a) Question interne : quantité et qualité**

Depuis qu'on ne croit plus aux chiffres fantastiques des chroniqueurs, on débat de l'effectif des croisés —une illusion et une erreur.

- Illusion : ce sont les armées particulières qu'il faut tenter d'évaluer. Si assembler cent mille hommes demande un miracle (enthousiasme divin etc.), en lever vingt fois cinq mille, c'est presque vingt banalités.
- Erreur : on ne peut pas agréger combattants, non combattants, combattants éventuels et inaptes au combat. Les combattants eux-mêmes sont inégaux, "socialement" et militairement : absurde d'additionner les chefs avec les hommes, les chars (chevaliers armés) avec les fantassins. Dix chars et cent fantassins ne font pas 110 unités.

Se contenter de mettre à côté des "combattants" les femmes et les enfants (Bachrach, 1999) est une dichotomie simpliste. Il faut au moins employer une représentation en étages : le Grand, les comtes, les



sires ; puis leurs chevaliers ; puis leurs "fantassins" ; puis les combattants potentiels ; puis les non combattants utiles ; puis les pèlerins inutiles, les invalides et les mendiants. Sans oublier la mobilité entre catégories.

Il faut compter à part *seniores* et *minores*, et aussi leur gradation (i). La population la plus nombreuse est celle du *menu peuple* (les "pauvres") (ii).

*i) stratigraphie*

Evaluer les effectifs au départ est une pesée "sociale" ; à l'arrivée, une pesée militaire. Les chiffres extravagants donnés par les chroniqueurs pour 1096 ne sont pas des mesures mais des images illustrant la réponse à l'appel de Dieu : légion ! millions ! multitude innombrable<sup>64</sup> ! Par contre, les chiffres pour 1098/99 sont réalistes et même sous-évalués. Dans le modèle cicéronien, l'historien n'est pas un *narrator*, mais un *exornator rerum* (Dragonetti, 1987) : les chiffres sont rhétoriques. "Beaucoup" *ex ante* dit l'enthousiasme, "peu" *ex post* dit la prouesse et le miracle de la victoire.

---

<sup>64</sup> Cf. les *six millions* lyriques de William of Malmesbury (Bk IV, CHAP. II, Ed. Giles, 1847, p 379sq) : *This ardent love not only inspired the continental provinces, but even all who had heard the name of Christ, whether in the most distant islands, or savage countries. The Welshman left his hunting; the Scot his fellowship with lice; the Dane his drinking party; the Norwegian his raw fish. Lands were deserted of their husbandmen; houses of their inhabitants; even whole cities migrated. There was no regard to relationship; affection to their country was held in little esteem; God alone was placed before their eyes. Whatever was stored in granaries, or hoarded in chambers, to answer the hopes of the avaricious husbandman, or the covetousness of the miser, all, all was deserted; they hungered and thirsted after Jerusalem alone. Joy attended such as proceeded; while grief oppressed those who remained. But why do I say remained? You might see the husband departing with his wife, indeed, with all his family; you would smile to see the whole household laden on a carriage, about to proceed on their journey The road was too narrow for the passengers, the path too confined for the travellers, so thickly were they thronged with endless multitudes. The number surpassed all human imagination, though the itinerants were estimated at six millions.*

Quoi qu'il en soit de cet écart, l'attrition est énorme entre le départ du pays et Nicée, entre Nicée et Antioche, entre Antioche et Jérusalem : beaucoup abandonnent en cours de route, sont tués par les armes, et plus encore par la fatigue, la malnutrition et la maladie (France, 1994, Chap. 5). Ces pertes sont différenciées.

Les barons et chevaliers résistent mieux car ils ont plus de moyens, sont mieux protégés et mieux nourris. Mais le chevalier n'est rien sans cheval. Or la mortalité des bêtes dépasse celle des hommes : l'herbe est le pétrole des armées de ce temps, avec un moindre rendement énergétique et des possibilités de transport limitées. En outre, un tank ou un camion sans essence repartira quand on le remplira, alors que, chaque jour, les chevaux doivent être nourris, abreuvés, reposés, soignés. Il en va des chevaux de batailles et de charge comme des bœufs et autres troupeaux de nourriture dont dépendent les hommes. Mais les destriers importent spécialement car leur disparition transforme les centaures en culs-de-jatte ! Les chevaliers par nature, les nobles, le restent et, avec un peu de chance, retrouveront ou emprunteront une monture. Les chevaliers par fonction, leurs *milites* dont le statut tient au cheval sont déclassés et deviennent des *pedites*.

Le cœur militaire et "social" d'une expédition est constitué par les *equites* qui, quoique de rang inégal<sup>65</sup>, combattent en armure et à cheval. Chacun doit avoir plusieurs chevaux et plusieurs hommes pour s'occuper d'eux et des armes. Ensuite viennent

---

<sup>65</sup> France, 1997 : tout guerrier à cheval n'est pas un combattant à cheval (sergents montés, "fantassins" pendant la route) ; tout *equites* n'est pas un "chevalier" (*knight*) ; tout "chevalier" n'est pas un "noble".

les combattants à pied (*pedites*). Peut-on estimer la proportion des uns et des autres ? Le traité passé par les barons pour le transport de la 4ème croisade par Venise stipulera : pour 1 *miles*, 2 écuyers et 4,4 *pedites*. Comme, en un siècle, la technique de guerre n'a pas changé, on peut admettre ces proportions : 1=7 (Murray, 2017 <sup>66</sup>).

Aux combattants "professionnels", il faut ajouter la masse des accessoires. On s'excite à propos des fauconniers, on ne pense pas que, avec une technologie basée sur la main d'œuvre, la vie — celle de tous les jours comme en opérations—, nécessite une multitude de servants dont certains sont personnels (proportionnellement au rang), d'autres communs à un groupe : valets, palefreniers, bouviers, boulangers, cuisiniers, forgerons, blanchisseuses, ravaudeuses, épouilleuses etc. etc., augmentés de leurs aides et de leur famille. Supposons un servant pour un combattant, alors notre 1=7 devient 1=7+7=14. On peut trouver peu nombreux les cinquante chevaliers que le comte de Boulogne conduisit à l'expédition d'Angleterre, mais cinquante *equites* font 350 combattants. Et, avec les servants, on arrive à une troupe d'un millier d'hommes : 50 = 1000.

Sur cette base, l'effectif que déplace une armée de 500 chevaliers est de l'ordre de 10'000 personnes auxquelles il faut ajouter les bêtes et les familles. Tout ça doit être nourri et abreuvé, tout ça défilant au pas pendant des jours donne l'impression d'une troupe immense à des yeux émerveillés ou apeurés,

---

<sup>66</sup> Murray 2017 : 4500 "well-armed knights" (*milites bene armatos*) and the same number of horses, 9000 *squires* (*scutiferos*), and 20,000 "well-armed foot soldiers" (*pedites bene armatos*).

inaccoutumés à voir des masses et incapables de les compter.

En estimant à environ 5000 le total des *equites* partis en Orient en 1096 (France, 1994), cela fait quelque 100'000 personnes sans compter les enfants.

On le verra, il n'y a pas de coupure nette entre non combattants et combattants potentiels. S'ils sont tous des "pauvres", les deux catégories ne coïncident pas.

*ii) pauper et pauper*

Presque tout ce que nous savons de la "1ère croisade" est travestissement, rétropolation, instrumentation, mythification. Le comble est atteint avec les "pauvres". A la lumière de quelques passages de chroniqueurs <sup>67</sup> et des mouvements populaires ultérieurs <sup>68</sup>, on a cru voir des masses de misérables, saisis d'une fureur mystique, partant sur les routes, à la suite des barons ou spontanément à l'aveuglette, commettant des atrocités (Juifs de Rhénanie) et en subissant. Certains tenants de l'approche apocalyptique de la croisade ont même fait de ces bandes les seuls vrais croisés (Alphandéry). Qu'il y ait ici et là des hordes

---

<sup>67</sup> Notamment le fameux passage de Guibert (qui montre cependant que ces misérables ont un bœuf, un chariot et des provisions !) : *Vous eussiez vu en cette occasion des choses vraiment étonnantes et bien propres à exciter le rire : des pauvres ferrant leurs bœufs à la manière des chevaux, les attelant à des chariots à deux roues, sur lesquels ils chargeaient leurs minces provisions et leurs petits enfants, et qu'ils traînaient ainsi à leur suite; et ces petits enfants, aussitôt qu'ils apercevaient un château ou une ville, demandaient avec empressement si c'était là cette Jérusalem vers laquelle ils marchaient...* (RHC occ, T. 4, Lib II, §6, p 162 ; Guizot 9, p 57).

<sup>68</sup> Pour autant que des *menus* se mettent en route spontanément, par désarroi matériel, espoir mystique, ou appât du gain, leur Histoire appartient à une autre problématique, celle des mouvements de masse qui, entre millénarisme et révolte "sociale" parsèment les siècles, perturbations météorologiques d'une "société" verticale, aussi dangereuses et incontrôlables que les inondations et sécheresses d'une économie agricole. On verra les *vaudois* (XIIe), la *croisade des enfants* (1212), les croisades des Pastoureaux (1251 et 1320). On verra les *Lollards* (XIVe), les *frères moraves* (XVe) et les évangelistes de tous poils au XVIe/XVIIe... On verra les révoltes communales et fiscales.

d'illuminés, qu'il y ait des mendiants à la périphérie des expéditions <sup>69</sup>, ne dispense pas de questionner la nature de la composante *populaire*. En 1921, Duncalf, pour la première fois, demande : *What's a "poor" ?* (cf. aussi Porges, 1946 ; Tyerman, 1992). Il répond qu'on ne peut pas assimiler les *pauperes* (en latin) de la croisade à des *pauper* (en anglais), des indigents : *The via sancta was not for the pauper*. Pour partir, il faut être libre <sup>70</sup> (*serfs did not become crusaders*) ou appartenir à un groupe seigneurial. Les libres, urbains et ruraux, doivent avoir quelques moyens, emporter le minimum nécessaire au voyage et acheter la nourriture. Les chroniqueurs parlent plus de marchés que de butin. La revendication courante est d'obtenir des marchés ouverts, approvisionnés à prix normal. Le pillage n'est pas de règle, il advient lorsque les locaux ne veulent pas vendre, ou ne le peuvent pas, les ressources ayant été épuisées par les précédents. Les troupes de "pauvres" qui, le long de la route du Danube, négocient leur passage et payent leur nourriture, arrivent à peu près intactes à Constantinople où leur avance les oblige d'attendre les barons. C'est alors

---

<sup>69</sup> Tyerman, 1992, p 25: *It would be impossible to deny that there were a number of pilgrims on many crusades, especially perhaps the First, who relied less on their own resources than on charity. But such pilgrims had little or no chance of reaching their destination without the active and systematic material assistance of the richer elements within the crusade itself. It is no coincidence that the so-called Children's Crusade of 1212 and the Shepherds' Crusades of 1251 and 1320 failed, on their own resources, to get beyond the northern shores of the Mediterranean, although each of these expeditions was the result also of social, emotional, and local pressures as well as enthusiasm which had little or nothing to do with crusading.*

<sup>70</sup> Duncalf commence ainsi (p 440) : *THE Peasants' Crusade of 1096 has been too generally regarded as a disorderly movement of misguided and unprepared rustics. The name suggests all this. In reality many of these "peasants" seem to have been prosperous middle-class freeholders and townsmen, foresighted enough to furnish themselves with the equipment and money necessary for a long journey to the East. People of such prudence desired an orderly march and asked only the privilege of paying their way.*

que l'ennui, la peur et l'épuisement des ressources entraînent des aventures inconsidérées. Encore le massacre ne sera-t-il que partiel et nombreux seront ceux qui s'aggloméreront aux barons.

Autre confusion : *pauvre* est souvent employé par les chroniqueurs au sens spirituel (*Beati pauperes spiritu*) pour montrer les vertus de la foi et les opposer aux vices des puissants. Ainsi Henry d'Huntingdon (*Historia Anglorum*) célèbre la prise de Lisbonne (1147) comme un triomphe des "pauvres" (anglais), contrastant avec l'échec des rois (continentaux) en Orient <sup>71</sup> : *Material poverty was not the issue.*

Et lorsqu'on en vient au matériel, le sens de *pauper* est relatif : non l'indigent, mais le *unrich* (qu'il le soit du départ ou qu'il le devienne à Constantinople ou à Antioche <sup>72</sup>). Compte tenu, d'une part du lien entre la richesse et la terre, d'autre part de la prégnance de l'Histoire romaine, les *unrich* sont aussi la *plebs* (vs *equites*) : *Chroniclers also speak of crowds of "common people." Many of these, described by a variety of blanket terms, pedites, peregrini, mediocres, etc., were clearly the*

---

<sup>71</sup> Tyerman, 1992, p 26 : *Commentators had an equally selective view of what they meant by poor. The English historian Henry of Huntingdon celebrated the capture of Lisbon in 1147 as a triumph of the poor, which is a distinctly misleading description of the likes of Hervey de Glanville and his fellow crusade leaders. But Henry of Huntingdon used the term deliberately to heighten a dramatic and moral contrast with the failure of the crusade campaigns led by Louis VII and Conrad III. Clerical observers and preachers were less concerned with economic or legal status than with spiritual standing. Although superficially inconvenient in an expanding society held together by the dominance of the rich and powerful, in church no less than state, Christ's teaching on poverty could be used by contemporaries as a vehicle for moral rather than social reform. Poverty was next to Godliness, but this was not necessarily the poverty of St. Francis or the Lincolnshire crusaders of the 1190s designated as pauperrimus. Material poverty was not the issue.*

<sup>72</sup> Tyerman, 1992, p 25 : *Frequently, when chroniclers talk of the poor on crusade they mean the recently impoverished. The notorious king of the Tafurs on the First Crusade was a Norman knight fallen on hard times. Certainly, few who embarked without funds of their own or employment by others could have reached Syria.*

*infantry* (Tyerman, 1992) : en dehors des *equites*, clairement à part du fait de leur entraînement et de leur équipement, il n'y a pas de barrière entre un groupe de combattants et un de non-combattants qui seraient le *menu peuple*. En ce temps où la violence physique appartient au registre normal des relations interpersonnelles, tout le monde est un combattant occasionnel. Certains ont des armes par nature — fussent-elles rouillées et usées—, tous disposent d'armes par destination —outils, bâtons, pierres, poings... Creuser, terrasser, transporter de la terre, des rochers ou des arbres au cours d'un siège, ramasser de la nourriture, est à la portée de n'importe qui. Les femmes contribuent aux fortifications, ravitaillent les combattants et nul doute que les enfants aussi savent se rendre utiles. Aussi, les secours aux pauvres relèvent-ils à la fois de la charité chrétienne et de la gestion des ressources humaines : les renforcements étant tellement inférieurs aux pertes, la pénurie de main d'œuvre est un danger léthal.

La plupart des *menus* participent aux opérations, loin d'être des pèlerins passifs qui profitent de l'escorte armée des barons et attendent tout d'eux<sup>73</sup>. Les "non combattants", indispensables aux combattants, sont aussi une main d'œuvre militaire d'appoint ou de réserve.

Du *pedes* au mendiant, en passant par le valet et l'artisan, ces "pauvres" sont, dans des proportions

---

<sup>73</sup> Pour nier le caractère guerrier de la première croisade, on a fait prêcher au pacifique Urbain un pèlerinage dans lequel les barons seraient le service d'ordre.

Pour sa part, Porges, 1946, malgré quelques remarques intéressantes, reste dans le cadre de la dichotomie simpliste combattants/non combattants. Pour lui, l'attrition des premiers renforce le poids relatif des seconds, leur pression sur les décisions et sur les ressources.



variables, *embedded* dans les expéditions des barons <sup>74</sup>. Que penser alors des troupes qui prennent la vallée du Rhin et la route du Danube, si mal connues et si improprement dénommées *Peasants' crusades* ?

N'a-t-on pas tort de les agglomérer ? Ne faudrait-il pas distinguer, entre les bandes ou en leur sein, ce qui relève des explosions "sociales" à forme mystique comme il y en aura tant et ce qui constitue des "croisades" germaniques informelles ?

Je l'ai noté à propos de Godefroy, l'empereur ne confond pas "pèlerinage" et "papalisme". Ni lui, ni ses partisans ne s'opposent à la libération de Jérusalem. Ce n'est que si on assimile la croisade au pape et qu'on voit dans ses envoyés le ferment de la levée en masse que la "querelle des investitures" équivaut à une répression de la croisade (Ekkehard). Néanmoins, les particularités du "féodalisme" en Allemagne et la "guerre civile" qui accompagne la rivalité du pape et de l'empereur peuvent expliquer une moindre mobilisation des sires : le sous-encadrement du *menu peuple* qui en résulte donne l'impression d'un mouvement *sui generis*.

---

<sup>74</sup> La troupe de Raymond semble contenir plus de "pauvres" que les autres et Raymond être plus soucieux d'eux (protection, secours). Toute explication est hasardeuse : est-ce parce qu'il y a moins de chevaliers ou plus de barons rétifs ? Faut-il parler d'une armée de piétons ? La dépendance de Raymond à l'égard de ses "pauvres" apparaît nettement lorsque ceux-ci se révoltent après Antioche et forcent Raymond à partir pour Jérusalem. Faire de Raymond un *chef de peuple* (Zerner, 1993) est une invraisemblable caricature : *Raymond IV s'investit dans la croisade en vertu du contrat implicite qui liait le prince au peuple dans une société encore imprégnée d'une idéologie romano-impériale qui faisait une grande place aux devoirs sacrés du prince...on découvre non pas une armée, mais un peuple en marche et un prince protecteur des pauvres... partis en bon ordre avec l'armée des chevaliers et sous leur protection, les pauvres de l'armée provençale passèrent sans encombre en Asie Mineure. Au contraire au nord de la Loire les pauvres partirent en bandes plusieurs mois avant les chevaliers, et leur destin fut tragique...*

Pierre l'Ermite et ses prêcheurs, remontant à partir du Berry, ont ameuté le Nord-Est et, rassemblant des foules croissantes, atteint la vallée du Rhin. Ils appellent à *libérer Jérusalem* et ce cri ne reste pas sans échos. Cinq grandes bandes identifiées (outre celles dont on ne sait rien) empruntent très tôt (à partir d'avril 1096) la route du Danube, sous l'égide (plutôt que sous le commandement) de — successivement —Gautier Sans Avoir, Pierre l'Ermite, Fulk, Gottschalk et Emicho. La différence de leur destin est une espèce de test de la distinction que je suggère entre "illuminés" et "germaniques". Les deux premières se conduisent *creditably* (Duncalf) et atteignent Constantinople que rejoignent plus tard les rescapés des suivantes <sup>75</sup>. Cela prouve que ces "pauvres" sont mieux organisés et ont plus de moyens qu'on ne l'a cru : *Whatever else he was, Walter Sans Avoir was not Penniless* (Tyerman, 1992) ; on se souvient aussi du Trésor de Pierre l'Ermite, perdu dans une bataille et remboursé ensuite. Les troupes qui disposent de ressources

---

<sup>75</sup> Pendant que l'Ermite prêche à Cologne en avril 1096, les "Francs" de Gautier se détachent de son groupe et partent premiers. En Hongrie, ils bénéficient de la liberté de passage et de marchés. Malgré quelques difficultés en Bulgarie, ils atteignent Constantinople le 20 Juillet.

L'Ermite et sa troupe quittent Cologne le 19 avril. Jusqu'à Semlin, la traversée de la Hongrie se passe bien. Puis, des excités pillent Semlin et, ensuite, entrant en Bulgarie, l'Ermite et le général byzantin (Niketas) perdent le contrôle de leurs hommes. S'ensuit bataille, déroute, perte du butin et du Trésor de l'Ermite. Mais, rapidement, les envoyés de l'empereur prennent les choses en main et l'armée arrive sans encombres à Constantinople le 1er août.

Les bandes de Fulk, inspirées par l'enthousiasme ou le brigandage, suivent de manière beaucoup plus tumultueuse et sont, sinon détruites, du moins éparpillées en Hongrie. Il en va de même de celle de Gottschalk qui semble payer pour les autres. Enfin le "comte" Emicho et Guillaume "le charpentier", vicomte de Melun et du Gâtinais, rejoints par des contingents d'Allemagne du sud, tentent de forcer l'entrée en Hongrie (Wiesselburg) et sont battus.

On voit que le roi de Hongrie (Koloman Árpád) est assez fort pour permettre ou refuser le passage. Plus tard, le groupe de Godefroy de Bouillon devra négocier très sérieusement. Pour laisser circuler et acheter, Koloman veut la garantie que tout se passe en ordre. Et, le temps passant, devient de plus en plus circonspect. Gautier et l'Ermite ont la chance d'être les premiers et arrivent à peu près à tenir leurs hommes. Leur voyage est un succès et, à Constantinople, l'empereur les reçoit d'autant mieux qu'il est sensible à la réputation de l'Ermite

suffisantes pour payer leur nourriture passent ; celles qui n'en ont plus, réduites au maraudage ou au pillage, sont réprimées ou détruites. Rappelons cette dure vérité : *The via sancta was not for the pauper*. L'Avoir conditionne la réussite <sup>76</sup>.

Les chroniqueurs ignorent ces expéditions, les déprisent ou les méprisent <sup>77</sup>. Tout ce qu'on en sait vient d'Albert d'Aix, un "témoignage" discuté. On perçoit aujourd'hui que ces troupes, moins folles qu'on ne le croyait, n'étaient pas dépourvues de chevaliers ni de moyens militaires. A la fin XIXe Hagenmeyer avait vu dans la *Chronique de Zimmern* la preuve de la participation nombreuse des nobles

---

<sup>76</sup> Cela est confirmé *a contrario* par la suite, quand les *menus* auront passé le Bosphore et devront attendre les barons. Leurs problèmes viennent de leur avance. Ils arrivent à Constantinople au moment où les barons se mettent en marche. Ce n'est qu'un an plus tard, au siège de Nicée (mai 97), que tout le monde sera assemblé. En attendant, quoique les marchés restent ouverts et l'approvisionnement assuré, des dizaines de milliers de pèlerins s'impatientent et voient leurs ressources s'épuiser. D'où les offensives prématurées et désordonnées qu'ils entreprennent pour leur malheur (Civetot). *The fundamental reason for the failure of the first two bands was their premature arrival in the East* (Duncalf).

<sup>77</sup> Les chroniqueurs contemporains, pour la plupart "français" et/ou bénédictins appartenant à l'entourage des Grands, ne peuvent pas admettre d'être en communion avec des *menus* sans bannières comtales et peut-être sans croix. Ils les rejettent ; plus, ils les nient : ce sont des bandes de pauvres illuminés guidés par le diable et anihilés pour leurs méfaits. Davantage que la charité envers les Juifs, c'est la haine de ces croisés illicites qui pousse les chroniqueurs à dénoncer leur attitude et leur rapacité. Par contre, ils sont pleins de mansuétude à l'égard du "saint" Godefroy de Bouillon qui rackette les Juifs de Cologne et Mayence pour compléter le financement de son expédition ! Andressohn, 1947: *A Jewish manuscript, written in Mainz in 1140, asserts that Godfrey displayed violent hatred toward the Jews and that he had declared that he would avenge the blood of Christ on that of the Jews and would spare none of them. The account further states that Kalonymos, the head of the congregation in Mainz, thereupon sent messengers with a complaint to the emperor, who commanded the princes, bishops, and counts in his empire, and also Duke Godfrey, to protect the Jews. Godfrey there upon, according to this account, declared under oath that he never intended to harm them and promised to serve as their protector, for which assurance the Jewish congregation presented him with five hundred pieces of silver in Cologne and a like amount in Mainz* (52).

Est-ce par hasard que deux des grands leaders de ces "fausses" croisades, l'Ermite et Guillaume le Charpentier, sont habillés en déserteurs lâches et honteux par les chroniqueurs (Antioche) ?

Ekkehard d'Aura, partisan d'Henri fils contre Henri père, partisan du pape contre Henri V, *in his Hierosolymita, after condemning the Peasants' Crusade in toto as the product of folly, ignorance, and the devil, introduces his readers to the real theme of his book, namely the glorious deeds of the main armies, by calling these the wheat, while designating the unfortunate peasants as the chaff* (Duncalf).

d'Allemagne du sud. La contestation des sources de cette chronique conduit Murray (1994, 1997, 1998), non à rejeter mais à nuancer la participation de la noblesse germanique <sup>78</sup>.

Le schéma du papaliste Ekkehard d'Aura "Allemagne = antipape = abstention crusadique" est simpliste. Les évêques impériaux dans l'obédience de Clément III n'empêchent pas la croisade et, parmi les trois "Urbanistes", se trouve alors l'évêque de Constance qui règne sur un immense diocèse, des Alpes souabes aux Alpes pennines.

La guerre du Sacerdoce et de l'Empire est aussi une guerre au sein de l'empire : le duc de Souabe fut élu antiroi par les ennemis d'Henri IV ; le duc de

---

<sup>78</sup> Aussi grand savant que soit Hagenmeyer, tout laisse penser que, dans le climat national de la fin XIXe, il partage l'opinion du rédacteur de la *Chronique de Zimmern* au XVIe : *comme ces historiens et d'autres encore n'étaient pas des Hauts-Allemands, mais des Français ou des Néerlandais, il se sont occupés des seigneurs qui étaient partis de leur pays avec l'armée, ils ont mis tous leurs soins à rappeler leurs noms et à raconter leur histoire ; quant à la noblesse de la Haute Allemagne, qui n'a pas moins exposé sa vie et qui a, elle aussi, accompli nombre d'actions nobles et louables, ils n'en parlent qu'en termes généraux, et ne la citent qu'en quelques mots très brefs. Que l'on sache donc qu'il y avait au monastère d'Alpirsbach, dans la Forêt-Noire, un vieux manuscrit et une grande tenture en tapisserie...* (trad. Hagenmeyer, AOL2, p 20-21). C'est la validation de ces sources par Hagenmeyer (1884) qui a justifié la participation de la noblesse d'Allemagne du sud aux "people's crusades".

Murray, examinant la composition de la troupe de Godefroy de Bouillon, conteste la chronique mais conserve l'idée.

Murray 1992 : *It is likely that most of the crusaders from the other duchies of the empire had already gone with the various expeditions which had left prior to the official departure date under the leadership of Peter the Hermit, Walter Sans-Avoir, Emicho, Gottschalk and Volkmar* (p 309).

Murray, 1997 : *Since it is impossible or near-impossible to establish the precise sources of any given section of the account we have to doubt it in its entirety. Its unreliability means that we have to revise our opinion of the People's Crusades. As far as their German element is concerned, these expeditions probably had far fewer nobles and retainues of knights than has been assumed for over a century; the participation of a duke, a count palatine, and numerous bishops, counts and lords from Germany is questionable in the extreme, and is most likely a product of the inventiveness of Froben Christoph and Wilhelm Werner of Zimmern...What the Chronicle of Zimmern does reveal is the perception of the First Crusade in Germany in the late medieval and early modern period* (p 91).

Murray, 1998, p 53/54 *...the care with which Froben Christoph set about his task of glorifying the role of the High German nobility on the crusade strongly suggests that he indulged in deliberate fabrication, and in doing so compounded the original misleading identification made by Wilhelm Wernher. In either case the effect was the same, and it is one that has misled historians for over a century. The Walther, duke of Teck, who supposedly led a German contingent on the First Crusade and died in battle near Nicaea is a piece of wishful thinking conjured up by a sixteenth-century German nobleman out of the historical personage of Walter Sans-Avoir...*

Bavière a soutenu Urbain ; Conrad, le fils de l'empereur, forcera son père à abdiquer et le jettera dans un donjon...Même si les évêques n'excitent pas au départ ; même si la confusion générale occupe suffisamment nobles et chevaliers germaniques, certains d'entre eux s'assemblent avec du *menu peuple* et partent. Et aussi les "Lorrains" dont l'historiographie nationaliste fera des Belges ou des Français, oubliant qu'ils sont dans l'empire. Ils récupéreront et intégreront à Constantinople les restes des expéditions informelles.

**b) Question externe : logique des événements**

On l'a vu : pour des raisons à la fois personnelles, conjoncturelles et structurelles, Saint-Gilles échoue à prendre le leadership. A Antioche, le généralat d'Etienne de Blois est honorifique et quoique Bohémond domine la scène militaire, il ne commande pas. Coordonner les armées de princes indépendants se heurte à la gouvernance féodale (conseils) et à la singularité d'expéditions qui, au mieux, cohabitent et, au pis, rivalisent. En dehors de quelques batailles bien organisées en tranches, l'action commune sera toujours problématique. Quand elle est le plus nécessaire (Antioche), Courteheuse quitte le siège pour en éviter les duretés. Etienne de Blois aussi, puis s'en va. De même Hugues de Vermandois. Avec eux, ce sont des hommes qui partent.

A la fin, après Jérusalem, le plus grand nombre des survivants rentrera en Europe, qui par terre, qui par mer, riches, moins de ressources matérielles que d'un capital symbolique de valeur inestimable : la gloire personnelle et les reliques qu'ils

transformeront en espèces et en influence. Restent en Orient ceux qui ont fait leur trou (les "Lorrains" de Jérusalem et d'Edesse, les "Normands" d'Antioche) ou qui s'obstinent à en chercher un (Saint-Gilles). Le dramatique problème des renforts (une dimension du déficit démographique) est inscrit dans les modalités de la conquête : des bandes sont venues et reparties. Paradoxalement, les "dindons de la farce", ce sont les gagnants apparents, ceux qui, avec des moyens insuffisants, s'accrochent.

Les bandes de 1096/97 n'ont jamais fusionné. Ekkehard écrit fièrement : *uno omnes Christo rege, sed singulis singulae gentes procuratae ducibus* (RHC occ 5:16). Mais "unité dans la diversité" se lit aussi dans l'autre sens : diversité réelle dans l'unité fictionnelle. Ces bandes, *grosso modo* semblables, restent parallèles. La distance entre elles varie selon les circonstances sans jamais disparaître car les systèmes relationnels qui, tant mal que bien, organisent leur (relative) cohésion interne ne sont pas transférables. Quand bien même Robert de Normandie ou Etienne de Blois auraient eu plus de détermination, il aurait fallu à l'un ou à l'autre d'immenses efforts pour essayer de fédérer les comtes du Nord. Et aurait-il réussi (au moins temporairement), le *no bridge* avec les "Provençaux" ne pouvait pas être comblé. Il n'y a pas, en ce temps, de possibilité d'armée unifiée, seulement des coalitions instables de bandes personnelles, comme le fut l' "armée" de la conquête de l'Angleterre.

En l'absence de force centripète endogène, les pressions extérieures auraient-elles pu malaxer et

conglomérer les bandes de bandes arrivés en Orient ?

Le premier de ces facteurs exogènes est "géopolitique" : l'empereur de Constantinople. Dans la mesure où subsistent chez les Grecs des formes "étatiques", en se subordonnant les expéditions, ils les auraient "déféodalisées", au moins en partie.

Le second est militaire : la destruction créatrice résultant des combats. En tuant ou ruinant les chefs, en en détachant leurs hommes, en brisant le système relationnel, la guerre et les exigences de la survie auraient pu imposer une recomposition autour du *big man* survivant ou d'un héros révélé.

*i) l'empereur*

Pour *libérer Jérusalem*, il faut y aller. La grande route de mer par Gibraltar sera prise par ces Anglais et autres Scandinaves dont nous ne savons rien. Celle de la Méditerranée orientale, empruntée par les expéditions de renfort génoise ou pisane, reste encore impraticable par des armées terriennes qui ont déjà bien du mal à traverser 200 kms d'Adriatique entre Bari et Durazzo. Les Occidentaux ne disposent pas des grands navires de transport qu'utilise Byzance.

Les expéditions prennent l'une des deux routes historiques du pèlerinage à Jérusalem, celle des vallées du Rhin et du Danube (Lorrains, Rhénans, Souabes...) <sup>79</sup> ou la *via Egnatia* à partir de la place

---

<sup>79</sup> Riley-Smith (1993, p 25) mentionne une lettre d'Urbain au roi de Hongrie en 1096, *encouraging him to take up arms against the anti-pope Urban II* (Urban II, 'Epistolae et Privilegia', Patrologiae cursus completus. Series Latina, comp. J.P. Migne, vol. 151, 481). Après la mort de Ladislas, cette lettre au nouveau roi (*Koloman Árpád* dit le Bibliophile) s'inscrit dans les tensions internes de la Hongrie et leurs relations compliquées avec l'empire germanique,



stratégique byzantine de Durazzo (Normands, Blaisois, Picards, Provençaux...) que Bohémond, pas encore en paix avec l'empereur, évite en débarquant plus au sud. Saint-Gilles dont l'armée est trop nombreuse pour passer la mer, contourne l'Adriatique par terre au prix d'une longue et difficile traversée des montagnes. Pour des raisons différentes, ces deux mettront six mois quand trois ou quatre suffisent aux autres.

La route de terre doit franchir l'Hellespont à Constantinople avec l'aide des Grecs et de leurs bateaux. Aussi est-ce là que les troupes se regroupent avant d'affronter les Turcs. Outre la géographie, la religion et le prestige d'Alexis rendent cette étape obligatoire. Dans la traversée de l'empire, toutes les expéditions oscillent entre marchés et pillage. Pour que tout se passe bien, il faut que les Occidentaux aient de l'argent pour acheter, les Orientaux du ravitaillement à vendre, et que les uns et les autres veuillent jouer le jeu. Pas toujours bien contrôlés par des chefs pas toujours scrupuleux, les deux côtés se frottent plus ou moins gravement : s'il n'y a pas encore de suspicion réciproque et s'il ne faut pas exagérer les différences "culturelles", la peur et le besoin créent des antagonismes.

C'est au terme de cette préparation au conflit que les barons rencontrent Alexis les uns après les autres, partageant cette expérience frustrante. Alexis, prudent, ne les laisse pas franchir en masse les remparts, il les fait camper à l'extérieur et, alternant cadeaux et pressions sur le ravitaillement, cherche

---

Rome et Constantinople. Si Ladislas, le roi précédent, a soutenu l'anti-roi et défendu Rome à la Diète de 1087, ses opérations en Croatie l'ont mis en opposition à Rome. Urbain tente de séduire son successeur. Cf Kosztolnyik, 1977.

un accord rapide pour les expédier de l'autre côté du Bosphore attendre l'arrivée des suivants. Inversement, les comtes —dont il ne faut pas négliger l'émerveillement devant Constantinople— cherchent à attendre là les suivants pour renforcer leur pression militaire.

Essayons d'imaginer la position d'Alexis autrement qu'en suivant la tardive et partielle Anne Comnène. Tout aussi chrétien que les Occidentaux, il ne partage pas leur enthousiasme pour Jérusalem : stratégiquement, cette périphérie frontière ne compte pas pour l'Empire, au regard de l'Asie mineure, particulièrement la côte égéenne et la Syrie d'Antioche ; religieusement, voilà longtemps que Constantinople est la *nouvelle Jérusalem* et a, pour les Grecs, remplacé l'ancienne au centre du monde. Néanmoins, de Constantinople à Antioche, Occidentaux et Orientaux peuvent être "compagnons de route". Alexis a une grande et longue habitude des guerriers occidentaux, alternativement comme ennemis ou comme alliés (par exemple, Roussel de Bailleul). Pourquoi n'appliquerait-il pas aux "croisés" les méthodes qui ont fait leur preuve ?

Pour se les "allier", il cherche à acheter leur fidélité en les couvrant de dons. Outre la manifestation de la splendeur impériale, ces "cadeaux" considérables renflouent les barons et lient ceux qui les acceptent. La tâche d'Alexis est facilitée par le fait que les différentes vagues arrivent successivement : l'Ermite et Gautier Sans-Avoir à l'été 96, Hugues en novembre, Godefroy et Robert de Flandres (indépendamment) en décembre, Bohémond début avril 97, Saint-Gilles fin avril,

Courteheuse et Etienne de Blois en mai (ils ont joyeusement passé l'hiver en Italie normande). Alexis parvient à éviter leur regroupement. De leur côté, les comtes, conscients de la longueur de la route et des difficultés à venir, demandent le soutien logistique (marine, ravitaillement, machines de guerre) et militaire de l'empereur.

Après de confuses négociations à double embrouille, souvent tendues, c'est, paradoxalement, Alexis qui assemble les *Francs* pour la première fois en leur faisant faire le siège de Nicée avec les Grecs dont les bateaux bloquent le lac et dont les machines permettent la prise de la ville. Alexis la soustrait au pillage et les grandes richesses qu'il distribue n'empêchent pas ses "alliés" de se sentir frustrés.

A ce point, Alexis fait un choix stratégique bien compréhensible en termes de rendement/risque : viser un succès proche et plausible plutôt que lointain et incertain. Il décide d'exploiter la prise de Nicée pour reconquérir les rives et les îles de l'Egée (Doukas) au lieu de mettre toutes ses forces avec les *Francs*, auxquels toutefois il adjoint l'armée de Tatikios —un grand général de l'Empire—, assisté d'une force navale. L'improbable victoire de Dorylée permet aux *Francs* d'arriver (à grand peine) à Antioche où ils mettent le siège. En février 98, le départ de Tatikios et de ses hommes (Bohémond ?) puis, le demi-tour d'Alexis déjà arrivé à quelques centaines de kilomètres d'Antioche (Etienne de Blois, Philomelium, juin) laissent les *Francs* à eux-mêmes.

*ii) la guerre*

Quoique les batailles rangées demandent ponctuellement un minimum de coordination et d'action collective, lorsqu'il est assuré, il ne dure pas plus longtemps que le combat. Seule la pression continue d'un environnement hostile pourrait produire des effets d'auto-organisation. La désunion des Turcs —le seul vrai miracle de cette "croisade" !—, permet à une partie des Occidentaux de survivre et de réussir, tels qu'ils sont, sans les forcer à se restructurer.

Antioche, ce moment critique du *voyage*, loin d'être le creuset dans lequel se fondraient les armées, aggrave les tendances centrifuges.

Enorme ville énormément fortifiée, abondamment approvisionnée et fortement défendue, Antioche était imprenable. D'octobre 1097 à juin 1098, pendant six mois incluant un hiver rude, les différentes armées s'épuisent à bloquer les portes, à contrer les sorties, à empêcher le ravitaillement et à se ravitailler elles-mêmes. Plutôt que **du** siège d'Antioche, il faudrait parler de sièges parallèles et concurrents. C'est Bohémond qui gagne : les autres Grands malades ou peu actifs, Antioche est son triomphe. On le sait, la ville prise par trahison<sup>80</sup>, les armées se heurteront à la citadelle et se feront elles-mêmes assiéger par Kerbogha. L'exacerbation des difficultés décompose l'armée : désunion avec les Byzantins (Tatikios, Philomelium), guerre ouverte

---

<sup>80</sup> La "trahison de Firuz" obtenue par Bohémond est un mystère plus épais encore que celui de la découverte de la "sainte lance". Deux faits : 1) la ville ne pouvait être gagnée que par surprise (Bohémond n'avait pas pu décider les autres à cette tentative) ou par trahison ; 2) le siège n'était pas un blocus et, en particulier, les Chrétiens dont la ville était pleine circulaient entre les deux camps.

entre Bohémond et Saint-Gilles, paupérisation des sires, dégradation des *milites* et militarisation des non combattants, famine et épidémie, morts et abandons innombrables. La troupe qui finira par prendre son départ pour Jérusalem sera très différente de celle qui avait atteint Antioche (France, 1970).

Arrivées en mauvais état après avoir perdu beaucoup d'hommes, de chevaux et d'équipement, les armées se refont d'abord puis, les ressources locales épuisées et l'hiver venant, se délitent. Mains *equites* se transforment en *pedites*, faute de montures. Les désertions se multiplient pendant l'hiver et pendant le deuxième siège (*rope-dancers*). Courteheuse se met à l'abri à Lattaquié, emportant tout ou partie de ses hommes. Etienne de Blois fait de même à Alexandrette. Hugues de Vermandois disparaît. De nombreux sires, à présent ruinés et démunis, ne peuvent plus entretenir leurs hommes qui cherchent d'autres seigneurs : une recomposition du système relationnel s'opère. S'il est abusif de la qualifier de "déféodalisation", d'anciens rapports se dénouent, faute d'être validés. Une redistribution des hommes s'opère au profit des sires et des comtes qui ont encore des ressources. Au niveau des Grands, en bénéficient surtout Bouillon et Saint-Gilles.

Le premier est le seul à s'appuyer sur un arrière-pays : son frère Baudoin envoie d'Edesse ravitaillement, argent, hommes et chevaux, qui permettent à Godefroy de reconstituer et d'augmenter son armée.

Le second, grâce à son Trésor inépuisable, sera sur le point de transformer la nature de l'armée.

Ayant rompu avec Bohémond, à la conférence de Rugia (Chastel-Rouge, 4 jan 1099), il propose aux autres "chefs" de les acheter pour constituer l'armée de Jérusalem : *au duc /de Lorraine/ dix mille sous, autant au comte Robert de Normandie, six mille au comte de Flandre, cinq mille à Tancrède et aux autres princes, tant qu'ils étaient* (Raymond d'Aguilers, Guizot T 21: 311)<sup>81</sup>. Notons l'intéressante cote de Bouillon, et soulignons la démarche : Raymond, incapable de s'imposer comme grand chef dans le cadre confédéral de l'expédition, le tente en tant qu'entrepreneur de guerre (Jérusalem). Il échoue à nouveau. Seuls Tancrède et Robert de Normandie acceptent. Si, *in fine*, Godefroy et Robert de Flandres se joignent à la marche sur Jérusalem, ce sera de manière indépendante et réticente.

Examinons l'armée de Jérusalem. Une fois Antioche prise et sauvée de Kerbogha (juin 1098), tout s'est arrêté. Les comtes, pris au piège de leur succès, ambitionnent des conquêtes en Syrie. On comprend que, après des mois de souffrance, les hommes et les bêtes doivent se reconstituer et qu'il faut laisser passer l'été avant de se lancer dans la phase finale (Jérusalem). Mais, à l'automne 98, Saint-Gilles et Bohémond se disputent encore Antioche, chaque chef rivalise avec les autres et s'emploie à faire son trou. On a failli en rester là. Cela aurait été déjà un beau succès : les *Chrétiens d'Orient* libérés, Antioche conquise, la Syrie et la Cilicie à prendre. Mais ce triomphe n'aurait pas été

---

<sup>81</sup> *Volebat tamen comes duci donare decum milia solidos et Roberti Normanniae totidem, et comiti Flandrensi sex millia, et Tancredo quinque millia; et aliis principibus prout erant.* Raymond d'Aguilers (RHC occ T3:271).

la "première croisade". Même si, stratégiquement, Antioche comptait infiniment plus que Jérusalem et si c'était le premier siège de St Pierre, c'est Jérusalem qui, dans l'imaginaire occidental, fera la croisade. On en était loin à l'automne 1098.

Il faudra le soulèvement de ses "pauvres" pour obliger Saint-Gilles à prendre la route de Jérusalem<sup>82</sup>. Dès le départ, son groupe comptait beaucoup de "pauvres" et la redistribution des hommes a augmenté leur effectif : une partie des "pauvres" des autres groupes l'a rejoint pour trouver sa subsistance ; d'autre part, la pénurie d'hommes a militarisé les non combattants, renforçant le pouvoir des *mediocres* dont la révolte finira par ouvrir la route de Jérusalem en janvier 1099. Cette réticente décision ne résulte pas seulement de la pression morale et de l'action du lobby mystique (Bartholomé) auxquels céderait le pieux Raymond :

---

<sup>82</sup> France, 1970 : *The Count's army seems by this time /Marra/ to have attracted most of the poor, and Raymond himself may well have been influenced by the need to provide for them. The mass of the people wished to press on to Jerusalem, and they seem to have engaged the support, according to Raymond of Aguilers, of some of the nobility and the Bishop of Albara who seems to have been one of the Count's trusted servants...Subsequently further pressure from these sources extracted a promise from the Count to resume the journey in fifteen days time. Historians have doubted Raymond of Aguilers' account, but Raymond makes it quite clear that it was not the poor alone, but in alliance with others, who persuaded the Count. The Count was now in a dilemma. The other leaders would resent his temerity in fixing a date for the resumption of the march, and for this and other reasons, refuse to join him /d'où Rugia 4 janvier 1099/... (p 295) If there had been any plan or agreement for the forwarding of the crusade still in force amongst the leaders, it would not have been necessary to offer such sums. The Count of Toulouse was, in fact, making an open bid for the leadership of the crusade...All our sources agree that the Count's proposals met with no general acceptance...(296) On the 13th January Count Raymond ordered the city of Marra to be fired, and marched out south into Syria /Arqa/...(298) At the beginning of the siege /Arqa/, Count Raymond enjoyed enormous prestige from his successful journey south from Marra, and, as Yewdale points out, he had large possessions including the cities of Rugia, Valania, Albara, Marra (if we may include it), Tortosa, Maraclea and perhaps even Laodicea...(307) Porges, 1946, quoique de manière un peu vague, insiste sur le nombre des "pauvres" autour de l'armée et la pression qu'exerce en permanence leur nourriture et leur utilisation. Il pense que la disparition au combat d'une partie des chevaliers augmente la proportion des pauvres et que le clergé, peu influent politiquement par lui-même, pèse lorsqu'il leur est associé (Barthélémy et le lobby de la "sainte lance").*



les "pauvres" sont devenus militairement indispensables, une main d'œuvre dont Saint-Gilles a besoin pour prendre et tenir ses conquêtes syriennes. La destruction par les "pauvres" des murailles de Marra fraîchement conquise est à la fois un symbole et une insurrection.

Mais, s'ils imposent l'expédition à Jérusalem, ils ne suffisent pas pour l'entreprendre. Saint-Gilles est coincé, ce qui donne une idée des pertes et des fuites qu'a subies son armée. Il lui faut des chevaliers. Ceux de ses alliés, Tancrède et Robert de Normandie, ne sont pas assez nombreux. Saint-Gilles supplie, achète, trompe, Godefroy et Robert de Flandres pour les arracher à l'attraction syrienne et les mettre en route à côté de lui, sinon avec lui.

Bohémond et ses hommes, eux, restent à Antioche. Baudoin et les siens à Edesse. Ce sont ceux qui n'ont rien trouvé à prendre qui partent. Encore Raymond essaiera-t-il de ramasser quelque chose et perdra trois mois devant Arqa (France, 1970). Ainsi, c'est presque à reculons que les laissés-pour-compte arrivent à Jérusalem, récemment prise aux "Turcs" par le vizir fatimide d'Egypte<sup>83</sup>. Ils auraient sans doute échoué devant les précipices et les remparts de la ville sans l'arrivée providentielle d'une flotte génoise dont les talents et les matériaux permettent de construire les machines de siège. Et

---

<sup>83</sup> Pendant le siège d'Antioche, en mars 98, le vizir au nom du Calife du Caire a envoyé une ambassade proposant aux Occidentaux un partage : à eux la Syrie, à lui la Palestine. Cette intéressante proposition d'une alliance de fait contre Badgad n'obtint pas l'accord collectif des Grands, soit qu'ils ne se fissent pas au vizir, soit que certains ne pussent renoncer à Jérusalem, soit que, en raison de la décomposition et des tensions, aucune décision collective ne fût possible à ce moment. Le vizir envoie des troupes qui en Juillet 98 conquièrent Jérusalem et réoccupent le pays jusqu'au-delà de Beyrouth. A Jérusalem comme à Ascalon, sur terre et sur mer, ce sera aux "Egyptiens" et non plus aux "Turcs" que s'affronteront les Occidentaux.

après, Saint-Gilles, évincé, continue ses manœuvres (Tour de David, Ascalon).

Récapitulons. Des bandes disjointes que ne tiennent ensemble de temps à autres que des "contrats d'objectifs" flous et passagers alternent parallélisme et antagonisme. L'Eldorado syrien les divise et les sépare. Mais une fois Jérusalem conquise et "purifiée" par un bain de sang (15 Juillet 1099), l'énormité du miracle recouvre tout, lui donne son but et, comme un duel judiciaire, atteste et impose la volonté de Dieu. Cette apothéose exerce un *transformative role* : fusionnent dans la représentation ces armées qui dans la réalité ne se sont jamais agglomérées. Si le mot "croisade" n'existe pas encore, la chose qu'il désignera naît, en Europe, de la libération de la ville sainte.

### **Conclusion: unification *ex post***

Une fois Jérusalem libérée et Godefroy sanctifié, une fois ce succès devenu mythique par l'échec de toutes les expéditions ultérieures, la légende inverse l'importance relative des forces centripètes et centrifuges, radicalise la coupure entre "nous" et "eux" et célèbre **une** expédition de l'Occident : les dissensions deviennent de malheureuses péripéties (ou des punitions divines) alors que, nous l'avons vu, elles sont constitutives. Voilà le métaconcept dont nous héritons.

Jérusalem, superlatif du sacré, pôle cosmogonique (*nombril du monde*) et eschatologique, symbolise la Rédemption. Ici, selon

une tradition apocalyptique qui, sous une forme simpliste ou sophistiquée, est largement répandue, le *dernier empereur*<sup>84</sup> déposera sa couronne et son âme, mettant fin à tout pouvoir terrestre. Ce sera alors le règne de l'Antéchrist, puis le retour du Christ, la fin des temps et la béatitude éternelle.

En 1099, la Chrétienté libère Jérusalem de quatre siècles de "captivité" et, par miracle, redécouvre la "vraie croix". Déjà, la restauration de 630 avait valu à Héraclius d'être qualifié de *sauveur du monde, nouveau Constantin, nouvel Alexandre, nouveau David*<sup>85</sup>. Mais l'exploit des Occidentaux le

---

<sup>84</sup> Stoyanov, 2014 : *...the continuing politico-apocalyptic relevance and wide applicability of the Pseudo-Methodian Last Roman Emperor legend found its symptomatic manifestation in the emergence of pro-Frankish prophetic constructions, first in late ninth-century Sicily/Italy and then in the tenth-century West Frankish kingdom, which transferred the eschatological deeds of the Last Roman Emperor from the Byzantine to a Frankish ruler: the ultimate victory over Islam and the laying down of his imperial glory and crown in Jerusalem* (p 418).

<sup>85</sup> Stoyanov, 2014 : *the image of Heraclius as the "deliverer of the world" and a model Christian warrior, his imperial propagandist, George of Pisidia, compares his entry into Jerusalem to retribute the True Cross with Jesus Christ's arrival in the holy city on Palm Sunday. The "triumphant" cross is itself likened to Ark of the Covenant because of its power to overpower its adversaries and is extolled as the holy weapon with which the "emperor with God's aid" finally vanquished Khusrau who had blasphemed against it. The analogy between the True Cross and the Ark of the Covenant...was intended to fortify Heraclius's status as a "new David"* (390).

Ubierna, 2008 : *Du point de vue de la littérature apocalyptique, la guerre perse fut féconde, non seulement pour la production des textes juifs, mais aussi pour celle des textes chrétiens, car elle donna lieu à des interprétations sur la victoire d'Héraclius. Nous possédons ainsi la Conquête de Jérusalem d'Antiochus Stratégios, moine de Mar-Saba. Celui-ci fut témoin de la conquête perse – qu'il interprète comme le châtement divin des péchés des hommes – et fut exilé en compagnie du patriarche Zacharie à Ctésiphon. Les événements survenus à Zacharie au cours de sa déportation et le sort que connut la Croix furent analogues à ceux de la Passion. C'est d'après cette grille d'interprétation, issue de sa propre expérience, qu'Antiochus tenta de transmettre une vision de l'histoire à ses frères chrétiens qui avaient été persécutés et plus tard libérés grâce au retour d'Héraclius. À partir de là, il narre, d'une part, la manière dont il prit la fuite avec d'autres moines et, de l'autre, le fait d'être présent à Jérusalem quand Héraclius y rapporta la Croix, symbole de la fin de la guerre. La Croix et l'usage qu'en fera Héraclius, ainsi que toute une série d'actes de portée éminemment idéologique, devront être interprétés comme le symbole du commencement d'une ère nouvelle. Héraclius sera un nouveau Constantin, car, en effet, de la même manière que Constantin découvrit la véritable Croix – du moins selon la croyance populaire – et fit construire l'église et l'hôpital du Saint Sépulcre, Héraclius récupéra la signification politique de la Croix en la rendant à Jérusalem. De la même manière que Constantin décida d'ériger des monuments chrétiens en Terre sainte, Héraclius reconstruit ceux qui avaient été détruits par les Perses. Mais le règne d'Héraclius n'est pas seulement analogue à celui de Constantin, il l'est aussi à celui de David. Tous deux, Héraclius et David, entrèrent à Jérusalem pour y rétablir les symboles et les*

surpasse : il n'est pas l'œuvre d'un roi mais directement de "Dieu". De plus, le règne des Perses n'avait duré que vingt ans et, étrangers à la Bible, ils s'étaient bornés au négatif : terrifier et défier les Chrétiens, profaner et ruiner les choses sacrées de Jérusalem<sup>86</sup>. Les Musulmans, après 638, allèrent beaucoup plus loin : non seulement ils gardèrent Jérusalem quatre cents ans, mais ils se l'approprièrent religieusement et, par leur programme de construction (Dôme du Rocher) la resacralisèrent à leur profit<sup>87</sup>. D'où, en 1099, le paroxysme de violence purificatrice célébré par des chroniqueurs qui s'inspirent davantage de la Bible que des faits<sup>88</sup>.

---

*trésors de leurs religions respectives qui avaient été ravis par l'ennemi. Héraclius rapporte la Croix, David apporte, dans la capitale récemment instituée de son royaume, l'Arche d'Alliance...*

<sup>86</sup> Bien moins d'ailleurs que l'ont dit les "témoins" contemporains et les historiens à leur suite. Si le rapt de la Croix est avéré, les destructions massives de *Christian sacral architecture and the very structures of Christian life of Jerusalem* ne sont pas validées par les recherches archéologiques des trente dernières années. Stoyanov (2011) impute l'exagération à la *propaganda war* d'Heraclius mais on peut penser aussi à une création spontanée des moines syriaques traumatisés par la perte de la  *cité sainte* et de la  *Croix* qui, tout naturellement, mettent la "réalité" à la hauteur de la portée apocalyptique de l'évènement. Il en sera de même dans l'autre sens du bain de sang de 1099 (cf. note suivante).

<sup>87</sup> Stoyanov, 2014 : *...the grandiose Umayyad building programme in Jerusalem from 661 onwards that eventually re-sanctified and transformed the Temple Mount into the elaborate Islamic sacral enclosure of al-Haram al-Sharif (402)...the culmination of the Umayyad Islamic re-sacralization of the Temple Mount as the al-Haram al-Sharif complex in the building of the Dome of the Rock (411).*

<sup>88</sup> Hirschler 2014 : *The Latin reports on the fall of Jerusalem are strikingly similar to Byzantine reports of the Sasanian conquest of the city some six centuries earlier...Contemporaneous (especially Byzantine) Christendom saw the Sasanian conquest of Jerusalem in 614 as an unparalleled calamity. Byzantine reports described the comprehensive destruction and profanation of Jerusalem's Christian shrines, the large-scale massacres of its Christian population and the deportation of the survivors. Yet, as Yuri Stoyanov has recently pointed out (Stoyanov, 2014), the archaeological evidence draws a very different picture...The Byzantine reports fell back on biblical typology in describing the conquest, especially apocalyptic and eschatological material, and drew heavily on standard topoi of anti-Sasanian writings. The discrepancies between narrative sources and archaeological evidence allow thus to re-read the Byzantine conquest narratives as attempts to set the Sasanian conquest in the framework of paradigmatic biblical events. In the same vein, the Latin reports on 1099 should probably be read... as attempts to set the First Crusade into such a narrative framework. The reports were arguably embellished to underline the ritual cleansing of the Holy Land and to further the cause of crusading (p 74-5).*

La libération de Jérusalem représente, écrit Robert le moine, la plus grande merveille après la création du monde et le mystère de la croix<sup>89</sup>. Rien de moins. Les portes du *millenium* s'ouvrent. Il nous est difficile aujourd'hui d'imaginer cela et même de trouver des points de comparaison : peut-être la prise de Berlin en 1945 a-t-elle pu, un instant, pour certains, avoir une signification du même type.

Ainsi, des bandes de hasard ont, par accident, remis le monde chrétien sur son axe. Dieu seul pouvait faire cela. La plupart des chroniqueurs ont vu de leurs yeux les armées de chevaliers blancs qu'Il a envoyés à leur secours et les miracles innombrables qu'Il a opérés : *gesta Dei per Francos*. Que Dieu boude les immédiates expéditions complémentaires de 1100 et 1101 prouve, *a contrario*, le caractère extraordinaire de 1099.

Nos "sources contemporaines" ne sont rien d'autre que le narratif de cette épopée, un *real-life epic*, une *chanson de geste* en forme de reportage. "Les nôtres" ont souffert des ruses des Grecs, des nuées turques, de la faim, de la soif, du climat, des disputes. Ils ont souffert pour leurs péchés. A l'imitation du Christ, leur passion a acheté la rédemption de l'Humanité. "Les Chrétiens", "les nôtres" (et de l'autre côté, "les Latins", "les Celtes",

---

<sup>89</sup> Cette qualification grandiose se trouve dans le Prologue : *Sed quid post creationem mundi mirabilius factum est, praeter salutiferae crucis mysterium, quam quod modernis temporibus actum est in hoc itinere nostrorum Hierosolymitarum ?*

Housley, 2006 : *The history of medieval views of the crusading past has yet to be written, but it already seems clear that...Jerusalem's recapture was an event of profound eschatological significance, which confirmed the covenant between God and the New Israel. This inevitably distorted all views of what had happened in 1095-99. Not just the first but also all subsequent crusades had to be placed within a framework which historically extended back to the wars of the 7th century Emperor Heraclius and in an eschatological sense also comprised the conflicts of the Old testament* (p 17).

"les Francs"), cette étiquette met ensemble ce qui était séparé, comme dans l'*Iliade*, les Achéens, quoique perclus de rivalités fatales, sont un face aux Asiatiques.

Indépendamment de la dimension mystique qui ne nous impressionne plus, les "sources" ont piégé l'historiographie en produisant la représentation d'une armée de la Chrétienté, divisée mais une. Plutôt que de "chroniques de la croisade", il faudrait parler de "la croisade des chroniques"<sup>90</sup>.

---

<sup>90</sup> *Il est grand temps de dépasser les lectures positivistes du XIXe siècle qui ont contribué à occulter la qualité rhétorique de l'historiographie de la croisade...*(Schuster, 2000, 167).

Pour l'analyse textuelle, cf. Dragonetti Roger, 1987, *Le mirage des sources* ; Wolf Kenneth Baxter, 1991, "Crusade and narrative: Bohemond and the Gesta Francorum" ; Morris Colin, 1993, "The Gesta Francorum as Narrative History" ; Schuster Beate, 2000, "Comment comprendre les récits de la première croisade ?" ; Harari Yuval Noah, 2004, "Eyewitnessing in Accounts of the First Crusade: the Gesta Francorum and Other Contemporary Narratives" ; Bull Marcus, 2010, "The eyewitness accounts of the First Crusade as political scripts" ; Tyerman Christopher, 2011, *The Debate on the Crusades* ; Symes Carol, 2017, "Popular Literacies and the First Historians of the First Crusade"?). Se dire témoin oculaire est une fiction littéraire commune pour exciter l'intérêt, mais même ceux qui étaient là ne se contentent pas de témoigner de ce qu'ils ont vu ou entendu : *not every account produced by an eyewitness is an eyewitness account* (Harrari, 2004). Les récits sont des discours. Au sens strict, l'auteur célèbre et justifie son patron (*political scripts* —Bull, 2010) ; au sens large, sa vérité n'est pas factuelle mais morale (Dragonetti, 1987). Le chroniqueur (celui qu'on connaît et tous ceux qu'on ignore —cf Symes 2017) écrit un discours providentiel.

Dragonetti : *Les historiens n'ont cessé d'attirer notre attention sur le fait que l'historiographie médiévale non seulement ignore la plupart du temps les frontières entre la connaissance exacte des faits et les faits de l'imagination, fictions ou légendes, mais que le discours historique se donne explicitement comme un enseignement moral fondé sur l'exemplarité. C'est là un phénomène solidement établi...leur discours historique ne vise pas à exprimer la vérité, mais à la construire rhétoriquement et symboliquement en vue de la persuasion... Quant au discours médiéval de l'histoire, ici encore, c'est la pseudographie littéraire qui en constitue le plus puissant moteur... Bref, le traitement du fait historique (toujours au service d'une cause) reste de part en part une construction du discours moral, c'est-à-dire du style d'où la narration historique tire ses effets de vérité...Tributaires des historiens de l'antiquité, les historiographes du moyen âge réinventent, selon une autre dimension, l'écriture littéraire sous les espèces du discours providentiel...C'est bien pour cette raison que la dimension de l'événementiel ne coïncide en aucune façon avec le fait historique pur et simple, mais avec ce qui advient à travers lui et le fait devenir vrai...*

### Références <sup>91</sup>

Adair Penelope A. , 2003, "Flemish Comital Family and the Crusades", In: Semaan, ed., *The Crusades Other Experiences, Alternate Perspectives*

Albu Emily, 2001, *The Normans in their Histories: Propaganda, Myth and Subversion*, The Boydell Press

Alphandéry Paul, 1954-59, *La chrétienté et l'idée de croisade*, Texte Alphonse Dupront, 2 vol., coll. "L'Évolution de l'Humanité"

Andressohn John C., 1947, *The Ancestry and Life of Godfrey of Bouillon*, Indiana University

Bachrach Bernard S., 1999, "The Siege of Antioch : A Study in Military Demography", *War in History*, Vol. 6, Number 2, April

Baldwin Marshall W., (ed.), 1969, *The first hundred years*, vol. 1 of Setton, Hazard, Zacour (eds), *A History of the Crusades*, University of Wisconsin Press

Barker Ernest, 1911, "Crusades", *Encyclopedia Britannica*, Vol. 7

Barracough Geoffrey, 1992, *The Medieval Papacy*, 1968

Bartlett Samuel Andrew, 2008, *God, Gold, or Glory: Norman Piety and the First Crusade*, U. of North Florida, Graduate Theses and Dissertations

Bonnassie Pierre, 1980, "Du Rhône à la Galice : genèse et modalités du régime féodal", In: *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles)*, Publications de l'École française de Rome, 44.

Brehier Louis, 1907, *L'église et l'Orient au Moyen Age — Les Croisades*, Quatrième édition 1921

Brundage James A., 1959, "Adhemar of Puy: The Bishop and His Critics", *Speculum*, Vol. 34, No. 2 (Apr.), pp. 201-212

Brundage James A., 1960, "An Errant Crusader : Stephen of Blois", *Traditio*, Studies in Ancient and Medieval History, Thought and Religion, Volume XVI, Fordham UP

---

<sup>91</sup> Je regrette vivement de n'avoir accès qu'en traduction à la littérature allemande, ce qui m'en fait ignorer la plus grande partie.

A part l'épisode Richard *Lionheart* qui a suscité un délire tardif, la faible participation anglaise aux Croisades successives a évité leur appropriation lorsque, au XIXe, chaque pays européen les a intégrées à son roman national. Tout particulièrement la France (Michaud, Rey, Madelin, Grousset) : Chrétiens d'Orient, Méditerranée coloniale etc. Sans soupçonner une espèce de revanche dans l'explosion critique actuelle, l'historiographie anglo-saxonne récente, en déconstruisant les vieux modèles, ouvre de nouvelles perspectives.



Bull Marcus, 2009, "Crusade and conquest", In: Rubin, Simons, eds, *The Cambridge History of Christianity*, Volume 4, *Christianity in Western Europe c. 1100–c. 1500*

Bull Marcus, 2010, "The eyewitness accounts of the First Crusade as political scripts", *Reading medieval studies*, vol. 36, p. 23-37

Carrier Marc, 2008, "Pour en finir avec les Gesta Francorum: une réflexion historiographique sur l'état des rapports entre Grecs et Latins au début du XIIe siècle et sur l'apport nouveau d'Albert d'Aix", *Crusades*, vol. 7, no 1, p. 13-34

Carrier Marc, 2012, *L'Autre à l'époque des croisades: les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, Éditions universitaires européennes

Cate James Lea, 1969, "The Crusade of 1101", In: Baldwin M. W., Editor, 1969, *A History of the Crusades*, volume I, The first hundred years

Chevedden Paul E., 2005, "Canon 2 of the Council of Clermont (1095) and the Crusade Indulgence", *Annuarium historiae conciliorum*, vol. 37, n° 2-P, p. 57-108

Chevedden Paul E., 2013, "Crusade Creationism vs Pope Urban II's conceptualization of the Crusades", *The Historian*, vol. 75, N°1, p 1-46

Chevedden Paul E., 2015, "Pope Urban II and the Ideology of the Crusades", in: Boas, *The Crusader World*, London, Routledge, p 7-53

Cheyne Jean-Claude, 2007, "Le schisme de 1054 : un non-événement ?", In: Carozzi, Taviani-Carozzi, eds, *Faire l'événement au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, p. 299-312

Chirat Henri, 1954, "Les origines et la nature de l'indulgence d'après une publication récente", *Revue des Sciences Religieuses*, tome 28, fascicule 1, pp. 39-57

Cowdrey Herbert Edward John, 1998, *Pope Gregory VII, 1073-1085*, Clarendon Press

Crozet René, 1937, "Le voyage d'Urbain II et ses négociations avec le clergé de France (1095-1096)", *Revue Historique*, 72e année, Tome CLXXIX, Janvier-Juin, 271-310

Darrouzès Jean, 1963, "Le mémoire de Constantin Stilbès contre les Latins", *Revue des études byzantines*, tome 21, 1963. pp. 50-100

David Charles Wendell, 1920, *Robert Curthose, Duke of Normandy*, Harvard Historical Studies, Volume XXV, Cambridge Harvard UP

Dawson Christopher, 1946, *Religion and the Rise of Western Culture*

Débax Hélène, 2005, "L'aristocratie méridionale autour de 1100", In: L'aristocratie, les arts et l'architecture à l'époque romane, *Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa*, p. 7-20

Débax Hélène, 2016, "Les principautés dans le Midi de la France au XIIe siècle : comtes de Toulouse, vicomtes Trencavel et autres seigneurs", In: *Les comtes de Toulouse (XIe-XIIIe siècle) - 9e rencontre internationale du patrimoine historique*, Nébian, octobre

Diehl Charles, 1907, "The Byzantine Empire and the Crusades", In: Munro, ed, *Essays on the Crusades*, Reprinted from *The International Monthly*, 1903

Dorchy Henri, 1948, "Andressohn (J. C) : The Ancestry and Life of Godfrey of Bouillon", *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 26, fasc. 4, pp. 1146-1149

Dorchy Henri, 1948, "Godefroid de Bouillon, duc de Basse-Lotharingie", *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 26, fasc. 4, pp. 961-999

Dragonetti Roger, 1987, *Le mirage des sources — l'art du faux dans le roman médiéval*, Seuil

Duff Nora, 1909, *Matilda of Tuscany*, Methuen, London

Duncalf Frederic, 1921, "The Peasants' Crusade", *The American Historical Review*, Volume 26/3, April, pp 440–453

Duncalf Frederic, 1928, "The pope's plan for the first crusade", in: Paetow, ed., *The Crusades and Other Historical Essays*, p. 44-56

Duprée Eugène, 1904, *Histoire critique de Godefroid le Barbu*, Bruxelles

Eckert Raphaël, 2011, "Peine judiciaire, pénitence et salut entre droit canonique et théologie (XIIe s. – début du XIIIe s.)", *Revue de l'histoire des religions*, n°4

Edgington Susan B., 1998, "Albert of Aachen and the Chansons de Geste", In: France, Zajac, eds, *The Crusades and their Sources*

Erdmann Carl, 1935, *Entstehung Des Kreuzzugsgedankens* - transl. by Marshall W. Baldwin and Walter Goffart, 1977, *The Origin of the Idea of Crusade*, Princeton UP

Flori Jean, 1990, "Le pape, l'ermite et le chevalier. Les métamorphoses d'un thème de croisade : l'assistance aux chrétiens opprimés, des chroniques aux chansons de geste", *Romania*, tome 111, n°441-442, pp. 37-56

Flori Jean, 1991, "Une ou plusieurs « première croisade » ? Le message d'Urbain II et les plus anciens pogroms d'Occident", *Revue Historique*, 115e Année, Tome CCLXXXV/1

Flori Jean, 1992, "L'Église et la Guerre Sainte : de la 'Paix de Dieu' à la 'croisade' ", *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 47<sup>e</sup> année, N°2, pp. 453-466

Flori Jean, 1995, "Faut-il réhabiliter Pierre l'Ermite? (Une réévaluation des sources de la première croisade)", *Cahiers de civilisation médiévale*, 38e année (n°149), Janvier-mars, pp. 35-54

Flori Jean, 2004, "Pour une redéfinition de la croisade", *Cahiers de civilisation médiévale*, 47e année (n°188), Oct-déc, pp. 329-349

France John, 1970, "The Crisis of the First Crusade : from the Defeat of Kerbogah to the departure from Arqa", *Byzantion*, Vol. 40/2, pp. 276-308

France John, 1994, *Victory in the East: A Military History of the First Crusade*

France John, 1997, "Patronage and the Appeal of the First Crusade", In : Madden, ed., *The Crusades*, p 195-207, Blackwell Publishing, 2002

France John, 2007, "Byzantium in Western Chronicles before the First Crusade", In: Housley, ed., *Knighthoods of Christ: Essays on the History of the Crusades and the Knights Templar*, Routledge 2016

Grumel Venance, 1952, "Les préliminaires du schisme de Michel Cérulaire ou la question romaine avant 1054", *Revue des études byzantines*, tome 10, pp. 5-23

Hagenmeyer Henri, 1879, *Peter Der Eremit*, trad.Raynaud, 1883, *Le vrai et le faux sur Pierre l'Hermit*, Paris

Hagenmeyer Henri, 1884, "Etude sur la Chronique de Zimmern—renseignements qu'elle fournit sur la première Croisade", *Archives de l'Orient Latin*, Tome 2, pp 17-88

Harari Yuval Noah, 2004, "Eyewitnessing in Accounts of the First Crusade: the Gesta Francorum and Other Contemporary Narratives", *Crusades*, vol. 3, p 77/99

Harris Jonathan, 2014, "Byzantium and the first Crusade: Three Avenues of Approach", *Estudios bizantinos*, n°2, p 125-141

Hill John Hugh, 1951, "Raymond of Saint Gilles in Urban's Plan of Greek and Latin Friendship", *Speculum*, Vol. 26/2, Apr. , pp. 265-276

Hill John Hugh, Hill Laurita. L., 1955, "Contemporary Accounts and the Later Reputation of Adhemar, Bishop of Puy," *Medievalia et Humanistica*, 1X (1955), 30-38

Hill John Hugh, Hill Laurita. L., 1962, *Raymond IV, count of Toulouse*, Syracuse UP

Hirschler Konrad, 2014, "The Jerusalem Conquest of 492/1099 in the Medieval Arabic Historiography of the Crusades: From Regional Plurality to Islamic Narrative", *Crusades*, 13: 37–76

Housley Norman, 2006, *Contesting the Crusades*, Blackwell

Iogna-Prat Dominique, 2013, "L'espace sacramentel de l'Église", *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, Hors-série n° 7

Joranson Einar, 1928, "The great German Pilgrimage of 1064-1065", In: Paetow, *The Crusades and Other Historical Essays*, p. 3-43

Kempf Damien, Bull Marcus, 2010, "L'histoire toute crue : la Première Croisade au miroir de son Histoire", *Médiévales*, N°58, printemps

Knappen Marshall M., 1928, "Robert II of Flanders in the First Crusade", In: Paetow, *The Crusades and Other Historical Essays*, p. 79-100

Kolbaba Tia M., 2008, "Latin and Greek Christians", In: Noble, Smith, eds, *The Cambridge History of Christianity, VOLUME 3 Early Medieval Christianities, 600–1100*, Cambridge University Press

Kostick Conor, 2009, "The Afterlife of Bishop Adhémar of Le Puy", *Studies in Church History*, vol. 45, p. 120-129

Kosztolnyik Zoltan J. , 1977, "The Relations of Four Eleventh-Century Hungarian Kings with Rome in the Light of Papal Letters", *Church History*, Vol. 46, No. 1, March, The American Society of Church History

Krey A. C., 1948, "Urban's Crusade – Success or Failure", *The American Historical Review*, Vol. 53, No. 2 January, p 235-50

LaBarge King Matthew, 2011, *We're on a Mission from God: A Translation, Commentary, and Essay Concerning The Hierosolymita by Ekkehard of Aura*, A thesis presented to the History Department, University of Washington

La Monte John L., 1942, "The Lords of Le Puiset on the Crusades", *Speculum*, Volume XVII, N°1, Cambridge, MA

Larue Anne, 2002, "L'épopée romanesque et la guerre néo-médiévale dans *La Jérusalem délivrée* et *Le Seigneur des anneaux*", *L'information littéraire*, vol. 54, no 2, p. 38-45

Lazzari Tiziana, 2017, "Matilda of Tuscany: New Perspectives about Her Family Ties", *Storicamente*, n°13, Dossier: "Matilda 900: Remembering Matilda of Canossa Wide World"

Lisson Jelle, 2017, "Family Continuity and Territorial Power in West Francia: A Reconsideration of the "House" of Vermandois (Ninth to Tenth Centuries)", *Journal of Family History*, vol. 43, 2: pp. 107-126. , April

Longo Umberto, Yawn Lila, eds., 2012, *Framing Clement III, (Anti)Pope, 1080-1100*, *Reti Medievali Rivista*, 13, 1

LoPrete Kimberly A., 1990, "The Anglo-Norman Card of Adela of Blois", *Albion*, A quarterly journal concerned with British studies, Vol. 22/4, Winter

Magadalino Paul, 1996, "The Byzantine Background to the First Crusade", *The Canadian Institute of Balkan Studies*

Marin Annabelle, 2015, "Construire la faute : la perfidie de l'empereur byzantin dans les sources latines de la première croisade", *Questes : revue pluridisciplinaire d'études médiévales*, pp.111-124

McQueen William B., 1986, "Relations between the Normans and Byzantium 1071-1112", *Byzantion*, Vol. 56, pp. 427-476

Michaud Joseph François, 1825, *Histoire des Croisades*, ed. Poujolat, 1840, 6 volumes

Morris Colin, 1990, "The Aims and Spirituality of the First Crusade as seen through the eyes of Albert of Aachen", *Reading Medieval Studies* 16, 99–117

Morris Colin, 1993, "The Gesta Francorum as Narrative History", *Reading Medieval Studies*, RMS 19, 55-71

Murray Alan V., 1992a, "Dynastic Continuity or Dynastic Change? the accession of Baldwin II and the Nobility of the Kingdom of Jerusalem", *Medieval Prosopography*, Spring, Vol. 13, n°1

Murray Alan V., 1992b, "The army of Godfrey of Bouillon, 1096-1099 : Structure and dynamics of a contingent on the First Crusade", *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 70, fasc. 2, pp. 301-329

Murray Alan V., 1997, "The Chronicle of Zimmern as a source for the First Crusade", In : Madden, ed., *The Crusades*, Malden, MA: Blackwell Publishing, 2002, pp 78-106

Murray Alan V., 1998, "Walther, Duke of Teck The Invention of a German Hero of the First Crusade", *Medieval Prosopography*, Vol. 19, pp 35-54

Murray Alan V., 2000, *The Crusader Kingdom of Jerusalem A Dynastic History 1099-1125*, *Prosopographica et Genealogica*

Murray Alan V., 2015, "The Enemy Within: Bohemond, Byzantium and the Subversion of the First Crusade", In: Hurlock, Oldfield, eds, *Crusading and Pilgrimage in the Norman World*, The Boydell Press

Murray Alan V., 2017, "Warriors and Civilians in the Crusade Movement. Military Identities and Status in the Liberation and Defence of the Holy Land (1096-1204)", *Millars: Espai i Història*, 43/2, 97-127

Paul Nicholas L., 2010, "A Warlord's Wisdom: Literacy and Propaganda at the Time of the First Crusade", *Speculum, A Journal of Medieval Studies*, JULY, Vol. 85/3, p 534 sq

Paulot Lucien, 1903, *Un pape français : Urbain II*

Porges Walter, 1946, "The Clergy, the Poor, and the Non-combatants on the First Crusade", *Speculum*, Vol. 21/1 (Jan.), pp. 1-23

Portnykh Valentin L., 2014, "Les Byzantins vus par les chroniqueurs de la Première croisade", *Le Moyen Age*, n°3, Tome CXX, p. 713-726

Pradalié Gérard, 2005, "Les comtes de Toulouse et l'Aquitaine (IXe-XIIe siècles)", *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 117, N°249, pp. 5-23

Richard Jean, 1960, "La Papauté et la direction de la première croisade", *Journal des savants*, 1960, vol. 2, n° 1, pp. 49-58

Riley-Smith Jonathan, 1993, *The First Crusade and the idea of crusading*

Riley-Smith Jonathan, 1997, *First Crusaders 1095-1131*, Cambridge UP

Riley-Smith Jonathan, 1998, "Raymond IV of St Gilles, Achard of Aries and the Conquest of Lebanon", In: France, Zajac, eds, *The Crusades and their Source*

Roche Jason T., 2009, "In the Wake of Mantzikert: The First Crusade and the Alexian Reconquest of Western Anatolia", *History*, 2009, vol. 94, N° 314, p.135-153.

Rowe, J., 1966, "Paschal II, Bohemund of Antioch and the Byzantine Empire", *Bulletin of the John Rylands Library*, 49/1:165-202

Schuster Beate, 2000, "Comment comprendre les récits de la première croisade ?", *Médiévales*, n°39, pp. 153-168

Shepard Jonathan, 1988, "Aspects of Byzantine Attitudes and Policy towards the West in the tenth and Eleventh Centuries", In: J.D. Howard-Johnston, Ed., *Byzantium and West C.850-C.1200*, Proceedings of the XVIII Spring Symposium of Byzantine Studies, Oxford, 1984

Shepard Jonathan, 1988, "When Greek meets Greek: Alexius Comnenus and Bohemond in 1097-98", *Byzantine and Modern Greek Studies*, 12, 185-278

Sitár Adam, 2018, "Deserters from the First Crusade and Their Ambiguous Portrayal in Twelfth-Century Latin Sources", *Graeco-Latina Brunensia*, 23/2

Skoulatos B., 1980, "L'auteur anonyme des 'Gesta' et le monde byzantin", *Byzantion*, vol. 50, no. 2, 1980, pp. 504–532

Stevenson William Barron, 1907, *The Crusaders in the East*

Stoyanov Yuri, 2011, "Archaeology Versus Written Sources: the Case of the Persian Conquest of Jerusalem in 614", *Acta Museii Varnaensis*, VIII-1, p. 351 sq

Stoyanov Yuri, 2014, "Apocalypticizing Warfare: From Political Theology to Imperial Eschatology in Seventh-to Early Eighth-Century Byzantium", In: Bardakjian, La Porta, eds, *The Armenian Apocalyptic Tradition: A Comparative Perspective*, p. 379 sq.

Strack Georg, 2012, "The Sermon of Urban II in Clermont and the Tradition of Papal Oratory", *Medieval Sermon Studies*, 56, p 30–45

Strack Georg, 2016, "Pope Urban II and Jerusalem: a re-examination of his letters on the First Crusade", *The Journal of Religious History, Literature and Culture*, 2/1, p 51-70

Symes Carol, 2017, "Popular Literacies and the First Historians of the First Crusade", *Past & Present*, N° 235, May: 37-67

Tanner Heather J., 2003, "In His Brothers' Shadow : The Crusading Career and Reputation of Eustace III of Boulogne", In: Semaan, ed., *The Crusades— Other Experiences, Alternate Perspectives*

Tanniou Florence, 2014, "Troie, sur le chemin des croisades (XIIe-XIVe siècles)", In: Amato, Gaucher-Rémond, Scafoglio, eds, *La légende de Troie de l'Antiquité Tardive au Moyen Âge*, *Atlantide*, n° 2

Thatcher Oliver J., McNeal Edgar Holmes, 1905, *A Source Book for Mediaeval History—Selected Documents illustrating the History of Europe in the Middle Age*

Tyerman Christopher J., 1992, "Who went on crusades to the Holy Land ?", *The Horns of Hattin*, Jerusalem, Exploration Society/Variorum, p. 13-26

Tyerman Christopher J., 1995, "Were There Any Crusades in the Twelfth Century ?", *The English Historical Review*, 110 (437), 553-577

Tyerman Christopher J., 2011, *The Debate on the Crusades*, Manchester UP, coll. Issues in Historiography



Ubierna Pablo, 2008, "Recherches sur l'apocalyptique syriaque et byzantine au VIIe siècle : la place de l'Empire romain dans une histoire du salut", *BUCEMA*, Hors-série n° 2, Auxerre

Ullman Walter, 1955, *The growth of papal government in the middle ages — A Study in the Ideological Relation of Clerical to Lay Power*

Van Cuyck Horst, Lambert Véronique, 2014, "Count Eustace II of Boulogne (1047-1087) and the Bayeux Tapestry", *Annales de Normandie*, 64e année, N°2, pp 137 à 167

Weeda Claire, 2014, "Ethnic Identification and Stereotypes in Western Europe, circa 1100–1300", *History Compass* 12/7

White Stephen D., 1999, "Repenser la violence", *Médiévales*, n°37, *L'an mil en 2000*, pp. 99-113

Whittow Mark, 2009, "Early Medieval Byzantium and the End of the Ancient World", *Journal of Agrarian Change*, Vol. 9/1, Jan., pp. 134–153

Wolf Kenneth Baxter, 1991, "Crusade and narrative: Bohemond and the Gesta Francorum", *Journal of Medieval History*, 17, 207-216

Yewdale Ralph Bailey, 1917, *Bohemond I, Prince of Antioch*, 1924

Zerner Monique, 1993, "Le comte de Toulouse Raymond IV chef de peuple", In: *Genèse de l'État moderne en Méditerranée*, Paris 1987 et 1988, *Publications de l'École Française de Rome*, n°168, pp. 45-60

**Table**

La "1ère croisade"— un fait textuel ? .....	1
1 Sortir du piège historiographique .....	3
a) Que s'est-il passé à Clermont ?.....	3
b) La croisade est-elle papale ? .....	9
c) Oublier Urbain .....	21
2 Le jeu des comtes .....	27
a) Italo-Normands et Provençaux.....	32
b) Lorrains .....	44
c) Un monde fluide.....	53
3. Dynamique d'ensemble.....	56
a) Question interne : quantité et qualité .....	57
i) stratigraphie.....	58
ii) pauper et pauper .....	61
b) Question externe : logique des événements .....	69
i) l'empereur .....	71
ii) la guerre.....	75
Conclusion: unification <i>ex post</i> .....	80
Références .....	85
Table .....	94